

det_Un profil perdu

Francoise Sagan

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

**FRANÇOISE
SAGAN**
**UN PROFIL
PERDU**

Le
**Livre
de
Poche**

Table des matières

Page de titre

Table des matières

Page de copyright

Dédicace

Exergue

Chapitre p. 9

Chapitre p. 20

Chapitre p. 29

Chapitre p. 36

Chapitre p. 49

Chapitre p. 64

Chapitre p. 74

Chapitre p. 84

Chapitre p. 93

Chapitre p. 105

Chapitre p. 114

Chapitre p. 125

Chapitre p. 137

Chapitre p. 146

Chapitre p. 155

Chapitre p. 166

Chapitre p. 176

Chapitre p. 188

© Éditions Stock, 2009
ISBN : 978-2-234-06908-4

La première édition de ce livre a paru en 1974 aux éditions
Flammarion.

À Peggy Roche

*Mais ne suffit-il pas que tu sois l'apparence
Pour réjouir un cœur qui fuit la vérité ?*

Charles Baudelaire

La soirée se passait chez Alfern, un médecin mondain, et j'avais beaucoup hésité à m'y rendre. L'après-midi que je venais de vivre avec Alan, mon mari, un après-midi qui condamnait quatre ans d'amour, de coups, de tendresse et de révoltes, cet après-midi, j'aurais préféré le finir dans les bras de Morphée ou dans ceux de l'ivresse. Mais en tout cas, seule. Bien entendu, en excellent masochiste qu'il était, Alan avait insisté pour que nous allions à cette soirée. Il avait repris son beau visage et il souriait quand on lui demandait ce que devenait le couple le plus uni de Paris. Il plaisantait et répondait n'importe quoi de drôle tout en me serrant violemment le coude qu'il avait gardé entre ses doigts. Je nous voyais dans les miroirs et je souriais aussi à cette charmante image qu'ils me renvoyaient : également grands, minces, lui blond, les yeux bleus, moi, les cheveux noirs et les yeux gris, les mêmes gestes et aussi, déjà apparente, la même défaite profonde. Seulement, il alla un peu trop loin et quand, à la question d'une sotte attendrie « Vais-je être bientôt marraine, Alan ? », il répondit qu'avoir un homme comme lui dans ma vie me comblait et que je n'en méritais pas deux, je vis rouge. « Ça, c'est vrai », dis-je, et comme dans certaines musiques un paroxysme annonce soudain le thème suivant, je m'échappai de la main d'Alan et lui tournai le dos. C'est ainsi, au cours d'un cocktail pareil à un autre, dans un Paris d'hiver, que je me trouvai face à face avec Julius A. Cram. Je m'étais dégagée si vite et si brutalement que je sentais contre mon dos le dos d'Alan trembler de colère. Le visage de Julius A. Cram – car il se présenta à moi instantanément ainsi : Julius A. Cram – était un visage pâle, terne et secret. À tout hasard, je lui demandai s'il aimait la peinture exposée en ces lieux. C'était, en effet, pour présenter les toiles de l'amant de la maîtresse de maison, la turbulente Pamela Alfern, que l'on donnait cette partie.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire de tableaux ? dit Julius A. Cram. Ah oui ! il me semble en voir un près de la fenêtre.

Il fit un geste et instinctivement, je suivis ce petit homme que je dépassais d'une demi-tête et dont je découvris certains points stratégiques de la calvitie. Il s'arrêta brutalement devant une de ces toiles qui ressemblait à une toile peinte par quelqu'un qui aurait aimé être peintre, et leva le visage. Il avait des yeux bleus et ronds derrière ses lunettes, et des cils étonnants pour ses yeux : des voiles de pirate sur une barque de pêche. Sa contemplation dura une minute, puis il émit un son rauque, plus près de l'aboïement du chien que de la parole humaine, et dans lequel je distinguai les mots « Quelle horreur ! ». « Pardon ? », dis-je, ahurie, car son aboïement me paraissait justifié mais saugrenu, et il répéta tout aussi fort « Quelle horreur ! ». Nos quelques voisins reculèrent comme devant un scandale et je me retrouvai seule, coincée entre le tableau et le vaillant Julius A. Cram, apparemment peu disposé à me laisser fuir. Un doux

murmure naissait derrière nous. Eh oui, Julius A. Cram avait bien dit distinctivement et par deux fois « quelle horreur » à propos de ce tableau et la charmante Josée Ash – moi en l'occurrence – n'avait pas protesté le moins du monde. Cette rumeur atteignit le sixième sens de la magistrale Mme Debout qui se retourna vers nous. Mme Debout était un personnage. Elle dirigeait ce cercle mondain avec une autorité incontestée. À soixante et quelques années, elle était très droite, très brune, très élégante et la fortune de son mari (mort, excédé, depuis longtemps) lui permettait une indépendance et par conséquent une férocité exceptionnelles. Quels que soient les circonstances, les drames, les galas, Mme Debout arrangeait souvent tout, détruisait parfois tout et se retrouvait toujours seule, debout, comme le promettait son nom. Ses ukases comme ses engouements étaient inflexibles. Enfin, elle distinguait tout de suite ce qu'il y avait de retardataire dans une œuvre d'avant-garde et d'audacieux dans une œuvre conventionnelle. Au demeurant, s'il n'y avait eu en elle cette méchanceté native et permanente, elle eût été intelligente.

Sentant qu'il se passait quelque chose d'imprévu, elle se dirigea aussitôt vers nous, suivie de sa cour invisible d'hommes d'armes, de bouffons et de laquais, car bien que sortant toujours seule, elle semblait sans cesse entourée de spadassins prêts à tout. Et cela créait autour d'elle une sorte de zone interdite, presque tangible, qui empêchait toute familiarité.

– Que disiez-vous, Julius ? s'enquit-elle.

– Je disais à madame, dit Julius sans s'effrayer, que ce tableau était affreux.

– Pensez-vous que ce soit indispensable ? dit-elle. Après tout, ce n'est pas si mal.

Elle indiqua d'un geste le Saint-Sébastien percé de flèches que Julius venait d'achever. Le mouvement de son menton et le ton de sa voix étaient parfaits : mélange de mépris pour l'œuvre, de tolérance apitoyée pour les débordements de la maîtresse de maison, plus un léger rappel à l'ordre et à la politesse pour Julius.

– Ce tableau m'a fait rire, dit Julius A. Cram d'une voix tout à fait changée, un peu sifflante. Je n'y peux rien.

Pamela Alfern, flanquée d'Alan, nous rejoignait, l'air interrogateur. Elle avait entendu quelques jappements, constaté une certaine gêne chez ses invités et se dirigeait vers la bataille toutes voiles dehors.

– Julius, dit-elle, vous aimez la peinture de Cristobal ?

Julius ne répondit pas, tourna vers elle son regard féroce. Elle recula un peu, et retrouva instantanément ses réflexes de maîtresse de maison :

– Connaissez-vous Alan Ash, le mari de Josée ?

– Votre mari ? dit Julius.

J’acquiesçai. Il se mit à rire, un rire teuton, du fond des âges, irrecevable, inacceptable, là vraiment, une horreur.

– Qu’y a-t-il de drôle ? dit Alan. C’est ce tableau qui vous fait rire ou le fait de me savoir marié à Josée ?

Julius A. Cram le dévisagea. Je le trouvais de plus en plus extravagant. En tout cas il ne manquait pas de courage : défier Mme Debout, la maîtresse de maison, et Alan en l’espace de trois minutes impliquait un certain sang-froid.

– Je riais tout seul, et pour rien, dit-il brusquement. Je ne comprends pas, ma chère – il s’adressait à Mme Debout – vous me reprochez toujours de ne pas rire. Eh bien, là, vous pouvez être contente : je ris.

Tout à coup je me rappelai avoir entendu parler de lui. Julius A. Cram était un homme d’affaires tout-puissant, bénéficiant d’appuis politiques considérables et, sans doute, était-il au courant des comptes suisses des trois quarts des invités. On le disait généreux et très dur, on le craignait et on l’invitait partout. Cela expliquait le double sourire indulgent et forcé de Mme Debout et de Pamela Alfern. Nous restions là, nous nous regardions tous les quatre et nous ne trouvions plus rien à nous dire. Bien sûr, il ne nous restait plus qu’à partir, Alan et moi, à féliciter le peintre qui paradait dans l’entrée et à retourner vers nos tristes enfers. Mais il semblait que cette situation si simple à résoudre, après tout, avec des mots comme « au revoir, à bientôt », « ravi de vous avoir connu », etc., il semblait que cette situation fût devenue inextricable. Elle fut dénouée par Julius qui se prenait décidément pour le chef de la tribu et qui me proposa d’aller boire un verre au buffet, à l’autre bout de la pièce. Une fois de plus et avec le même geste, il m’entraîna à sa suite et nous traversâmes le salon au pas de charge. J’étais partagée entre le fou rire et l’appréhension, car le regard d’Alan était devenu singulièrement pâle, presque vitreux à force de colère. Je bus précipitamment le verre de vodka que, sans se préoccuper de mes goûts, l’impérieux Julius A. Cram me mit dans la main. Le bourdonnement de la ruche avait repris autour de nous et, après un instant, il me sembla que pour cette fois l’esclandre était évité.

– Parlons sérieusement, dit Julius A. Cram. Que faites-vous dans la vie ?

– Rien, répondis-je avec une sorte d’orgueil.

Et il est vrai qu’au milieu de tous ces oisifs qui parlaient sans cesse de leurs petites créations : meubles design, bijoux style finlandais et autres céramiques, sans oublier leur participation à mille productions diverses, j’étais bien contente d’avouer mon oisiveté complète. J’étais la femme d’Alan, qui me faisait vivre. Et je compris brusquement que j’allais le quitter et que je ne pourrais plus rien accepter de lui, jamais, ni un dollar ni

une rencontre. Il allait falloir que je travaille, que je rejoigne la joyeuse troupe de ces métiers vagues, « attachée de presse », « chargée de relations publiques », et *tutti quanti*... Et encore me faudrait-il de la chance pour entrer dans ce cercle privilégié où l'on pouvait ne se lever qu'à neuf heures et aller au soleil deux ou trois fois par an. Mes parents d'abord, Alan ensuite, il y avait toujours eu quelqu'un pour s'interposer entre la vie matérielle et moi. Cet heureux temps semblait révolu et moi, pauvre imbécile, je m'en félicitai presque comme d'une aventure.

– Et ça vous plaît de ne rien faire ?

Le regard de Julius A. Cram n'était pas sévère, il était intrigué, mais gentiment.

– Bien sûr, dis-je. Je regarde passer le temps, défiler les jours, je me mets au soleil, quand il y en a, je ne sais pas ce que je ferai le lendemain. Et s'il me vient une passion, j'ai le temps de m'en occuper. Tout le monde devrait avoir droit à ça.

– Peut-être, dit-il rêveusement. Je n'y ai jamais pensé. J'ai travaillé toute ma vie, mais j'aimais ça, ajouta-t-il d'un ton d'excuse qui m'attendrit.

Il était curieux, cet homme. Il était à la fois fragile et menaçant. Quelque chose s'agitait en lui, quelque chose d'inlassable et de désespéré qui lui donnait peut-être ce rire-aboiement. Ah non, pensai-je, je ne vais pas commencer à me pencher sur la psychologie des hommes d'affaires, leur réussite et leur solitude. Quand on est très riche et très seul, on ne l'a jamais volé.

– Votre mari ne cesse de vous regarder, dit-il. Que lui avez-vous fait ?

Pourquoi me confiait-il, *a priori*, le rôle de bourreau ? Et que lui répondre ? Mon mari, je l'ai aimé, pas assez aimé, trop aimé, aimé à côté ? En admettant que je le veuille, que lui répondre qui soit la vérité ? Et une vérité sur laquelle Alan lui-même serait d'accord...

C'est bien là le pire des ruptures : non seulement on se quitte mais on se quitte pour des raisons différentes. Après avoir été si heureux, si emmêlés, si proches que rien n'est vrai sauf l'un par l'autre, on se retrouve égarés, hagards, cherchant dans le désert des pistes qui ne se recourent plus.

– Il est tard, dis-je, je dois partir.

Et c'est alors que Julius A. Cram, d'une voix solennelle mais pleine de satisfaction, évoqua les charmes du salon de thé *Salina* et m'y invita le surlendemain à cinq heures, si bien sûr cela ne me paraissait pas trop démodé. J'acquiesçai, ébahie, le quittai et me dirigeai vers Alan, vers une nuit de déchirures, de coups, de larmes, les derniers sans doute, tandis que résonnait dans ma tête « Ils ont les meilleures profiteroles de Paris ».

Telle fut ma première rencontre avec Julius A. Cram.

– Un baba au rhum, dis-je.

J'étais sur la banquette du *Salina Tea-Room*, égarée, à bout de souffle. J'étais parfaitement à l'heure et parfaitement désespérée. Ce n'était pas un baba au rhum qu'il m'eût fallu mais un vrai rhum, celui des condamnés. J'avais été depuis deux jours fusillée à blanc par tous les mousquets de l'amour, de la jalousie, du désespoir, tous les fusils d'Alan une fois de plus braqués sur moi et tirant à bout portant, puisqu'il ne m'avait pas, durant deux jours, permis de quitter l'appartement. Et c'était par miracle que je m'étais souvenue du rendez-vous saugrenu de Julius A. Cram dans un salon de thé.

Tout autre rendez-vous avec un ami, un proche, je le savais, m'eût incitée aux confidences – ce que je refusais. Je redoutais ces confessions trop fréquentes où se complaisaient les femmes de ma génération. Je ne savais pas m'expliquer, j'avais toujours peur d'être convaincue de mes torts. Et puis là, il n'y avait guère que deux solutions : la première était de supporter Alan, notre vie commune et le fait que nous nous retrouvions à chaque instant le nez dans la poussière, le cœur violenté et l'esprit à la débandade ; la deuxième était de partir, de le fuir, de lui échapper. Mais par moments, je ne savais plus, je me le rappelais tel que je l'avais aimé et j'étais alors privée de moi-même comme de cette décision que je savais être la seule raisonnable.

Dans ce salon de thé où voltigeaient de concert des jeunes gens affamés et des vieilles dames bourdonnantes, je crus d'abord me sentir bien. À l'abri : gardée par des générations de puddings anglais et intraitables, d'éclairs français et foudroyants, de religieuses noires et ignorantes de tout – y compris de moi. Le goût de vivre ou de sourire me revint. Je regardai Julius A. Cram que je n'avais pas encore vu. Il me parut fort convenable, fort doux, un peu fripé. On sentait qu'au bout de deux jours la barbe n'envahirait pas sa peau mais la picoterait sournoisement. J'oubliai ses fonctions, l'énergie sauvage par lui déployée pour y parvenir, j'oubliai, grâce à cette pilosité d'adolescent, la forte brute, la puissance si célèbre de Julius A. Cram. Au lieu du magnat de l'industrie je vis le vieux poupon. J'ai souvent été bernée par mes sens. Mais presque aussi souvent comblée, ce qui fait que je ne leur en veux pas.

– Deux thés, un baba, une frangipane, dit Julius.

– Tout de suite, monsieur Cram, chantonna la serveuse, et, après un bizarre entrechat, elle disparut dans un couloir de paravents.

Je la regardais avec cette attention démesurée que l'on accorde instinctivement à tout, après un accident qui eût pu être mortel. « Je suis dans un salon de thé avec un industriel, nous avons commandé une

frangipane et un baba », me susurrail ma mémoire tandis que mon cœur et ma raison, bref, moi, ne voyaient que le beau visage d'Alan, enlaidi de fureur, contre la rampe de l'escalier. Je connaissais des bars, des restaurants, des boîtes de nuit, un peu partout sur notre douce planète. Je ne connaissais pas de salon de thé (celui-là, me semblait-il, encore moins qu'un autre) et ce côté toile de Jouy et révérences, tabliers blancs et coiffes amidonnées, me donnait un sentiment de fausse sécurité à peine supportable. Rien n'y faisait : j'étais décidément plus faite pour haleter, décoiffée, de colère et de peine sur une moquette, en face d'un homme de mon âge et lui aussi torturé, que pour déguster des gâteaux avec un inconnu bien élevé. On a parfois, comme ça, des idées sur soi-même purement « visuelles », mais irrévocables. Le reste du temps, on se laisse flotter sans se voir, on se laisse disparaître dans une traînée de bulles saumâtres et sans couleur vers les fonds les plus bas, aveugle, sourd et muet de désespoir. Ou alors, au contraire, on resurgit superbe et triomphant dans l'œil de quelqu'un, quelqu'un d'autre, aveuglé de ce soleil que vous êtes pour lui et qu'il invente au péril de son cœur. Inutile de dire, je pense, que sur l'instant, je ne débattais pas de tout cela. Au demeurant, je ne me parlais jamais, les autres m'intéressaient plus, me distrayaient plus. Je me demandai simplement à moi-même si la frangipane était jaune ou beige. Ce devait être entre les deux. Je finis par poser la question à Julius, ne sachant que lui dire. Il parut fort ennuyé, haussa les épaules – signe évident d'ignorance chez un homme – et me demanda des nouvelles d'Alan. Je lui répondis brièvement qu'il allait bien.

– Et vous ?

– Moi aussi, bien sûr.

– Bien sûr... ce n'est pas une réponse.

Il commençait à m'agacer. Ce n'était peut-être pas une réponse mais je n'en avais pas d'autre. À moins de lui compter par le menu mon enfance, mes différentes liaisons et mon mariage tourmenté avec Alan, je n'avais rien à lui raconter. Après tout, je ne le connaissais pas. Et je ne le voyais ni en ami ni en confident. Cette frangipane me paraissait longue à venir.

– Je suis indiscret, dit-il d'une voix péremptoire et presque triomphante.

Je fis un geste vague de dénégation, je regardai mes mains qui tremblaient et je cherchai des cigarettes au fond de mon sac.

– J'ai toujours été indiscret, reprit Julius A. Cram. D'ailleurs, ajouta-t-il, ce n'est pas de l'indiscrétion chez moi, c'est de la maladresse. Je veux tout savoir de vous. Je sais que je devrais vous parler de la pluie et du beau temps pour commencer mais je n'y arrive pas.

Je me demandai *in petto* si parler de la pluie et du beau temps eût arrangé quoi que ce soit. Tout à coup, il m'apparaissait effectivement indiscret, brutal et sans charme. S'il n'avait pas la moindre lueur d'imagination pour entretenir une conversation même futile, surtout futile, il aurait dû le savoir et ne pas m'inviter dans ce ridicule salon de thé. J'avais envie de partir, de le laisser là, en tête à tête avec ses gâteaux, et seule la crainte de ce qui m'attendait au-dehors, de mon désarroi dans la rue, puis de mon retour accéléré vers cet appartement infernal, me retint.

« Voyons, c'est un être humain, me dis-je, on doit pouvoir échanger quelques phrases. Ce n'est pas normal... » En effet, c'était bien la première fois que je ressentais en face de quelqu'un cette impression de blocage, de raideur et cette envie de fuite. J'attribuai évidemment tout cela à l'état de mes nerfs, aux insomnies des dernières nuits, à mon manque de savoir-vivre, bref je fis exactement ce qu'il ne fallait pas faire : j'attribuai à moi-même et non à Julius l'échec de ces premières minutes. Toute ma vie, d'ailleurs, une sorte de mauvaise conscience, proche de la débilité mentale, m'avait poussée à endosser ce genre de responsabilité fumeuse. Je me sentais coupable vis-à-vis d'Alan en arrivant. Maintenant, je me sentais coupable vis-à-vis de Julius A. Cram et il était à parier que si l'accorte serveuse se répandait sur le tapis avec sa frangipane, je penserais que c'était de ma faute. Une sorte de colère contre moi-même et le douloureux gâchis que je faisais de ma vie commençait à m'envahir.

– Et vous, dis-je d'une voix contenue, que faites-vous dans la vie ?

– Des affaires, répondit Julius A. Cram. Plus exactement, j'ai fait beaucoup d'affaires. Maintenant, mon temps se passe à les contrôler. J'ai une voiture dans laquelle je vis et qui me promène d'un bureau à l'autre. Je contrôle et je repars.

– C'est gai, dis-je. Et autrement ? Vous êtes marié ?

Il eut l'air interloqué un instant, comme devant une indécence. Peut-être étais-je censée savoir qu'il était célibataire.

– Non, dit-il, je ne suis pas marié mais j'ai failli l'être.

Il prononça cette dernière phrase d'un ton si pompeux, si solennel, que je le regardai avec curiosité.

– Et cela n'a pas marché ? demandai-je.

– Nous n'étions pas du même milieu.

Le salon de thé sembla se figer sous mes yeux. Que pouvais-je bien faire là, en face de cet homme d'affaires snob ?

– C’était une aristocrate, dit Julius A. Cram, l’air piteux. Une aristocrate anglaise.

Pour la seconde fois, je le regardai avec stupéfaction. Si cet homme ne m’intéressait pas, en revanche, il m’étonnait.

– Et en quoi le fait qu’elle fût une aristocrate...

– Je me suis fait moi-même, dit Julius A. Cram, et quand je l’ai rencontrée, j’étais encore très jeune et pas du tout à l’aise.

– Parce que maintenant, dis-je intriguée, vous vous sentez à l’aise ?

– Ah maintenant, oui, dit-il. Voyez-vous, l’intérêt de l’argent, le principal peut-être, c’est qu’on se sent à l’aise partout.

Et comme pour ponctuer cette énormité, il fit tinter sa petite cuillère contre sa tasse.

– Elle habitait Reading, poursuivit-il rêveusement. Vous ne connaissez pas Reading ? C’est une petite ville près de Londres. Je l’ai rencontrée au cours d’un pique-nique. Son père était colonel.

Évidemment, si j’avais voulu me changer les idées, j’aurais mieux fait de me précipiter dans un cinéma et d’y assister à l’un de ces délires de meurtre et de sexe dont l’époque regorgeait. Ce pique-nique à Reading avec la fille d’un colonel n’était pas exactement ce qu’il fallait pour enflammer l’imagination d’une jeune femme exaspérée. C’était bien ma chance. Pour une fois que je rencontrais ce que l’on nomme communément un requin de la haute finance, je tombais pile sur la faille, la fêlure : une fiancée anglaise et trop aristocratique. J’aurais plus facilement imaginé Julius A. Cram en train d’acculer au suicide une douzaine de banquiers new-yorkais. J’entamai le baba, mais du bout des dents, et m’en félicitai. J’ai toujours eu horreur des gâteaux. Julius A. Cram devait continuer à courir par la pensée sur les vertes collines de Reading. Il se taisait.

– Et depuis ? dis-je.

Au point où j’en étais, il fallait bien que je finisse, dans les limites de la politesse, cette tasse de thé.

– Oh, depuis, rien de sérieux, dit Julius A. Cram, et il rougit. Quelques frasques... peut-être.

Un instant, je l’imaginai dans une maison spécialisée, entouré de jeunes femmes dénudées. Le vertige me prit. C’était impensable. La moindre idée de sexualité était incompatible avec l’aspect, la voix, la peau de Julius A. Cram. Je me demandai ce qui faisait sa force en ce bas monde puisqu’il semblait privé des deux principaux ressorts des êtres humains en général :

la vanité et la sexualité. Je ne comprenais rien à cet homme, et cette constatation qui, en temps ordinaire, eût excité ma curiosité, me laissait déconcertée et un peu mal à l'aise. Je crois que nous parlâmes quand même de la pluie et du beau temps et j'acceptai avec un enthousiasme feint un autre rendez-vous, au même endroit, à la même heure, la semaine suivante. En vérité, j'aurais accepté n'importe quoi pour me tirer de ce mauvais pas.

Je rentrai à pied chez moi, lentement, et ce n'est qu'en passant sur le pont Royal que le fou rire me prit. Non seulement, cette rencontre avait été extravagante, mais de plus, elle était strictement inracontable. Et d'ailleurs, je pense que c'est son absurdité même qui fit que j'en gardai les jours suivants un souvenir plutôt agréable.

Quinze jours plus tard, j'avais complètement oublié cet intermède. J'avais téléphoné à Julius A. Cram ou plutôt à sa secrétaire pour décommander notre rendez-vous et j'avais reçu le lendemain un immense bouquet et une carte m'assurant de son profond regret. Dans cet appartement désertique, linéaire, et comme dévasté par l'enfer que nous y entretenions soigneusement, Alan et moi, cette gerbe de fleurs avait eu quelques jours, avant de se faner et de périr sur place, un aspect vivant, joyeux et presque incongru.

La situation était stable, si l'on peut dire. Alan ne quittait plus l'appartement. Si je voulais sortir, il me suivait. Si le téléphone sonnait, ce qui se produisait de plus en plus rarement, il décrochait, disait « il n'y a personne » et raccrochait. Le reste du temps, il marchait comme un fou dans la maison, reprenait ses griefs, en inventait d'autres, me questionnait, me réveillait quand je dormais et tantôt pleurait comme un enfant sur la fin de notre amour, gémissant que c'était de sa faute, tantôt me la reprochait amèrement avec une violence toujours grandissante. J'étais hébétée et incapable de réagir. Je ne pensais même plus à m'évader. Il me semblait que cette tempête, cette espèce de gouffre où nous nous enfoncions ensemble un peu plus chaque jour devait avoir une fin en soi, et qu'il n'y avait plus qu'à attendre. Je me baignais, je me lavais les dents, je m'habillais, je me déshabillais par je ne sais quel réflexe venu de ma propre préhistoire. La femme de chambre, horrifiée, nous avait quittés depuis huit jours. Nous nous nourrissions de conserves, chacun de son côté, et je me voyais me colleter stupidement avec des boîtes de sardines dont je n'avais pas envie mais que je savais devoir manger. C'était un bateau égaré que cet appartement, et le commandant de bord, Alan, était devenu fou. Et moi, j'étais la seule passagère, et je n'avais plus du tout, plus jamais d'humour. Quant à nos amis, ceux qui téléphonaient ou ceux qui, plus obstinés, avaient frappé à la porte (pour être aussitôt éjectés par Alan), je pense qu'ils n'avaient aucune idée de ce qui se passait entre ces quatre murs. Peut-être même nous croyaient-ils en pleine lune de miel.

Dans ce tourbillon de menaces, de supplications, de regrets, de promesses, moitié battue moitié violée, je vivais à côté de moi-même, épouvantée. Je fis deux tentatives pour m'échapper et Alan me rattrapa dans l'escalier, me fit remonter toutes les marches, une fois sans un mot, une fois en murmurant en anglais d'insoutenables vulgarités. Il n'y avait plus rien qui nous reliât au monde. Alan avait cassé la radio, puis la télévision et s'il n'avait pas coupé le fil du téléphone, je pense que c'était pour le seul plaisir de me voir sursauter d'espoir, d'un très vague espoir, quand par hasard il sonnait. Je prenais des somnifères n'importe quand, à l'instant où je sentais que les larmes arrivaient, et ainsi, tombée dans un sommeil de cauchemar, je lui échappais quatre heures, quatre heures durant lesquelles il ne cessait

de me secouer et de m'appeler à voix haute ou à voix basse, mettant la tête sur mon cœur pour vérifier que je vivais encore et que son bel amour ne lui échappait pas, en une dernière feinte, grâce à quelques comprimés de trop. Une fois, une seule fois, je craquai. Par la fenêtre je vis passer une voiture ouverte avec un jeune homme et une jeune fille qui riaient ensemble, et cela me parut comme une gifle supplémentaire – du destin celle-là –, le rappel de ce que j'avais été, de ce que j'avais pu être, et qui me semblait, dans mon vertige, à jamais perdu. Ce jour-là, je me mis à pleurer. Je suppliai Alan de partir ou de me laisser partir. Je le suppliai d'une manière puérile avec des « je t'en prie », des « s'il te plaît », des « sois gentil », tout à fait saugrenus. Et il était là, près de moi, il me caressait les cheveux, il me consolait et me suppliait de ne plus pleurer, il me disait que mes larmes lui faisaient trop mal. Durant ces deux ou trois heures, il retrouva son visage d'avant, son visage tendre, confiant, protecteur. Il fut soulagé, j'en suis sûre, il souffrit moins. Pour ma part, je ne peux pas dire que je souffrais. C'était pire et moins grave à la fois. J'attendais qu'Alan s'en aille ou qu'il me tue. Pas un instant je ne pensai à me tuer moi-même : il y avait en moi quelqu'un d'indéracinable, d'inaccessible – ce quelqu'un qui faisait tellement souffrir Alan – et ce quelqu'un-là attendait. Parfois, cependant, cette attente me semblait chimérique, sans objet, et là, un désespoir convulsif me tombait dessus, je grelottais physiquement, les muscles noués, la gorge sèche, incapable de bouger.

Un après-midi, vers trois heures, j'errais dans le bureau, cherchant un livre que j'avais commencé la veille et que, bien entendu, Alan avait dû cacher car il ne supportait pas que quoi que ce soit, un instant, me détourne de lui, de ce qu'il appelait « nous ». Il ne m'avait pas encore arraché un livre des mains, un reste d'éducation le faisant sans doute hésiter, de même qu'il continuait de s'effacer devant moi quand je passais une porte et d'allumer mes cigarettes. Néanmoins, il avait caché ce livre et je cherchais sous le divan, allongée par terre, sachant que s'il entraînait dans la pièce, il se mettrait à rire, ce dont je me moquais éperdument.

C'est alors que l'on sonna pour la première fois depuis quatre jours, et je me redressai, attendant le bruit sec que ferait la porte lorsque Alan la refermerait sur un importun. Après une minute, deux minutes, j'entendis la voix d'Alan, une voix calme, insinuante, et, intriguée, je me dirigeai vers le hall. Dans l'entrée, mais vraiment dans l'entrée, c'est-à-dire ayant franchi le seuil, son chapeau à la main, se tenait Julius A. Cram. Je restai interdite. Comment était-il arrivé jusque-là ? Il me vit, s'avança vers moi, comme si Alan n'avait pas été sur son chemin et involontairement Alan recula. Julius me tendit la main. Je le regardai. Il y avait là une erreur de rôle, j'attendais les flics, les ambulances, Parsifal, la mère d'Alan, n'importe qui sauf lui.

– Comment allez-vous ? me dit-il. Je disais à votre mari que nous avions rendez-vous aujourd'hui même pour prendre le thé chez *Salina*, et que je

m'étais permis de venir vous chercher.

Je ne répondis rien, je regardai Alan qui semblait pétrifié de stupeur, de colère, et Julius tourna les yeux vers lui. Et c'est alors que je revis ce regard qui m'avait frappée la première fois chez les Alfern, un regard féroce, glacial, un regard d'homme de proie. C'était une scène bien étrange : je voyais un homme jeune, mal rasé, devant une porte ouverte, je voyais un homme mûr, vêtu d'un manteau bleu marine, l'air sérieux, et je me voyais moi, jeune femme décoiffée, en robe de chambre, appuyée au chambranle d'une autre porte. Je ne savais lequel des trois était l'intrus.

– Ma femme est souffrante, dit Alan brusquement. Il n'est pas question qu'elle sorte.

Le regard de Julius revint vers moi, toujours aussi sévère, et il articula d'une voix forte et péremptoire la phrase suivante, phrase qui ressemblait beaucoup plus à un ordre qu'à une invitation :

– Je l'attends pour prendre le thé. Je vais m'asseoir dans le salon, ajouta-t-il à mon intention, vous serez vite habillée.

Alan fit un pas vers lui, très vite, mais déjà quelqu'un apparaissait à la porte et le quatrième personnage de ce mauvais vaudeville pénétra dans l'appartement. C'était, massif, le chauffeur de Julius. Lui aussi était en bleu marine, tenait ses gants à la main et lui aussi avait ce même air vague et neutre qui les fit ressembler tous deux à des membres de la Gestapo, tels que je les imaginais.

– Je voulais vous demander quelque chose, dit Julius en se tournant vers Alan... Cet appartement est au nord-est, non ?

Alors, dans un mouvement rapide, quelque chose se décrocha en moi, rompit mon immobilité, brisa cette impression d'irréalité, et je bondis dans ma chambre, fermai la porte à clé, me jetai sur un pantalon, un chandail que j'enfilai hâtivement, si hâtivement que j'entendais mes dents claquer et mon cœur battre. Je ramassai deux chaussures que je jugeai semblables sans m'y attarder, je rouvris la porte et me précipitai dans le salon vers Julius A. Cram. J'avais dû mettre une minute et demie, j'étais en nage et je ne sais quel dernier réflexe de respect humain m'empêcha de me précipiter, d'attraper le chauffeur par le bras et de lui dire de partir, d'accélérer et d'aller très loin. Néanmoins, c'est à reculons que je traversai le couloir, Julius toujours interposé entre Alan et moi, que je passai la porte et, avant que Julius ne la referme lui-même, je vis Alan, à contre-jour, les bras ballants, une sorte de rictus à la bouche. Il avait vraiment, atrocement l'air d'un fou.

La voiture était une vieille Daimler, longue et grosse comme un camion, et je me rappelai soudain l'avoir vue devant ma porte tous les jours précédents, lors des rares incursions que je faisais jusqu'à la fenêtre.

Nous roulions vers l'ouest si l'on en croyait le soleil. Mais je n'y croyais même plus à celui-là. Égarée dans le désert de cette voiture trop grande et de mon cœur trop exigu, j'essayais bêtement de retrouver le nord, le sud, l'est et l'ouest. En vain. Les ombres obliques qui s'allongeaient devant le capot de la voiture, sur une de ces autoroutes ponctuées de panneaux monotones et de maisons aveugles, ne voulaient peut-être plus rien dire. Néanmoins, nous passâmes Mantes-la-Jolie et nous arrivâmes, au bout d'un chemin, devant une maison de campagne quasi fortifiée. Julius n'avait rien dit. Il ne m'avait même pas tapoté la main. D'ailleurs, c'était un homme sans gestes. Il montait dans sa voiture, en descendait, allumait ses cigarettes, mettait son manteau sans maladresse et sans grâce, sans rien. Et moi, qui avais toujours été séduite justement par les gestes des gens, leur manière de bouger ou de ne pas bouger, j'avais l'impression d'être assise près d'un mannequin ou d'un infirme. J'avais grelotté durant le trajet, d'abord dans la terreur qu'Alan ne nous rejoigne, qu'il n'apparaisse brusquement à un feu rouge, saute sur le capot de la voiture ou que, muni d'un képi et d'un sifflet, il n'arrête à jamais ma fuite vers une liberté dérisoire sans doute, mais enfin, une liberté. Puis j'avais grelotté dès le début de l'autoroute, dès que la vitesse eut rendu impossible cette sorte « d'attaque de la diligence », j'avais grelotté de solitude.

J'étais seule, privée du contact incessant, inéluctable et devenu pour moi comme incestueux, d'Alan. C'était à nouveau « je, me, moi », ce n'était plus « nous », si atroce que fût devenu ce nous. Où était passé l'autre ? L'autre – le bourreau ou la victime, qu'importait – le partenaire, en tout cas, des ragtimes endiablés, pernicious mais irrésistibles de ces dernières années. Au fond, à mes yeux, je ressemblais plutôt à une jeune fille plantée seule sur une piste de danse, son compagnon à jamais arraché à elle par un hasard imprévu, qu'à une femme privée de son époux. J'avais beaucoup dansé avec Alan, en vérité, sur tous les tempos possibles et dans mille draps. Évanouis, apaisés, nous avions néanmoins partagé ensemble les tendres trêves de la passion et seule sa jalousie, à laquelle il ne pouvait rien, avait rendu nos amours impossibles. C'était une maladie, soit, mais dans ce bûcher heureux ou malheureux qu'est une histoire d'amour, il était demeuré le seul, le dernier à jeter des fagots de souvenirs, d'invention et de souffrance. C'est pourquoi je m'étais laissé faire si longtemps, et pourquoi, sur cette autoroute, je me sentais obscurément coupable. J'étais coupable de ne pas l'avoir aimé plus longtemps, j'étais coupable d'indifférence, et ce mot même me faisait horreur. Je savais que c'était elle – l'indifférence – le grand joker, l'as d'atout des relations passionnelles et je la méprisais. J'admirais la folie, la constance, la gratuité et même une certaine forme de fidélité. Il m'avait fallu traverser pas mal d'années de désinvolture et de cynisme pour en arriver là mais enfin j'y étais parvenue, et si je n'avais pas

eu une haine animale et viscérale pour ce que l'on nomme le goût du malheur, je serais sûrement restée auprès d'Alan.

La ferme fortifiée, le castel de Julius A. Cram, était un modèle du genre. Bâtie en fer à cheval et en grosse pierre, elle était dotée de fenêtres-meurtrières, de portes-ponts-levis et de meubles Louis XIII, probablement vrais, eux, étant donné la fortune de Julius. Quelques têtes de cerfs donnaient une note funèbre à l'entrée, et un escalier en pierre, flanqué d'une rampe en fer forgé, conduisait aux étages. Seule concession à l'époque, le maître d'hôtel avait une veste blanche, mais vraiment, je l'aurais mieux vu en justaucorps. Il chercha ma valise, ne la trouva pas et pour cause, et s'excusa. Julius, après avoir demandé quatre ou cinq fois nerveusement et sans attendre la réponse si tout allait bien, me fit entrer dans le salon. Il n'y manquait rien : des divans en cuir, des rayons de livres, des peaux de bêtes, et l'immense cheminée dans laquelle on s'empressa d'allumer un feu de joie. Si, à bien y réfléchir, il manquait quelque chose : un chien. Je demandai à Julius s'il n'avait pas de chien et il me répondit que si, bien sûr, qu'ils étaient au chenil, place logique des chiens, et qu'il me les montrerait le lendemain matin car le soir tombait. Il avait des braques, des labradors, des terriers, etc.

Je ne peux pas dire que je ne l'écoutais pas, puisque je lui répondais. Simplement, la personne qui l'écoutait et qui lui répondait n'était pas moi. Enfin moi, telle que je me sentais être. Le maître d'hôtel revint, nous proposa à boire et je me précipitai sur une vodka que j'avalai d'un trait. Julius parut inquiet, car pour sa part, me dit-il, il ne buvait que du jus de tomate depuis bientôt trente ans. Un de ses oncles était mort de cirrhose, son grand-père aussi, et c'était une maladie de famille qu'il préférait éviter. Je hochai la tête puis, sans doute légèrement remontée par mon élixir russe, je lui posai la question qui m'obsédait :

– Comment êtes-vous arrivé chez moi tout à l'heure ?

– Quand vous n'êtes pas venue à mon rendez-vous, à notre second rendez-vous, commença Julius, j'ai été très étonné...

Je me calai un peu dans le canapé de cuir, me demandant ce qui avait bien pu l'étonner dans ma défection. Peut-être les gens très puissants n'ont-ils aucune habitude des « lapins ».

– J'ai été très étonné, reprit Julius, parce que j'avais gardé de notre rencontre au *Salina* un souvenir très vif, très chaleureux.

Je hochai la tête, m'émerveillant une fois de plus des mystères de l'incommunicabilité.

– Voyez-vous, reprit Julius, je ne parle jamais de moi à personne, et cet après-midi-là, je vous ai avoué une chose que personne ne sait, sauf, bien sûr, Harriett.

Je le regardai un instant sans comprendre. Qui était Harriett ? Étais-je passée d'un fou à un autre ?

– Cette jeune fille anglaise, précisa Julius. Notre histoire était restée dans ma tête, dans ma vie, comme une écharde. Comme j'y jouais un rôle plutôt ridicule, je n'avais jamais pu en parler, et tout à coup, chez *Salina*, j'ai vu quelque chose dans votre regard qui m'a fait comprendre que vous ne vous moqueriez pas de moi. Je ne peux pas vous dire le bien que ça m'a fait. Et vous-même, vous sembliez si détendue, si confiante... Je tenais vraiment à vous revoir.

Il avait dit tout cela lentement, en bafouillant un peu.

– Mais, dis-je, comment avez-vous fait pour parvenir jusqu'à moi ?

– Je me suis renseigné. D'abord moi-même auprès de vos amis, puis j'ai envoyé mes secrétaires auprès de votre concierge, de votre femme de chambre, etc. J'ai hésité longtemps à m'introduire dans votre vie privée, mais j'ai fini par penser que c'était mon devoir. Je savais bien, ajouta-t-il avec un petit rire triomphant, que seule une chose grave pouvait vous empêcher de venir, ce mercredi 12, chez *Salina*.

J'étais partagée entre le rire, le rire involontaire, et une fureur, elle, tout à fait justifiée. De quel droit cet étranger avait-il questionné mes amis, ma femme de chambre, le concierge ? Au nom de quel sentiment osait-il utiliser à mes dépens les ressources de sa curiosité et de son argent ? Était-ce réellement parce que je ne lui avais pas éclaté de rire au nez pendant qu'il me contait ses pitoyables amours avec la fille d'un colonel anglais ? Cela me parut invraisemblable. Trop de gens étaient à ses bottes qui auraient compati presque sincèrement à son triste récit. Il me mentait, mais pourquoi mentait-il ? Il devait bien savoir et sentir qu'il ne me plaisait pas, qu'il ne me plairait jamais. Il y a ainsi des pactes de non-agressivité ou de non-complicité qui s'établissent dès le premier coup d'œil entre un homme et une femme. La vanité elle-même ne peut rien contre cette sorte d'instinct quasiment canin. Un instant, je le détestai, lui, son assurance et ses meubles Louis XIII. Je le détestai affreusement. Je lui tendis mon verre sans un mot et, tout en faisant « tsst, tsst » d'un air réprobateur – s'imaginait-il donc que la cirrhose de ses aïeux allait me détourner à jamais de l'alcool ? – il alla le remplir.

Voyons, j'étais donc dans une maison à l'ouest de Paris, une gentilhommière Louis XIII ayant pour propriétaire un riche banquier-détective, j'étais à pied, sans bagage et sans but, sans aucune idée concernant mon avenir lointain ou proche, et de plus le soir était tombé. J'avais connu dans ma vie moult situations extravagantes, comiques ou sinistres, mais dans le dérisoire, cette fois-ci, je battais mes propres records. Je m'accordai une pensée émue, une sorte de coup de chapeau personnel, et

je bus une gorgée de ce verre dont il semblait que ce fût mon seul bien sur la terre. Je me rendis compte bientôt que je n'avais pas dû suivre très attentivement ni surtout assez copieusement mes petits menus à base de conserves, car la tête commençait déjà à me tourner. L'idée de voir Julius A. Cram en trois exemplaires me parut redoutable.

– Vous n'avez pas un disque ? dis-je.

Un instant déconcerté – chacun son tour –, car sans doute attendait-il une autre attitude de la part d'une jeune femme délivrée d'un mari sadique, Julius se leva, ouvrit un meuble d'époque, bien entendu, mais au fond duquel logeait une superbe chaîne stéréophonique qu'il m'assura être d'origine nippone. Étant donné le décor, je prévoyais du Vivaldi mais ce fut la voix de la Tebaldi qui envahit la pièce.

– Aimez-vous l'opéra ? demanda Julius.

Il était accroupi devant des dizaines de manettes nickelées et il paraissait ainsi plus grand qu'il ne l'était.

– J'ai *La Tosca*, reprit-il avec la même intonation un peu triomphante.

Je me rendis compte que cet homme était assez curieusement fier de tout. Pas seulement de sa chaîne perfectionnée et effectivement admirable, mais fier aussi de la Tebaldi. Peut-être étais-je en présence du seul homme très riche que je connusse qui tirait de son argent une réelle jouissance. Cela impliquait chez lui, si c'était vrai, une grande force d'âme, car d'après mon expérience, les gens très riches, sous le prétexte mille fois rabâché que l'argent est une arme à double tranchant, se faisaient un devoir de s'écorder sans cesse au mauvais côté. Ils se croyaient à la fois recherchés, enviés, exilés à cause de leur fortune, et rien de ce qu'ils pouvaient obtenir grâce à elle ne leur était du moindre secours. S'ils étaient généreux, ils s'estimaient trompés, et s'ils étaient méfiants, ils se voyaient sans cesse, et de la façon la plus triste, confirmés dans le bien-fondé de leur attitude. Mais là – peut-être était-ce la vodka –, j'eus l'impression que si Julius A. Cram était fier, c'était moins de son habileté en affaires que de ce qu'elle lui permît d'écouter sans la moindre bavure, le moindre crachotement, intacte et pure, l'admirable voix d'une femme qu'il trouvait admirable, la Tebaldi. De même que, plus naïvement, il devait être fier de son efficacité, de celle de ses secrétaires, qui lui avait permis d'arracher une jeune femme charmante, en l'occurrence moi, à un destin qu'il jugeait odieux.

– Quand allez-vous divorcer ?

– Qui vous dit que je veuille divorcer ? répondis-je sans amabilité.

– Vous n'allez pas rester avec cet homme, dit Julius d'un air de bon sens, c'est un malade.

– Et qui vous dit que je n'aime pas les malades ?

En même temps ma mauvaise foi m'agaçait. Dans la mesure où j'avais suivi mon sauveur, il était normal que je lui concède quelques explications. Simplement j'aurais voulu qu'elles soient courtes.

– Alan n'est pas malade, dis-je, il est obsédé. C'est un garçon, un homme, rectifiai-je, qui est né fou de jalousie. Je ne l'ai compris que trop tard, mais enfin, je suis aussi coupable que lui d'une certaine façon.

– Ah oui ? Et laquelle ? nasilla Julius.

Il était planté devant moi, un poing sur la hanche, avec l'attitude agressive de ces avocats que l'on voit dans les procès américains.

– Dans la mesure où je n'ai pas pu le rassurer, dis-je. Il a toujours douté de moi, même à tort. Je devais forcément y être pour quelque chose.

– Il craignait simplement que vous ne le quittiez, dit Julius, et à force de le craindre, c'est arrivé. C'est logique.

La Tebaldi chantait un grand air et la musique qui montait derrière elle me donna envie de casser quelque chose. Envie de pleurer aussi. Décidément, je manquais de sommeil.

– Vous me direz que cela ne me regarde pas, reprit Julius.

– Oui, dis-je sauvagement, en effet, cela ne vous regarde pas.

Il n'eut pas l'air vexé une seconde. Il me considéra avec une sorte de commisération, comme si j'avais proféré une énormité. Il fit un geste de la main qui signifiait « elle ne sait pas ce qu'elle dit » et ce geste acheva de m'exaspérer. Je me levai, allai me servir moi-même un grand verre de vodka. Je décidai d'être claire.

– Monsieur Cram, je ne vous connais pas. Je ne sais rien de vous sinon que vous avez de l'argent, que vous avez failli épouser une jeune fille anglaise et que vous aimez les gâteaux à la frangipane.

Il refit le même geste éloquent et résigné de l'homme raisonnable confronté à une inconsciente.

– Je sais aussi, enchaînai-je, que pour des raisons qui m'échappent, vous vous êtes intéressé à moi, renseigné sur moi et que vous êtes arrivé à temps pour me tirer d'un mauvais pas, et de cela, je vous suis très reconnaissante. Nos relations s'arrêtent là.

Là-dessus, je m'assis, épuisée, et me mis à contempler les flammes, l'air sévère. En vérité, j'avais plutôt envie de rire, car pendant ma brève allocution, Julius s'était légèrement reculé et s'encadrait maintenant entre deux têtes de cerfs qui ne lui convenaient décidément pas.

– Vous êtes nerveuse, dit-il, perspicace.

– Extrêmement, répondis-je, on le serait à moins. Avez-vous des somnifères ?

Il eut un haut-le-corps qui me fit éclater de rire. En fait, depuis mon arrivée, je passais sans transition du rire aux larmes, de la colère à la stupéfaction et je commençais à rêver sérieusement d'un bon lit, très probablement gothique, où je pourrais enfouir ma malheureuse carcasse. Il me semblait que j'aurais pu dormir trois jours.

– Ne craignez rien, dis-je à Julius. Je ne pense pas à me suicider chez vous ni nulle part ailleurs. Simplement, comme votre secrétaire a dû vous le rapporter, ces derniers jours ont été assez durs et je n'ai pas envie d'en parler.

Il avait tiqué au mot « secrétaire ». Il revint s'asseoir en face de moi, croisa les jambes. Et je remarquai machinalement qu'il avait de très grands pieds.

– En dehors de mes secrétaires qui me sont très dévoués, j'ai aussi beaucoup parlé à vos amis qui vous sont également très dévoués. Ils étaient inquiets pour vous.

– Eh bien, vous pourrez les rassurer, dis-je avec ironie. Me voilà en sécurité, du moins pour quelques jours.

Nous nous regardâmes avec défi, mais c'était un défi dont j'ignorais la teneur. Que faisais-je là ? Que croyait-il donc ? Que voulait-il savoir de moi et pourquoi ? Ma main, comme chez *Salina*, s'était remise à trembler, il devenait urgent que j'aille me coucher. Quelques verres de plus, quelques questions de plus et je m'effondrerais en pleurs sur l'épaule de cet inconnu qui, peut-être, n'attendait que ça.

– Seriez-vous assez gentil pour me montrer ma chambre, dis-je, et je me levai.

Encadrée par Julius et le maître d'hôtel, je grimpai l'escalier et me retrouvai comme prévu dans une chambre gothique. Je leur dis bonsoir, ouvris la fenêtre, respirai une seconde l'air délicieusement frais de la campagne, la nuit, et me précipitai vers mon lit. Je crois que j'eus à peine le temps de fermer les yeux.

Naturellement, le lendemain matin, je me réveillai de très bonne humeur : la chambre était toujours aussi lugubre, la situation aussi confuse mais quelque chose en moi sifflotait un petit air de chasse. J'ai toujours joué à contretemps. Comme si la vie était un grand piano dont j'aurais négligé les pédales, ou dont, plutôt, j'aurais utilisé les pédales à mauvais escient : jouant à l'étouffée les ouvertures symphoniques de mes bonheurs et de mes succès, et attaquant *piano forte* les clairs de lune de mes mélancolies. Distraite quand il fallait se réjouir et gaie dans les mauvais coups, j'avais ainsi déjoué sans cesse dans leurs prévisions, c'est-à-dire dans leurs sentiments, tous ceux qui m'aimaient. Non par perversion mentale, mais simplement parce que la vie me paraissait si crue parfois, si ridicule dans ses simplifications provisoires que quelqu'un en moi mourait d'envie d'en rabattre le couvercle, brutalement, comme on souhaiterait le faire parfois à certains pianistes. Seulement le pianiste ou en tout cas l'un des deux pianistes, c'était moi. D'Alan ou de moi, lequel des deux s'était fait le plus mal ? Il y avait lui qui gisait sans doute sur un canapé, les mains sur les yeux, recroquevillé, n'écoulant que son cœur, et, à cinquante kilomètres de là, il y avait moi, bien étendue à plat, et attentive au cri d'un oiseau déjà entendu cette nuit. Mais qui était le plus seul de nous deux ? Un chagrin d'amour, si affreux soit-il, était-ce pire qu'une solitude anonyme, une solitude sans écho ? Je repensai un instant à Julius et me mis à rire. Si celui-là comptait me prendre dans ses rets, me faire figurer à une place déjà assignée par lui sur son échiquier d'homme d'affaires organisé, il aurait du mal. Le petit air de chasse résonnait, de plus en plus gai. J'étais encore jeune, j'étais à nouveau libre, je plaisais et il faisait beau. Ce n'était pas de sitôt que l'on me remettrait la main dessus. J'allais m'habiller, prendre un petit déjeuner, rentrer à Paris et y trouver un travail quelconque en même temps que des amis ravis de me revoir.

Le maître d'hôtel entra dans ma chambre, poussant une table roulante couverte de toasts et de fleurs du jardin, et m'annonça que M. Cram avait dû se rendre à Paris mais qu'il serait là pour déjeuner, c'est-à-dire dans moins d'une heure. J'avais dû dormir quatorze heures. Je descendis l'escalier, arborant mon vieux chandail et mon égoïsme tout neuf, et fis quelques pas dans la cour. Elle était vide. On ne voyait que des ombres circulant derrière les fenêtres, et il y avait dans cette atmosphère une impression d'attente, celle du maître de maison, sans réelle attente. La vie de Julius A. Cram ne devait pas être si gaie que ça. J'allai jusqu'au chenil, caressai trois chiens qui me léchèrent les mains et décidai d'en adopter un dès mon retour à Paris. Celui-là, ce chien, je le nourrirais de mon travail et de mon affection, et il ne viendrait pas ensuite me mordre les mollets et me poser des questions. En fait, bien que la situation fût plus alambiquée, j'éprouvais exactement le même genre de sentiment qu'à ma sortie de

pension quinze ou vingt ans plus tôt, mais pour une fois, j'en étais consciente. On croit toujours que ses sentiments, parce qu'on change de partenaire, de vie et d'âge, sont différents de ceux de l'adolescence alors qu'ils sont rigoureusement identiques. Et pourtant, à chaque fois, l'envie d'être libre, l'envie d'être aimé, l'instinct de fuite, l'instinct de chasse, tout cela vous paraît grâce à une défaillance providentielle de la mémoire ou à une prétention naïve, complètement original.

C'est en revenant vers la maison que je tombai dans les bras de Mme Debout. Ma stupeur fut telle que je la laissai m'embrasser trois fois convulsivement avant de bégayer un « Que faites-vous ici ? » des plus mal élevés.

– Julius m'a tout raconté, s'exclama l'arbitre des bonnes manières, la technicienne des situations délicates. Il m'a parlé fort tôt ce matin et je suis venue. Voilà tout.

Elle avait pris mon bras sous le sien et, tout en trébuchant sur le gravier, elle me donnait sur le bras des petits coups de sa main gantée. Elle était habillée d'un tailleur de daim vert olive fort élégant mais qui faisait ressortir malencontreusement, sous ce soleil pâle, son maquillage de ville.

– Je connais Julius depuis vingt ans, dit-elle, il a toujours eu un grand sens des convenances. Il n'a pas voulu que tout cela ressemble à un enlèvement, à un secret, et il m'a donc téléphoné.

Dans le style des *Trois Mousquetaires*, elle était très bien. Elle dut prendre mon silence pour de la gratitude et elle poursuivit :

– Cela ne m'a pas dérangé du tout. J'avais un déjeuner assommant chez Lasserre et j'ai été ravie de pouvoir vous rendre à tous deux ce petit service. Par où entre-t-on dans cette baraque ? ajouta-t-elle d'une voix de stentor, car il faisait vraiment très froid pour son tailleur vert olive, et comme par magie, une porte s'ouvrit, le maître d'hôtel mélancolique s'y encadra et nous entrâmes dans le salon.

– C'est lugubre ici, dit-elle en jetant un coup d'œil dans la pièce. On se croirait en Cornouailles.

– Je ne suis jamais allée en Cornouailles.

– Vous n'êtes jamais allée chez Broderick ? Broderick Cranfield ? Non ? Eh bien, c'est comme ici, un rendez-vous de chasse. Évidemment, comme c'est au milieu de la lande, c'est plus vraisemblable qu'à cinquante kilomètres de Paris.

Ayant dit, elle s'assit et me dévisagea : j'avais mauvaise mine, déclara-t-elle, cela n'avait rien d'étonnant. Depuis toujours elle avait jugé Alan

extrêmement bizarre. Comme tout Paris d'ailleurs. Et parce qu'elle avait eu de l'amitié pour mes parents, elle s'était fait beaucoup de souci pour moi. J'écoutais avec étonnement ce flot de révélations, car j'ignorais totalement qu'elle eût connu mes parents. Et quand elle annonça pour finir que je rentrerais avec elle, qu'elle me prêterait le pied-à-terre d'une de ses belles-filles actuellement en Argentine, je hochai la tête docilement.

Décidément, Julius A. Cram n'avait pas fini de m'étonner. Il avait de tout dans ses manches : des chauffeurs gorilles, des détectives privés, des secrétaires dévoués, des fiancées aristocratiques, et même une duègne. Et quelle duègne ! Une femme dont les actes de férocité n'avaient d'équivalence – en nombre – que les œuvres de bienfaisance, une femme aussi sordide qu'élégante, bref, une de ces femmes que l'on disait irréprochables. Il fallait que Julius A. Cram ait bien du pouvoir pour qu'elle se soit aperçue de mon existence et daigne intervenir. Après tout, je n'étais à ses yeux qu'une inconnue. Elle avait dû apercevoir mes parents avant la guerre, mais ensuite j'avais passé ma jeunesse dans un tout autre milieu avant d'aller habiter l'Amérique et d'en revenir flanquée de cet élégant jeune homme nommé Alan, dont elle ne savait rien sinon qu'il était fortuné, américain et un peu bizarre. Que Julius se fût toqué de moi n'était pas bien grave. Elle verrait plus tard si elle ferait de moi une suivante ou une victime.

Julius arriva à l'heure dite et parut enchanté de voir ses deux femmes papotant au coin du feu. Il remercia chaleureusement Mme Debout, j'appris ainsi qu'elle s'appelait Irène, et me lança un regard triomphant, le regard d'un homme qui a vraiment pensé à tout. Nous parlâmes de choses et d'autres, c'est-à-dire de rien, avec le tact qui caractérise les gens bien élevés dès qu'ils sont à table. Il semble, en effet, que la présence d'une assiette, d'un couvert et du premier hors-d'œuvre venu oblige les êtres civilisés à une certaine discrétion. En revanche, à peine debout, ou plutôt réassis dans le salon devant une tasse de café, mon avenir redevint leur sujet de discussion. J'habiterais donc provisoirement la rue Spontini, dans l'appartement de la belle-fille d'Irène ; l'avocat de Julius, M^e Dupont-Cormeil, prendrait contact avec Alan et, en prime, nous irions le samedi suivant à un merveilleux gala donné à l'Opéra pour l'Association des vieillards abandonnés et coupables, ou quelque chose d'approchant. Je les écoutais parler de moi comme d'un enfant en bas âge avec une sorte d'incrédulité et de stupeur amusée qui finissait par m'inquiéter. Peut-être étais-je vraiment cette jeune femme fragile et désarmée et charmante, irresponsable en somme, qu'il leur appartenait de protéger. Il existe une espèce de gens, dont je suis, qui fait surgir un protecteur, un parent en chaque être humain. Que ces parents suscitent rapidement l'ennui ou l'agacement et qu'on le leur montre ne change rien à leur détermination : ils deviennent les parents d'un enfant ingrat, c'est tout.

Nous repartîmes assez tôt vers Paris, abandonnant la ferme fortifiée au maître d'hôtel mélancolique, et vers cinq heures, j'étais assise dans le petit salon de la belle-fille de Mme Debout, attendant tranquillement que le chauffeur de Julius me rapporte quelques vêtements de la maison (la maison étant désormais ce lieu maléfique, cette cage, ce traquenard où sévissait Alan, mon mari bizarre, et où je ne devais plus jamais tomber). À huit heures, déjouant le plan de Julius A. Cram et de Mme Debout, plan qui prévoyait un petit dîner intime à dix dans un nouveau restaurant de la rive gauche, je sortis marcher sous la pluie un long moment et finis par me réfugier chez un couple d'amis à moi, les Maligrasse, couple vieillot et charmant, et depuis toujours habitué à mes arrivées imprévisibles. Je dormis chez eux paisiblement et rentrai le lendemain midi rue Spontini afin de me changer. C'était ma première incartade et elle fut mal jugée.

Au cours du déjeuner orageux qui suivit mon retour au bercail, je réussis peu à peu à faire entendre mon point de vue sur ma propre destinée. Je voulais trouver un studio et travailler afin de payer mon loyer et ma nourriture. Mme Debout, sans doute fascinée par ma résistance, avait tenu à participer à ce déjeuner. Elle tapotait ses bagues et soupirait parfois profondément pendant que Julius me regardait, ahuri, comme si mes modestes prétentions eussent été une série d'absurdités. Alain Maligrasse, mon vieil ami, avait proposé de m'appuyer auprès d'une revue dont il connaissait bien le directeur et qui traitait surtout de musique, de peinture et d'objets d'art. C'était une revue paisible où je serais sans doute assez mal payée mais où mes vagues connaissances en matière de peinture pourraient servir à quelque chose. De plus, il se faisait fort de me faire engager comme lectrice par la maison d'édition où il travaillait, ce qui étofferait un peu mon budget. Mme Debout soupirait de plus en plus profondément, mais enfin j'avais l'air butée, prête à leur échapper, tout au moins à échapper à Julius, et elle usa de diplomatie.

– Je crains, ma petite fille, dit-elle d'une voix affligée, que tous ces travaux fort intéressants ne vous mènent pas très loin. Je parle financièrement. D'autre part, reprit-elle en s'adressant à Julius, si elle tient absolument à être indépendante – et elle prononça cet adjectif d'une manière indescriptible – il faut la laisser faire. Les jeunes femmes de notre époque ont cette manie, elles veulent travailler.

– Dans mon cas, ce serait plutôt une obligation, dis-je.

Elle ouvrit la bouche puis la referma. Je savais très bien ce qu'elle pensait : « Petite sottise, petite hypocrite, puisque Julius A. Cram est derrière vous... » Elle fut vraiment sur le point de le dire mais mon regard, ou peut-être l'expression vaguement effrayée de Julius, l'avertit que les choses n'étaient pas si simples. Un ange passa ou plutôt une bande de démons et Julius enchaîna :

– Je vous comprends très bien. Si vous le permettez, je vais charger une de mes secrétaires de chercher un studio pour vous. Ainsi vous pourrez voir les gens de cette revue ou d'autres en toute tranquillité. Je pense qu'en attendant, puisqu'elle vous l'offre, vous pouvez accepter l'hospitalité d'Irène.

Je gardai le silence et il eut un petit rire contraint.

– Elle sera brève d'ailleurs, je vous l'assure, ma secrétaire est très efficace.

Un peu prise au piège, j'acquiesçai.

Au demeurant, Julius ne m'avait pas menti, sa secrétaire était vraiment efficace. Dès le lendemain, elle me fit visiter un petit studio doublé d'une chambre sur cour, dans la rue de Bourgogne, le tout pour un prix ridiculement bas. C'était une grande jeune femme blonde, avec des lunettes et un air résigné. Quand je la félicitai de ce qui était vraiment une trouvaille, elle me répondit d'une voix morne que cela faisait partie de ses attributions. Et l'après-midi même, j'étais dans le bureau de Ducreux, le directeur de ma fameuse revue. J'ignorais qu'Alain Maligrasse eût autant de poids à Paris, et je fus aussi surprise qu'enchantée lorsque, m'ayant posé quelques questions et décrit ce que j'aurais à faire, Ducreux m'engagea séance tenante pour une somme convenable. Je courus remercier Alain Maligrasse qui eut d'ailleurs l'air aussi surpris mais aussi content que moi. Décidément, j'avais de la chance. Je quittai la rue Spontini le soir même et emménageai. Appuyée à ma fenêtre, regardant la plate-bande au fond de la cour, trois étages plus bas, et écoutant la symphonie de Malher que diffusait le poste de radio obligeamment prêté par ma propriétaire, je me découvris soudain débrouillarde, indépendante, et parfaitement libre. À ma décharge, il faut dire que j'étais née très naïve et que je l'étais restée.

Sur ma lancée, je téléphonai à Alan. Il me répondit d'une voix tranquille, douce, qui m'étonna. Je lui donnai rendez-vous le lendemain vers onze heures et il dit « Oui, bien sûr, je t'attends ici », ce que je refusai énergiquement. Je me sentais désormais une de ces femmes de tête comme on en voit dans les hebdomadaires féminins, ces femmes qui, miraculeusement dépourvues de nerfs, assurent avec maestria le bonheur de leur époux, de leurs enfants, de leur patron et de leur concierge. Bref, cette image grisante devait me donner une voix décidée puisque Alan plia et accepta que nous nous retrouvions dans un vieux café, avenue de Tourville.

Je me réveillai avec le même sentiment d'efficacité, de volonté, la même impression qu'une vie nouvelle commençait pour moi, et je me rendis à notre rendez-vous. Alan s'y trouvait déjà, assis devant un café, et il se leva pour m'accueillir, poussa la table et me débarrassa de mon manteau avec le plus grand naturel. Peut-être tout allait-il bien se passer. Peut-être avais-je

rêvé ces trois semaines de délire et, pourquoi pas, ces trois années d'obsession. Peut-être, après tout, ce jeune homme en face de moi, bien rasé, vêtu de sombre, aux gestes courtois, allait-il enfin me comprendre.

– Alan, dis-je, j'ai bien réfléchi, je vais vivre seule un peu de nouveau. J'ai trouvé un travail et un studio, et je crois que ce sera beaucoup mieux ainsi, pour toi comme pour moi.

Il hocha la tête poliment. Il avait l'air un peu ensommeillé.

– Quel genre de travail ? dit-il.

– Dans une revue, une revue d'art que dirige un ami d'Alain Maligrasse. Alain a été très gentil, tu sais.

Par chance, je pouvais lui parler d'Alain. Il était un peu trop vieux pour qu'il puisse en être jaloux.

– C'est très bien, dit-il. Tu t'es vite débrouillée... ou était-ce un vieux projet ?

– Un coup de chance, dis-je étourdiment, ou plutôt, deux coups de chance. L'appartement et le travail.

Il avait l'air de plus en plus endormi, de plus en plus approbateur.

– Ton appartement est grand ?

– Non, dis-je, une chambre, un vague salon, mais tranquille.

– Et le nôtre d'appartement, que dois-je en faire ?

– Cela dépend de toi. Si tu restes à Paris ou si tu repars pour l'Amérique.

– Que préfères-tu que je fasse ?

Je m'agitai sur ma chaise. Je m'attendais à Othello et je retrouvais le Petit Poucet.

– C'est à toi de décider, dis-je craintivement. Ta mère doit s'ennuyer de toi, de toute façon.

Il se mit à rire, de ce rire gai, jeune, et que j'avais cru si longtemps sans arrière-pensée.

– Ma mère joue à la Bourse ou au bridge, dit-il. Et que lui dirai-je en rentrant seul ?

Je me penchai vers lui et mis ma main sur sa manche, précautionneusement.

– Tu lui diras que ça n'a pas très bien marché entre nous. Tu n'es pas obligé de lui parler de divorce tout de suite.

– Lui dirai-je aussi, dit Alan, et sa voix n'était plus du tout endormie, elle était devenue sifflante et un peu aiguë, lui dirai-je aussi que je me suis fait enlever ma femme par un dégoûtant et richissime vieillard ? Dieu sait que tu as eu des amants, Josée, mais tu les prenais plus beaux, que je sache. Je n'ai jamais rien vu de plus infect que ta fuite entre ce vieillard grotesque et son gorille de chauffeur. Depuis quand était-il ton amant ?

Ça recommençait. J'aurais dû le savoir. Ça recommencerait toujours.

– C'est parfaitement faux, dis-je. Tu sais bien que c'est faux.

– Alors par quel miracle as-tu trouvé un travail, toi qui ne sais rien faire ? Et un appartement, toi qui n'as jamais su te débrouiller toute seule ? Tu disparaissais sans un franc et au bout de deux jours tu reviens logée, salariée, triomphante. Et tu veux que je te croie ? Tu te moques de moi ?

Il y avait un homme au comptoir, près de nous, qui avait commencé par boire sa bière tranquillement, puis qui s'était éloigné petit à petit de notre table. Il était maintenant à l'autre bout du comptoir, il nous regardait, le garçon nous regardait et je sus ainsi qu'Alan parlait trop fort. J'étais tellement habituée à ses éclats de voix comme à ses chuchotements que je n'arrivais plus à percevoir quand il dépassait les limites. Il me regardait avec rage, il était au bord de la haine. Nous en étions arrivés là. Et brusquement, mes petits projets, mes ambitions louables, ma vie nouvelle, tout cela m'apparut dérisoire, gratuit et complètement faux. La vérité, c'était ce visage blessé, humilié, exaspéré, ce visage qui avait été longtemps pour moi le visage même de l'amour.

– Je te retrouverai, dit Alan. Je ne te quitterai jamais, tu ne seras jamais libre de moi. Tu ne sauras pas où je suis ni ce que je fais, mais j'arriverai toujours dans ta vie quand tu croiras que je t'ai oubliée. Et je gâcherai tout.

J'eus l'impression qu'il me jetait un sort. J'étais terrifiée, puis quelque chose se réveilla en moi. Je vis de nouveau les murs du café, la tête des consommateurs, l'éclat bleu et froid du ciel au-dehors. J'attrapai mon manteau et m'enfuis en courant. Un instant, je ne sus plus où j'habitais, qui j'étais et ce qu'il fallait que je fasse, sinon m'éloigner le plus vite et le plus loin possible de ce café lugubre. Je pris un taxi, lui indiquai l'Étoile, puis, la Seine traversée, je repris mes esprits et, faisant demi-tour, nous rejoignîmes la rue de Bourgogne.

Je restai allongée sur mon lit une bonne demi-heure à écouter simplement les battements de mon cœur, à détailler les fleurs du papier peint, à respirer. Puis je décrochai le téléphone et appelai Julius. Il vint me chercher et nous allâmes déjeuner dans un restaurant tranquille où il me parla de ses affaires. Cela ne m'intéressait pas mais cela me fit grand bien.

C'était la première fois que j'appelais Julius, et ce fut pourtant presque machinal.

Deux mois plus tard, je soupais au foyer de l'Opéra, après la représentation d'une troupe russe et, confortablement installée entre Julius A. Cram et Didier Dalet, j'écoutais papoter autour de moi une joyeuse bande de balletomanes parisiens. Nous en étions au dessert, et un écrivain, deux peintres et quatre ou cinq vies privées avaient déjà eu le temps d'être cloués au pilori.

Didier Dalet, près de moi, écoutait et se taisait. Il répugnait à ces exécutions et je l'aimais bien pour cela. C'était un grand et vieux jeune homme, plein de charme, mais qui depuis toujours avait aimé des jeunes gens trop beaux, trop durs et trop jeunes. On ne les voyait jamais, non pas qu'il les cachât, mais parce que son goût l'attirait vers de vraies frappes, de vrais voyous qui se seraient trop ennuyés aux dîners où le conduisaient son métier et son milieu. En dehors de ses aventures forcenées et malheureuses, sa vraie famille était là, parmi ces gens au cœur plutôt sec et qui le méprisaient un peu, non point à cause de ses mœurs mais à cause des souffrances qu'elles lui infligeaient. On peut être ce qu'on veut à Paris si l'on est triomphant, Balzac l'avait assez dit, et je pensais à lui en regardant le profil résigné de mon ami Didier. Il était devenu mon ami par hasard, peut-être parce que la tutelle de Julius et de Mme Debout avait été, au début, aux yeux de ces gens, assez incertaine pour que l'on commençât par me mettre en bout de table, c'est-à-dire près de lui. Nous nous étions découvert la même admiration pour certains livres, puis plus tard, un goût commun de la gratuité et du rire, ce qui avait fait de nous d'abord des complices, puis, à la faveur de quelques rencontres, des amis.

Ma petite vie organisée réapparaissait de plus en plus charmante. Ma revue, malgré son faible tirage, flottait gaiement. Son directeur, Ducreux, s'intéressait à mes articles, et tout mon temps se passait à courir d'une galerie à l'autre, d'un peintre à l'autre, m'enthousiasmant ou m'énervant, mais toujours baignée par ce flot de bavardages paranoïaques, masochistes et souvent passionnants qui étaient ceux des fanatiques de la peinture. Matériellement, pour quelqu'un habitué à ne pas compter, je me débrouillais assez bien. Il faut dire que Mme Dupin, ma propriétaire, malgré l'expression particulièrement avide de son visage, se conduisait comme un ange. Sa femme de chambre s'occupait des draps, du teinturier, des quelques achats que j'avais à faire, et tout cela pour un prix aussi ridicule que celui du loyer. Cet appartement valait trois fois la location que je payais, et cela ne laissait pas de m'étonner lorsque je regardais la bouche et les mains carnassières de ma propriétaire. Mes questions vestimentaires étaient résolues ou presque grâce à Mme Debout. Elle connaissait assez bien le directeur d'un magasin de prêt-à-porter – je devrais dire de prêt-à-prêter – magasin où je pouvais arriver à n'importe quelle heure et choisir pour le soir ce qui me plaisait, sans bourse délier. Le couturier m'assurait

que cela lui faisait de la publicité mais vraiment, étant donné mon anonymat, je comprenais mal en quoi. Et ce n'était pas le fait d'accompagner Julius A. Cram qui pouvait constituer une explication : aucun journal jamais ne parlait de lui ni de sa fortune.

Un soir sur deux, je sortais avec Julius A. Cram et sa joyeuse équipe. Les autres soirs, je retrouvais d'anciens amis ou je me plongeais seule, chez moi, dans d'énormes essais sur la peinture, car je commençais à me prendre vaguement au sérieux, et l'idée que je pourrais un jour aider un peintre ou mieux, découvrir toute seule un grand talent, ne me paraissait pas impossible. En attendant, j'écrivais de petits articles insignifiants et plutôt louangeurs sur des peintres non moins insignifiants et plutôt sympathiques. Il se trouvait parfois quelqu'un pour me parler de ces articles et j'en ressentais un certain orgueil. Là, j'exagère, c'était plutôt un plaisir diffus, à l'idée que moi, qui avais toujours eu une vie parfaitement inutile, je pouvais enfin, en dehors des sentiments passionnels, aider quelqu'un. Et pourtant, ce n'était pas par besoin de me justifier à mes propres yeux : entre autres, ces années d'oisiveté et de plages avec Alan ne m'avaient jamais inspiré le moindre sentiment de culpabilité tout le temps que je l'avais aimé. Il avait fallu que je cesse de l'aimer, et qu'il le sente, pour que ma vie devienne ce malheur permanent, ce malheur dont j'avais honte. De toute façon, la fin de notre histoire avait été trop violente et trop éprouvante pour que je puisse envisager un autre bonheur donné par un autre homme. Ce vague travail donnait à ma vie une nouvelle consistance, une nouvelle couleur. Je parlais de tout cela à Julius les soirs de confiance et il m'approuvait. Il ne connaissait rien à l'art, il ne s'y intéressait pas, mais il l'avouait sans orgueil et sans honte, et après mes journées de palabres, c'était plutôt reposant. Au cours de ces deux mois, Julius m'avait montré de lui-même un visage rassurant. Il était toujours là quand on voulait lui parler, il me sortait partout sans laisser suggérer entre nous la moindre intimité et finalement, à travers mon incompréhension totale de sa nature, je le trouvais très honnête. De temps en temps, il est vrai, je sentais son regard posé sur moi, interrogateur, insistant, et je me contentais de détourner la tête. Je vivais seule. Alan était encore trop près, bien qu'il fût reparti pour l'Amérique, et si j'avais ramené un jeune critique chez moi, trois soirs de suite, cela avait été un accident. J'avais sans doute eu peur cette nuit-là : on ne vit pas pendant des années près du sommeil ou de la veille d'un homme sans s'étonner parfois cruellement de ne pas entendre, dans une chambre obscure, l'écho d'un autre souffle.

Ce soir-là donc, bien au chaud entre mon financier protecteur et mon nouvel ami malheureux, je regardais paisiblement se dérouler la fête lorsque survint l'incident. L'auteur en fut un jeune homme ivre, fort beau, un nouveau venu volontiers insolent et qui, de ce fait, avait une certaine cote. Il apostropha Didier qui, un peu somnolent comme moi, ne comprit

pas tout de suite qu'on s'adressait à lui.

– Didier Dalet, cria le jeune homme, j'ai des salutations à vous transmettre. Celles de votre ami Xavier. Je l'ai rencontré hier dans un endroit que je ne fréquente pas d'habitude. Nous avons beaucoup parlé de vous.

Je savais qui était Xavier sans le connaître et je savais ce qu'il représentait pour Didier. Il devint pâle et ne répondit pas. Un léger silence s'était fait à notre coin de table et le jeune homme, enhardi, insista.

– Vous ne voyez pas qui je veux dire ? Xavier !

Didier ne répondait toujours pas, comme si le « X » de ce Xavier eût été un clou qu'on lui enfonçait délibérément dans les mains ou dans la mémoire. À cet instant, je le sais, il se souciait peu de la réaction des gens à notre table, il se demandait douloureusement, rageusement, de quoi avait parlé Xavier avec ce jeune butor et jusqu'à quel point ils l'avaient ridiculisé. Il hocha la tête deux ou trois fois avec un sourire bienveillant, éperdu. Mais cela ne suffisait pas. On le regardait à présent et le beau jeune homme fit semblant de prendre ce hochement de tête pour une dénégation.

– Comment, monsieur Dalet, ce Xavier ne vous rappelle-t-il rien ? Un jeune homme brun, aux yeux bleus, beau garçon au demeurant, ajouta-t-il en riant comme s'il reconnaissait quelque excuse aux goûts de Didier.

– Je connais un Xavier... commença mon ami d'une voix éteinte, puis il s'arrêta court.

Mme Debout, qui était assise à côté du trublion et qui l'avait laissé faire par distraction ou par vice, essaya de rompre les chiens.

– Vous criez bien fort, dit-elle à son voisin.

Ce dernier était un nouveau venu, je l'ai dit, et il ignorait qu'un avertissement dans la bouche de Mme Debout était un ordre : celui de se taire.

– Alors, vous connaissez un Xavier ? Enfin, nous y voilà.

Il souriait, enchanté de lui-même, et quelqu'un se mit à rire bêtement, par gêne sans doute, et insidieusement ce petit rire fit le tour de notre coin de table. Huit visages, à la fois effrayés et ravis, faisaient face au visage décomposé, hagard de Didier. Je voyais sa main trop longue, trop blanche, s'accrocher à la nappe mais avec douceur, non pas une main prête à arracher la nappe mais une main qui eût voulu se dissimuler dessous.

– Je connais très bien ce Xavier, dis-je d’une voix forte. C’est un très bon ami à moi.

On me regarda avec stupeur. J’étais peut-être la maîtresse de Julius, j’étais peut-être la protégée de Mme Debout, mais j’étais une jeune femme qui d’ordinaire fuyait les discussions. Un instant déconcerté, l’adversaire s’excita et passa les bornes.

– Un ami à vous aussi ? Tiens, tiens. Un ami de cœur, sans doute ?

La seconde suivante, Julius était debout derrière ma chaise. Il ne dit pas un mot. Il jeta au jeune homme un de ces regards inquiétants que je lui connaissais bien et nous sortîmes. J’eus le temps d’attraper Didier par le bras, de l’arracher à sa chaise, et nous nous retrouvâmes tous trois dans le hall de l’Opéra, tout à fait droits et convenables. Nous prîmes nos manteaux et, dans l’escalier, un des spadassins de Mme Debout nous rejoignit en courant.

– Il faut que vous remontiez, c’est un incident grotesque. Irène est furieuse.

– Moi aussi, dit Julius en boutonnant son manteau. Madame et monsieur étaient mes invités ce soir.

Une fois dehors, à l’air frais, j’éclatai de rire, sautai au cou de Julius et l’embrassai. Il était charmant ainsi dans le froid, avec son petit manteau bleu marine, ses lunettes et ses vingt cheveux hérissés par la colère ou le vent. Il était irrésistible. Didier s’approcha de moi et s’appuya un peu du flanc contre le mien, comme un animal qui a été rossé et qui n’a pas compris pourquoi.

– Quelle chance d’être dehors, dis-je très vite. Je n’en pouvais plus de cette soirée. Julius, votre souci de mon honneur (j’insistai bien sur le « mon ») nous a fait gagner deux heures. Nous allons fêter ça au *Harry’s Bar*.

Nous nous rendîmes à pied rue Daunou et nous parlâmes d’autre chose durant une demi-heure, le temps que Didier reprenne quelque couleur. Il devait y avoir un joli remue-ménage à une certaine table dans le foyer de l’Opéra. Mme Debout ne me pardonnerait pas cet esclandre de sitôt. Il était rare que l’on osât quitter sa table avant elle. Telle Milady, elle devait déjà forger sa vengeance, et si la compagnie de ces gens ne m’eût pas été complètement indifférente, j’aurais pu mal dormir cette nuit-là. En dehors de la reconnaissance que je portais à Julius, il n’y avait qu’une autre raison à ma présence parmi eux. Je ne savais plus très bien quoi faire de mes soirées. Cette sorte de huis clos que nous avions joué avec Alan m’avait désappris la solitude physique et m’avait, de plus, éloignée de mes amis parisiens. Nous devons, d’ailleurs, former un couple peut-être charmant à l’œil mais fatigant à supporter par son incessante tension nerveuse. Et puis,

en trois ans, mes amis avaient changé, ils avaient maintenant des préoccupations de métier, d'argent, qui n'étaient pas encore les miennes et qui, à mes yeux de privilégiée, les transformaient de compagnons de fête en petits ou grands bourgeois. Ils avaient opéré sans moi le virage de la maturité et j'étais revenue parmi eux encore adolescente, parce que flanquée d'un autre adolescent, oisif et riche, nommé Alan. Nous avions dû ainsi, sans nous en rendre compte, beaucoup les agacer. Nos personnages, piteusement copiés de Fitzgerald, n'avaient rien à voir avec l'univers précis, matériel et dur dans lequel ils étaient obligés de se débattre, famille et métier aidant. Il restait, bien sûr, quelques ratés alcooliques et gais, quelques résignés tendres, comme les Maligrasse (mais ces derniers avaient passé l'âge de se battre) et quelques solitaires indéfinissables et nostalgiques dont on redoutait presque la rencontre. C'est pourquoi, sans doute, le petit cercle brillant, féroce et futile, de Mme Debout, m'amusait presque. Ceux-là, au moins, n'avaient pas perdu leurs ambitions, ils n'en avaient jamais eu d'autre que de faire partie de ce cercle et d'y rester. Ils n'avaient jamais eu à changer de costumes.

Le lendemain, Didier m'appela à la revue, marmonna quelque chose au sujet de l'incident de la veille et me demanda de le retrouver dans un bar, rue de Montalembert, où il avait ses habitudes. Il espérait en même temps, me dit-il, me faire rencontrer quelqu'un à qui il tenait beaucoup. Je pensai confusément que ce devait être le fameux Xavier et je fus sur le point de refuser car je n'aimais pas m'immiscer dans les problèmes privés de mes amis. Puis je me dis qu'après tout, s'il souhaitait cette rencontre, c'est qu'elle lui était nécessaire pour une raison ou une autre et j'acceptai.

J'arrivai au bar un peu en avance et m'installai dans un coin, puis je demandai le journal au garçon. Un homme bougea à la table voisine, me tendit le sien avec un « Si vous me permettez » des plus polis et je lui souris en prenant le journal. Il avait un visage tranquille, des yeux marron très clair, une bouche ferme, de grandes mains. Quelque chose en lui suggérait une force intérieure contenue en même temps qu'une légère désillusion. Il me regarda aussi, bien en face, et quand il m'affirma qu'il n'y avait strictement rien à lire dans ce journal, j'en fus aussitôt persuadée.

– Vous aimez attendre ? demanda-t-il.

– Ça dépend qui, dis-je. Là, il s'agit d'un très bon ami à moi. Ça ne me dérange pas du tout.

– Voulez-vous que nous parlions un peu en attendant ?

À ma grande surprise, car je n'étais pas habituée à ce genre de rencontres, je me retrouvai cinq minutes plus tard discutant gaiement de politique, de cinéma et je me sentais totalement à l'aise. Il avait une façon tranquille de me tendre une cigarette, de l'allumer, de sourire, d'appeler le garçon, qui me changeait des gestes saccadés et agités de tous les gens que je voyais aussi bien de jour que de nuit. Il me faisait penser à la campagne. Et c'est à ce moment-là que Didier survint et s'arrêta net en nous voyant rire, stupéfait.

– Je m'excuse d'être en retard. Vous vous connaissiez ?

Ciel, me dis-je, serait-ce Xavier ? Je ne voyais aucun rapport entre cet homme et le petit dur dont Didier m'avait parlé.

– Nous venons de nous rencontrer, dit l'inconnu.

Et Didier nous présenta :

– Josée, c'est mon frère, Louis. Louis, voici mon amie Josée Ash dont je t'ai parlé.

– Ah, dit Louis.

Il s'appuyait de nouveau au dossier de son fauteuil et me regardait, me semblait-il, avec moins de sympathie. Cela me parut absurde, car il était évident que les deux frères s'aimaient bien. Je reconnaissais maintenant chez l'inconnu certains des traits de Didier, mais en plus affirmés, plus détendus ; il ressemblait, je pense, à ce qu'aurait voulu être Didier.

– Vous êtes une amie de Julius A. Cram et de Mme Debout, dit-il. Vous travaillez dans une revue qui s'appelle, je crois, *Reflets des Arts*.

– Vous savez tout...

– Je lui ai beaucoup parlé de vous, reprit Didier. Et je lui ai dit que nous avions des fous rires ensemble dans certains dîners.

– Vous avez du mérite, dit Louis avec ironie. Je vous félicite. Didier m'a remplacé avantageusement dans ce monde où il était nécessaire que l'un de nous figure. Pour ma part, je n'ai jamais pu supporter ces gens. Comment faites-vous ?

– Je les connais depuis peu, dis-je surprise. Il se trouve que Mme Debout et Julius A. Cram m'ont rendu service il n'y a pas longtemps et je...

Bref, je bafouillais. Je bafouillais et je m'excusais, ce qui m'irrita brusquement.

– Je connais le genre de services que peuvent rendre ces gens, dit-il. Ce sont des services que je n'aime pas.

Je m'insurgeai.

– Vous êtes libre.

– Moi oui, dit-il.

Et, à ma grande stupeur, je me sentis rougir. J'eus l'impression d'être vraiment ce que les gens imaginaient : une femme entretenue par un ami riche, et parce qu'il était riche. Ce reflet de moi-même, que j'avais surpris sans broncher dans beaucoup de regards depuis deux mois, m'apparut dans les yeux de cet homme-là presque insupportable. Je n'allais quand même pas lui dire « Mais vous savez, Julius A. Cram n'est qu'un ami pour moi. Je gagne ma vie et je suis respectable. » Si je n'aimais pas attaquer, je n'aimais pas non plus me défendre.

– Vous savez, dis-je, il est difficile pour une jeune femme à notre époque de vivre de l'air du temps. Mon mari m'ayant quittée et laissée sans un sou, j'ai été bien contente de pouvoir m'appuyer sur quelqu'un d'aussi rassurant que Julius A. Cram.

Et je leur adressai à tous deux un sourire entendu, complice et repoussant.

– Mes compliments, dit Louis. Je bois à vos succès.

– Mais qu'est-ce que vous racontez ? s'exclama Didier.

Il était complètement désesparé. Sans doute avait-il dû se réjouir de cette rencontre : le grand frère chéri et la meilleure amie depuis la veille. C'était manqué et bien manqué. J'aurais mille fois préféré rencontrer son Xavier que cet étranger malveillant.

– Il faut que je parte, dis-je. Je vais au théâtre ce soir et Julius déteste arriver en retard.

Je me levai, serrai la main du grand frère, embrassai la joue du petit frère et sortis dignement. Je rentrai à pied à la maison en proie à une colère irraisonnée qui manqua me faire écraser trois fois par des automobilistes, déchaînés à cette heure-là. Brusquement, je me mis à haïr cette ville au ciel bas, ces voitures aveugles, ces passants pressés. Je me mis à haïr tous ces gens qui m'entouraient depuis deux mois et qui, jusqu'ici, ne m'avaient paru que simplement ennuyeux. Je me mis à les redouter. Si Alan avait été là, je l'aurais sûrement rejoint ce soir, ne fût-ce que pour retrouver dans les yeux de quelqu'un, même jaloux, la certitude de mon intégrité.

Il n'y avait qu'une personne capable de me sauver de cette situation, il l'avait prouvé la veille, et c'était malheureusement celui par qui le scandale arrivait, c'est-à-dire Julius. Souffrait-il, lui aussi, de nous voir comme un couple dans les yeux des gens, lui qui savait à la fois que ce n'était pas vrai et que cela ne le serait jamais ? Mais pensait-il vraiment que cela ne le serait jamais ? N'était-ce pas plutôt un risque calculé qu'il prenait à me placer, à m'installer ainsi dans une situation fausse mais qui cesserait peut-être un jour de l'être, lorsque la force de l'habitude et la fatigue aidant, je me rendrais à lui ? Était-il possible que cela fasse pour lui partie d'un contrat tacite entre nous ? Après tout, si l'idée de tout rapport physique entre lui et moi me paraissait exclue, peut-être ne l'était-elle pas pour lui, et dans ce cas, je me conduisais d'une manière malhonnête. Je m'alarmai. En même temps, une voix rassurante et peu soucieuse de complications me murmurait à l'oreille : « Qu'est-ce que tout cela veut dire ? Julius sait bien qu'il n'y a aucune équivoque entre nous. Je n'ai jamais eu un geste ou un mot qui puisse l'abuser, et ce n'est pas parce qu'un puritain m'a regardée de travers dans un bar que je dois remettre en question une amitié tout à fait simple. » Seulement, cette voix, je la reconnaissais, c'était celle qui m'avait dit cent fois « n'approfondissons pas, attendons, on verra bien ». Et chaque fois, j'avais bien vu à quel désordre et à quelle confusion cette petite voix tranquille m'avait menée. L'attentisme, chez moi, n'avait jamais donné des résultats très brillants. Non, décidément, il fallait que je parle à Julius, que j'essaye de clarifier les choses et, même si je devais ainsi me couvrir de

ridicule à ses yeux, je me sentirais plus à l'aise à l'avenir pour affronter les autres.

J'arrivai chez moi, littéralement harassée par mes cas de conscience, à l'instant où le téléphone sonnait. C'était Didier, bien entendu, et un Didier désolé.

– Josée, disait-il, que s'est-il passé ? Vous étiez si peu vous-même. Je pensais que Louis vous plairait et il a joué l'homme des bois.

– Ça n'a pas d'importance, dis-je.

– Josée, reprit Didier, je sais que vous n'allez pas au théâtre ce soir. Vous m'aviez dit que vous étiez libre. Vous ne voulez pas dîner avec moi ? Mon frère est parti, ajouta-t-il précipitamment.

Il avait l'air vraiment navré. Après tout, mieux valait dîner avec lui que de jouer toute seule les héroïnes de feuilleton. Et puis, peut-être lui demanderais-je son avis. Je n'aimais pas les confidences mais il y avait bien longtemps que je n'avais parlé de moi-même à quelqu'un. Je lui demandai de passer me chercher une heure plus tard. Il vint, admira mon logis et nous parlâmes de choses et d'autres avec désinvolture pendant vingt minutes, au bout desquelles, excédée, je nous versai deux grands whiskys et lui dis, « Allons-y, maintenant », d'un air définitif.

Il éclata de rire. Il avait un rire charmant, enfantin, il avait des yeux tendres. Je déplorai une fois de plus que le destin ne l'ait pas jeté vers les femmes. Il était plein de tact, de tendresse, de fragilité. Il était mon ami. Nous avions deux incidents à élucider, il commença par le second, celui qui était sans doute le moins douloureux pour lui. J'appris ainsi que son frère, le puritain, ne l'était pas du tout, mais qu'il avait toujours eu horreur de sa famille et de son milieu, qu'il vivait en Sologne dans une maison perdue et exerçait le métier de vétérinaire. Je me souvins alors de cette impression de campagne que j'avais eue près de lui. J'imaginai ses grandes mains posées sur le flanc d'un cheval et j'eus une seconde de rêverie romantique avant de me rappeler qu'il me tenait pour une gourgandine. Je demandai à Didier s'il pensait la même chose et dans les mêmes termes, ce qui le fit sursauter.

– Une gourgandine ! reprit-il, une gourgandine, mais pas du tout !

– Que pensez-vous de mes rapports avec Julius ? Qu'en pensent les gens ?

– Je croyais que vous vous moquiez de l'opinion des gens, dit-il faiblement.

– Votre frère m'a énervée.

Il se frotta les deux mains l'une contre l'autre, embarrassé.

– Moi, dit-il, je sais que vous n'êtes pas la maîtresse de Julius et que vous ne voulez pas le devenir. Mais les gens pensent le contraire. Ils ne peuvent pas imaginer que vous suiviez leur train de vie en travaillant dans cette petite revue.

– C'est pourtant comme ça, dis-je. On peut très bien se débrouiller à Paris.

– Sans doute, admit-il comme à regret, mais ils pensent que vous vous débrouillez autrement.

– Et Julius, dis-je, pensez-vous que Julius attende autre chose de moi ?

Il releva la tête et me regarda, franchement ahuri.

– Naturellement ! dit-il. Julius s'est mis dans la tête de vous avoir d'une manière ou d'une autre, et Julius est un homme qui ne renonce jamais.

– Vous pensez qu'il m'aime ?

Je devais sembler si incrédule qu'il se mit à rire.

– Je ne sais pas s'il vous aime, mais en tout cas, il veut vous tenir, dit-il. Julius est l'homme le plus possessif qui soit.

Je poussai un affreux soupir et avalai le reste de mon whisky. Décidément, je jouais un rôle de gibier sur cette terre. J'en avais assez. Le lendemain, je parlerais à Julius.

Informé de ma décision, Didier leva les yeux au ciel, m'assura que je ne tirerais pas un mot de Julius et que tout cela ne servirait à rien. « Les explications, ajouta-t-il, ne servent jamais à rien. » Il le savait par expérience. Là-dessus, nous parlâmes de Xavier. J'en appris ainsi beaucoup sur les raffinements de cruauté que peut avoir un homme envers un autre homme, largement supérieurs à ceux de beaucoup de femmes. Je l'écoutai, épouvantée, me faire un récit de bars nocturnes, de jungle et de coups bas, un récit où chaque prénom sonnait comme une menace, chaque attente comme une torture et chaque complicité comme une humiliation. Qui plus est, il utilisait des mots si discrets, si pudiques que cela avivait son récit au lieu de l'affadir, et très curieusement, je retrouvais en lui ce goût du malheur, ce désir d'autodestruction qui étaient ceux d'Alan. C'était en lui-même, et non pas dans l'objet de son amour, qu'il trouvait sa souffrance, et peut-être, ses délices. Il importait peu, je le comprenais à présent, qu'il aimât un homme plutôt qu'une femme, il serait toujours malheureux. Il partit très tard, plus léger semblait-il, un peu pacifié, et je me couchai avec un sentiment honteux de réconfort. Quoi qu'il m'arrivât, je n'aurais jamais, pensai-je, ce goût de l'abîme, quoi qu'il m'arrivât, je me réveillerais toujours un matin ou un autre en sifflotant un petit air de chasse.

La journée du lendemain, malheureusement, ne se déroula pas du tout sur le rythme d'un air de chasse mais plutôt sur celui d'une valse hésitation. Comme je l'ai dit, habituée à laisser faire le temps, je me méfiais des résolutions en général et, dans mon cas particulier, je me méfiais encore plus de mes résolutions du soir que de celles du plein jour. Par préjugé, sans doute, car à l'expérience, les nocturnes ne se révélaient pas plus catastrophiques que les diurnes. Bref, la nuit, selon son habitude, ne m'avait apporté aucun conseil et je rôdais autour du téléphone, cherchant à me convaincre qu'il fallait vraiment m'expliquer avec Julius. Ce n'est que vers cinq heures que je m'y décidai, dans un moment de désœuvrement et, sans conviction, je déclarai à Julius qu'il était urgent pour moi de le rencontrer et de lui parler seule à seul. Il me répondit qu'il m'enverrait la voiture à six heures et, effectivement, je m'embarquai à six heures précises dans la grosse Daimler qui, malheur supplémentaire, me conduisit droit au *Salina*. Il semblait que cet endroit eût une importance stratégique dans la vie de Julius. Il m'attendait, assis à la même table que trois mois auparavant et il m'avait d'ores et déjà commandé un baba au rhum. De même que, si je l'avais laissé faire, il m'eût commandé dans tous les restaurants le grape-fruit et l'entrecôte que j'avais demandés la première fois. Je m'assis en face de lui et j'envisageai un instant de lui parler distraitement de la pluie et du beau temps, puis je me rappelai que son temps à lui était précieux, que j'avais dû bousculer plusieurs de ses rendez-vous, qu'il fallait que je justifie mon appel.

– Je suis navrée de vous avoir dérangé, Julius, dis-je, mais je suis ennuyée.

– Je peux tout arranger, répondit Julius avec assurance.

– Je n'en suis pas sûre. Voilà. Julius, savez-vous ce que les gens pensent de nous ?

– Cela m'est bien égal, dit-il. Pourquoi ?

Je me trouvai passablement idiote.

– Enfin, vous n'ignorez pas que les gens disent qu'entre vous et moi...

– Eh bien, eh bien, quoi ?

Il commençait de nouveau à m'énervier. Qu'il fût innocent, c'était possible, inconscient, ce l'était moins.

– Ils me croient votre maîtresse, dis-je. Ils croient que vous m'entretenez et que je ne m'intéresse qu'à votre argent.

– Je n’ai pas que de l’argent, répliqua-t-il d’un air vexé.

Allons bon, pensai-je, je vais devoir lui parler de son charme.

– Ce n’est pas la question, dis-je, les gens le croient vraiment.

– Que peut bien vous faire l’avis des autres ?

C’était un travers commun à chaque individu, dans ce petit cercle, que de dire « les autres » en parlant des membres du cercle, comme si lui-même eût été un cœur pur et une intelligence supérieure égarés au milieu de mondains dérisoires.

– Cela ne me dérange pas, dis-je faiblement, mais je n’aimerais pas que cela gêne le moins du monde votre vie privée.

Julius eut un petit rire de gorge assez fiérot qui signifiait que sa vie privée allait bien, merci, ou alors qu’elle ne regardait que lui. Je m’empêtrai davantage.

– Car enfin, Julius, vous avez toujours été pour moi un merveilleux ami, mais j’imagine bien que vous ne viviez pas seul avant de me connaître. Je ne voudrais pas qu’une autre femme puisse croire que... ou souffrir du fait que...

Cet homme d’affaires exaspérant émit alors un autre petit rire tout aussi fanfaron que le premier et tout aussi équivoque.

– Julius, dis-je d’une voix ferme, allez-vous me répondre ?

Il leva vers moi ses yeux bleus et me tapota la main d’un air protecteur :

– Rassurez-vous, ma chère Josée, quand je vous ai rencontrée, j’étais un homme libre.

Bravo ! D’ici peu, il serait un don Juan blasé sur lequel j’avais eu la chance de tomber pendant une période creuse. Ce n’était pas, mais pas du tout, la direction que je souhaitais voir prendre à notre discussion. Était-ce le décor ou le guêpier dans lequel je m’étais fourrée, mais je me sentis aussi exaspérée dans ce maudit *Salina* que la première fois.

– Julius, dis-je aigrement, et j’entendis ma voix dérailler dans l’aigu, Julius, les gens affirment que vous ne faites rien pour rien. Vous le savez, quand même ?

– Ils disent bien que vous faites certaines choses pour de l’argent. Alors ?

Il était logique en plus. Je ne pouvais quand même pas lui demander, en le regardant dans le blanc des yeux, s’il avait des vues lointaines sur ma personne. Je soupirai, pris une bouchée de baba au rhum et sortis mon paquet de cigarettes.

– Enfin, dit Julius, qu’est-ce que tout cela veut dire, Josée ? Vous savez

bien que vous êtes mon amie, que j'ai pour vous de l'affection. Et même plus que de l'affection, ajouta-t-il d'un air pensif.

Je dressai l'oreille.

– J'ai pour vous de l'estime, continua-t-il, et croyez-moi, ce n'est pas un sentiment que j'accorde à la légère. Je suis navré si les gens jasant mais nous sommes à Paris. Je suis un homme, vous êtes une femme, il fallait bien s'y attendre.

Je commençais à désespérer. Encore un ou deux lieux communs et Julius m'aurait à l'épuisement.

– Je suis contente que vous ayez pour moi de l'affection et de l'estime, dis-je. D'ailleurs, je vous les rends bien. Mais enfin, Julius, vous n' imaginez pas autre chose ?

– Autre chose ?

Il me regarda, les yeux ronds. Je me sentis rougir, ce qui était un comble.

– Oui, dis-je, autre chose.

– Ah, ah ! Il se mit à rire gaiement. Ma très chère Josée, je n'imagine rien, jamais. Je ne suis pas un homme d'imagination. Je laisse le temps faire les choses.

– Et où pensez-vous que le temps puisse nous mener ?

– Mais, ma petite Josée, dit-il en souriant – bêtement, trouvai-je – le charme du temps, c'est qu'on ne sait jamais où il vous mène. Jamais, au grand jamais.

Cette dernière évidence m'acheva. Je cessai de lutter. Didier me l'avait bien dit, je ne tirerais rien de Julius. Dans mon énervement, je pris une cigarette dans le mauvais sens et Julius, obligeamment, alluma le bout filtre. Cela lui arracha un de ses rires-aboiements dont il avait le secret et il se précipita pour m'en tendre une du bon côté.

– Vous voyez, dit-il, vous ne faites et vous ne dites que des bêtises. Quand je pense que je me suis inquiété tout à l'heure, après votre coup de téléphone. Non, non, Josée, faites confiance à votre ami Julius. Laissez-vous vivre. Ne réfléchissez pas trop.

À présent, il parlait comme le Grand Méchant Loup et je me sentais de moins en moins une vocation de Chaperon Rouge. D'autre part, je devais reconnaître que si mes craintes étaient fausses, j'avais mis Julius dans une position des plus délicates. Il ne pouvait pas, lui non plus, me dire qu'il n'avait aucune envie de partager mon lit, et peut-être l'équivoque qu'il laissait planer n'était-elle qu'un refuge pour sa politesse. Cette pensée

m'avait à peine traversée que je l'adoptai fébrilement. Elle m'arrangeait bien. Après tout, c'était clair et simple. À me remémorer les quelques phrases de notre conversation, il me paraissait évident que l'attitude de Julius était au fond celle d'un homme fatigué des femmes ou déçu par elles. Julius ne s'intéressait plus qu'au pouvoir, à ses affaires et, accessoirement, à une jeune femme sympathique qu'il essayait d'aider. Tout le reste était le fruit de mon imagination et de celle de Didier dont la sensibilité exacerbée voyait partout des sentiments violents. Je respirai. Je respirai avec une légère contraction quand même, mais après tout, j'avais fait ce que j'avais pu dans les limites du ridicule et de la bonne foi. Et si Julius avait quelques desseins ténébreux, mon inquiétude et ma révolte avaient dû lui ouvrir les yeux. Je repris quelque entrain. Nous évoquâmes la soirée à l'Opéra, je félicitai Julius pour sa vivacité, il me félicita pour mon à-propos, nous échangeâmes quelques phrases attendries sur Didier, quelques railleries sur Mme Debout et il me raccompagna chez moi. Dans la voiture, il avait pris mon bras sous le sien et il me tapotait la main en parlant gaiement, comme un collégien. À y réfléchir, j'avais un peu honte à présent d'avoir attribué à cet homme maladroit mais honnête des projets si machiavéliques. La gratuité n'était pas un vain mot. Tant pis si le grand frère de Didier, malgré ses beaux yeux et ses grandes mains, n'avait pas su le comprendre. Il était facile de juger et de mépriser, un peu trop facile. Je m'en expliquerais demain avec Didier et j'essaierais de lui faire réviser son jugement. Décidément, j'avais bien eu raison de tant hésiter avant de me lancer dans cette explication ridicule. Il fallait toujours suivre son instinct. Le seul ennui, dans mon cas, était que mes instincts fussent si contradictoires. La prochaine fois que j'irais au *Salina*, j'essaierais de goûter vraiment ce baba au rhum. J'étais toujours incapable de dire s'il était délicieux ou immangeable.

En arrivant chez moi, je fus arrêtée par la concierge. Elle me tendit un télégramme. Il me disait qu'Alan était très malade, que je devais venir immédiatement à New York et qu'un billet à mon nom m'attendait à Orly. Il était signé par la mère d'Alan. Je l'appelai à New York aussitôt et tombai sur son maître d'hôtel. Oui, M. Ash était en clinique, non, il ignorait pourquoi, et en effet, Mme Ash m'attendait le plus tôt possible. Ce n'était donc pas une ruse, sa mère me détestait trop, comme tous ceux qui avaient pu aimer son fils, pour se prêter à un mensonge d'amour. Je me retrouvai désespérée, le cœur battant, au milieu de ma chambre et de mes revues d'art, dans un décor devenu irréal. Alan était malade, Alan allait peut-être mourir. Je ne pouvais supporter cette idée. Que New York fût un piège ou pas, il fallait que je m'y précipite. Je téléphonai à Julius et il fut parfait. Il me trouva un avion quatre heures plus tard, me retint une place, vint me chercher et me conduisit à l'aéroport avec l'air le plus calme du monde. Comme je lui disais au revoir, au service des passeports, il me pria de ne pas m'inquiéter. Lui-même devait aller à New York la semaine prochaine et

il s'arrangerait pour avancer son voyage. De toute façon, il me téléphonerait le lendemain matin au *Pierre Hôtel* où il avait en permanence un appartement à son nom et où il me demandait de descendre. Cela le rassurerait de savoir où me joindre. J'acquiesçai à tout, réconfortée par sa gentillesse, son calme et son sens de l'organisation. En le voyant tout petit, de loin, me faire des signes de l'autre côté des barrières, j'eus l'impression de quitter un ami très cher. Il était vraiment, en trois mois, devenu au sens noble du terme un protecteur.

Dans cet énorme avion qui traversait, indifférent, la nuit et l'océan, tous les passagers dormaient et j'étais seule, installée dans le bar du premier étage, ce petit bar qui ressemblait à une fusée indépendante et dont on attendait presque qu'il se décrochât de l'avion, pour disparaître, solitaire, dans la galaxie. La dernière fois que j'avais fait ce trajet, il y avait deux ans de cela, c'était en plein jour, dans l'autre sens, et l'avion voguait au milieu de nuages roses et bleus à la poursuite du soleil. À ce moment-là, je fuyais Alan et toute la force brutale et monstrueuse de l'avion m'éloignait de lui que pourtant j'aimais encore. À présent, cette même force me ramenait avec la même obéissance vers le même Alan – que je n'aimais plus. Je me trouvais bien dans ce bar solitaire, où parfois un barman endormi se décidait à monter, sans doute en me maudissant, pour m'offrir un whisky que je refusais. Décidément ma belle-mère avait eu une bonne idée de me prendre ce billet de première qui seul donnait accès au bar, et d'ailleurs de me prendre un billet tout court. Cela impliquait qu'elle me savait désargentée. Que pouvait-elle en penser ? Bien sûr, en tant que mère et mère abusive d'Alan, elle ne pouvait que me souhaiter une existence désagréable. Mais en tant qu'Américaine, en tant que femme américaine, elle devait être scandalisée qu'Alan m'eût laissée sans ressources. Deux divorces et un deuil avaient fait sa fortune et elle ne plaisantait pas sur les droits des femmes dans ce domaine. Je me demandais comment Alan avait pu lui présenter la chose.

C'était une femme dure, possessive et dont le *Harper's Bazaar*, vingt ans plus tôt, avait vanté le beau profil d'oiseau de proie. On ne sait pourquoi, cette description l'avait enchantée, et elle avait même adopté certains mouvements de cou et parfois un œil fixe qui accentuaient encore la ressemblance. Elle avait ainsi essayé, au début de notre mariage, de me fasciner, mais j'étais amoureuse d'Alan, je le savais malheureux, et au lieu de l'aigle je n'avais vu qu'un vieux gallinacé méchant. Ses quelques manœuvres pour nous séparer, Alan et moi, n'avaient servi qu'à nous rapprocher et à nous faire fuir. Nous nous étions chargés seuls de la démolition de notre couple. Néanmoins, c'est grâce à elle que je me trouvais dans cet avion et je me rendis compte que désormais, tous ces soleils, tous ces nuages, tous ces paysages si beaux que m'avait offerts la terre renversée sous moi, toutes ces rêveries merveilleuses que me procuraient ces vols si fréquents seraient à présent subordonnés à mon train de vie, c'est-à-dire, plus que limités. Ma liberté, ma fameuse liberté allait se révéler peu à peu pleine de contraintes. Je ne m'attardai pas longtemps à ces tristes considérations, car dominant le bruit de l'avion et celui du glaçon dans mon verre, un vacarme incessant dans ma tête me rappelait qu'Alan était malade, peut-être mourant et que, d'une manière ou d'une autre, c'était de ma faute. Je ne dormis pas un instant et j'arrivai épuisée, tel un hibou, à

l'aéroport de la Panam. Il avait changé, lui aussi. Il était encore plus grand, plus étincelant, plus effrayant que dans mon souvenir, et j'eus peur, tout à coup, de l'ébouriffante Amérique comme d'une parfaite étrangère. Le chauffeur de taxi et moi étions à présent séparés par une vitre opaque, à l'épreuve des balles, et, par conséquent, à l'épreuve aussi de ces conversations nonchalantes et gaies dont j'avais eu l'habitude. Et, à mesure que nous nous enfoncions dans la ville de pierre et de béton, il me semblait que toutes les vitres de la voiture devenaient également opaques et incassables et qu'elles me séparaient ainsi à jamais de ce New York que j'avais tant aimé. Ma belle-mère habitait sur Central Park, bien entendu, et le portier téléphona à son étage avant de me laisser entrer. New York aussi était devenu une ville barricadée. Je reconnus vaguement l'entrée glacée de l'appartement, submergée de tableaux abstraits qui étaient tous des placements, et je pénétrai en frissonnant dans le grand salon. L'oiseau de proie était là et fondit sur moi. Elle m'embrassa la joue d'un mouvement sec qui me fit craindre un instant qu'elle ne m'en enlevât un morceau. Puis elle s'écarta tout en me tenant à bout de bras et me dévisagea.

– Vous avez mauvaise mine..., commença-t-elle.

Je l'interrompis :

– Comment va Alan ?

– Ne vous inquiétez pas, dit-elle. Il va bien. Enfin bien... il est vivant.

Je m'assis précipitamment, mes jambes tremblaient. Je devais être pâle car elle sonna et demanda un cognac au maître d'hôtel. C'est d'ailleurs curieux, pensais-je, maintenant que les affreuses contractions de mon cœur commençaient à disparaître, c'est curieux que, comme cordial, on vous offre un whisky en France et un cognac en Amérique. J'étais si soulagée que j'aurais volontiers disserté là-dessus avec ma belle-mère, mais ce n'était pas le moment. J'avalai le contenu de mon verre et me sentis revivre. J'étais à New York, j'avais sommeil, Alan était vivant et ce voyage de huit heures n'avait été qu'un cauchemar, une de ces gifles féroces et sans raison que l'existence vous administre parfois, comme à plaisir. Dans un brouillard, je regardais cette femme si bien maquillée, en face de moi, je l'entendais me parler de neurasthénie, de dépression, d'abus d'alcool, d'abus d'amphétamines et de tranquillisants, je l'entendais en fait me parler d'abus de passion. Puis elle évoqua ma fatigue, mon voyage, et je me laissai conduire à ma chambre où je tombai sur le lit tout habillée. J'entendis un instant l'incessante et diffuse rumeur de la ville avant de m'endormir.

Il avait bien mauvaise mine, mon compagnon de plages, de fêtes et de tourments. Il avait deux jours de barbe, la joue creuse et le regard vitreux, ce qui ne m'étonna pas étant donné le traitement que les psychiatres

devaient lui infliger. Dans cette chambre ripolinée, insonorisée, climatisée, il avait l'air d'une faute de goût ou d'un hors-la-loi. Le médecin précis et docte qui nous avait accueillies avait parlé de mieux sensible, de surveillance indispensable, et il me semblait qu'après avoir donné quelque vie humaine, fût-elle parfois douloureuse, à cet homme si près de l'enfance, je l'avais lâchement renvoyé à un cauchemar stérilisé. Il avait pris ma main et il me regardait, ni suppliant ni impérieux, il me regardait avec un soulagement tranquille, pire que tout éclat. Il semblait dire « tu vois, j'ai changé, j'ai compris, je suis redevenu vivable, tu n'as plus qu'à me reprendre ». Un moment, tant il me faisait pitié entre cette mère trop attentive et ce psychiatre trop distrait, je faillis croire que c'était possible. Oui, c'était pire que tout. Il avait un regard de chien battu, de chien confiant, qui signifiait que la punition avait été assez longue, assez probante, et que seule ma cruauté pourrait m'empêcher de l'arracher à cet enfer. La chambre était sinistre. Où donc étaient passées les moquettes où il avait l'habitude d'allonger son grand corps ? Où donc étaient passés les cachemires dont il se couvrait les yeux pour dormir, les jours de tristesse ? Où donc était passée cette douceur de vivre, ce duvet que représentaient pour lui les rues étroites de Paris, les petits cafés déserts et le silence de la nuit ? New York, je le savais, ne cessait pas de vrombir sourdement, jour et nuit, et cela avait dû lui paraître insupportable au début. Mais maintenant le silence de cette chambre, ce silence artificiel et maladif devait lui sembler encore plus cruel. « Je suis là depuis huit jours », disait-il, et cela sous-entendait « tu te rends compte ? est-ce que tu te rends compte ? ». « Ils sont très polis », ajoutait-il, et cela voulait dire « tu m'imagines, moi, à la merci de ces étrangers ? ». « Ce docteur n'est pas si mal », admettait-il, et cela voulait dire « pourquoi m'as-tu abandonné à cet étranger sans âme ? ». Et enfin, il murmurait « je pourrai sortir dans une semaine, je pense ». Et là, je l'entendais hurler silencieusement « une semaine, rien qu'une semaine, attends-moi une semaine ! ». J'étais littéralement déchirée et, bien entendu, c'étaient les souvenirs heureux de notre vie qui venaient m'assaillir : nos fous rires, nos discussions, nos siestes sur le sable, notre abandon mutuel et surtout ces moments ineffaçables de certitude – la certitude que nous nous aimions et que nous vieillirions ensemble. J'en oubliais le cauchemar de nos dernières années, j'en oubliais cette autre certitude, acquise par moi seule, qu'à continuer ainsi, nous allions tous deux à notre perte. Je lui promis de revenir le lendemain, à la même heure, et je retrouvai dans Park Avenue un tintamarre, une agitation qui me parurent odieux. Au lieu de partir à pied et d'essayer de revoir New York, je m'engouffrai avec précipitation dans la voiture de ma belle-mère. Elle me proposa d'aller prendre le thé au *San Regis* où nous serions tranquilles et j'acquiesçai. Il semblait que je fusse vouée désormais aux limousines, aux chauffeurs et aux salons de thé en compagnie de gens deux fois plus âgés que moi et dix fois plus sûrs d'eux. Je commandai néanmoins un whisky et, à ma grande

surprise, ma belle-mère en fit autant. Cet hôpital devait être spécialement déprimant. J'eus une seconde de sympathie pour elle. Alan était son fils unique et, malgré son profil d'oiseau de proie, peut-être un cœur de mère battait-il sous son plumage de Saint-Laurent.

– Comment le trouvez-vous ?

– Comme vous disiez : très bien et très mal.

Il y eut un silence et je sentis que, cet instant de faiblesse passé, elle rassemblait ses armes.

– Ma chère Josée, dit-elle, je n'ai jamais voulu me mêler de votre vie à tous les deux.

Ça commençait par un mensonge mais il était évident qu'il y en aurait d'autres et je laissai passer.

– J'ignore donc, reprit-elle, pourquoi vous vous êtes séparés. De toute façon, je tiens à vous dire que j'ignorais complètement qu'Alan était parti sans vous laisser un *cent*. Quand je l'ai su, il était en pleine crise et il était trop tard pour lui faire le moindre reproche.

Je fis un geste de la main qui signifiait que tout cela n'avait pas d'importance, mais comme elle ne partageait pas cette opinion, elle fit un autre geste de la main, coupant, qui signifiait que si, au contraire. Nous avions l'air de deux sémaphores qui n'auraient pas eu le même code maritime.

– Comment vous êtes-vous débrouillée ? demanda-t-elle.

– J'ai trouvé un travail, pas extraordinaire financièrement, bien sûr, mais assez passionnant.

– Et ce M. A. Cram ? Vous savez que j'ai eu un mal fou, avant-hier, pour arracher votre adresse à sa secrétaire.

– Ce M. A. Cram est un ami, dis-je, c'est tout.

– C'est tout ?

Je levai les yeux. Je devais avoir l'air un peu excédé car elle sembla tenir pour acquis, au moins provisoirement, que c'était tout. Je me souvins brusquement que j'avais promis à Julius de descendre au *Pierre*, de lui téléphoner et j'éprouvai quelque remords. La France, Julius, la revue, Didier me semblaient si loin et les petites complications de ma vie parisienne si peu de chose que je m'en sentais doublement perdue. Perdue dans cette ville effrayante, en face de cette femme hostile, après cette sinistre clinique, perdue sans racines, sans amour et sans ami, perdue à mes propres yeux. Et le grand verre d'eau glacée posé devant moi, selon la

coutume, le garçon indifférent et le bruit de la rue, tout me laissait grelottante sur ma chaise, les deux mains posées sur la table, figée dans un désespoir, une angoisse insupportables.

– Que comptez-vous faire ? demanda sévèrement mon implacable compagne, et je répondis « je ne sais pas » le plus sincèrement du monde.

– Il vous faut prendre une décision, dit-elle, au sujet d’Alan.

– Je l’ai prise, cette décision : Alan et moi devons divorcer. Je le lui ai dit.

– Ce n’est pas ce qu’il m’a raconté. D’après lui, vous aviez décidé d’essayer de vivre l’un sans l’autre quelque temps, mais cela n’avait rien de définitif.

– Cela l’était pourtant.

Elle me regarda fixement. C’était une manie désespérante chez elle que de vous dévisager une longue minute, comme un hypnotiseur, dans ce qu’elle considérait comme des moments de vérité. Je haussai les épaules et détournai les yeux, ce qui la vexa et lui rendit toute sa hargne.

– Comprenez-moi bien, Josée. J’ai toujours été contre ce mariage. Alan était trop sensible et vous trop indépendante pour qu’il n’en souffre pas. Si je vous ai appelée, c’est uniquement parce qu’il vous réclamait, et que j’ai trouvé dans sa chambre vingt lettres qu’il avait écrites, qu’il avait timbrées, et qu’il ne vous avait pas envoyées.

– Que disait-il ?

Elle tomba dans le piège.

– Il disait qu’il lui était impossible de...

Elle s’arrêta net devant cet aveu stupide de son indiscretion, et si elle n’avait pas été si maquillée, je l’aurais sans doute vue rougir.

– Bon, murmura-t-elle, j’ai lu ces lettres. J’étais affolée et j’ai cru de mon devoir de les ouvrir. C’est d’ailleurs ainsi que j’ai appris l’existence de ce M. A. Cram.

Elle reprenait de sa superbe. Dieu sait ce qu’avait pu écrire Alan au sujet de Julius. Je sentis une colère revigorante monter en moi, m’arracher à mon accablement. L’image d’Alan sur son lit, désarmé, les yeux brouillés, s’estompait lentement. Il n’était pas question que je reste un jour de plus auprès de cette femme qui me haïssait. Je ne le supporterais pas. En revanche, j’avais promis à Alan de revenir le lendemain, et cela, je l’avais

vraiment promis.

– À propos de Julius A. Cram, dis-je, il m’a proposé très aimablement de me prêter sa suite au *Pierre*. Cela m’évitera de vous déranger plus longtemps.

Elle fit un petit salut, un petit sourire à cette nouvelle, qui signifiaient « bravo, ma chère, on ne se débrouille pas mal ».

– Vous ne me dérangez pas le moins du monde, dit-elle, mais enfin, j’imagine qu’une suite au *Pierre* est plus gaie pour vous que l’appartement de votre belle-mère. Je ne parlais pas pour rien de votre indépendance.

Elle portait un chapeau bleu et noir, une sorte de bérêt, couvert d’oiseaux de paradis et j’eus brusquement envie de le lui enfoncer jusqu’au menton, comme dans certains films burlesques, et de la planter là, aveugle et vociférante, au milieu du salon de thé. Il y a toujours un moment dans mes colères où une sorte de rire saugrenu et frénétique me prend et où je ferais n’importe quoi. C’est un signal d’alarme pour moi. Je me levai précipitamment et attrapai mon manteau.

– J’irai voir Alan demain, dis-je, comme prévu. J’enverrai quelqu’un du *Pierre* chercher ma valise chez vous. De toute façon, un avocat à Paris se chargera avec le vôtre de la procédure du divorce. Je suis désolée de vous quitter si vite, ajoutai-je – par un réflexe de politesse surgi de mon enfance – mais je dois téléphoner à Paris, à mes amis et à mon bureau avant qu’il ne soit trop tard.

Je lui tendis une main qu’elle serra, l’air un peu hagard pour une fois, se demandant peut-être si elle n’avait pas été trop loin, si je m’en plaindrais à Alan et si Alan lui en voudrait à mort. Une seconde, elle eut l’air d’une vieille femme égoïste, solitaire et épouvantée de l’être.

– Tout ceci restera entre nous, dis-je, en me maudissant de ma propre pitié, et je tournai les talons.

Elle prononça mon nom très fort et je m’arrêtai. Peut-être allais-je l’entendre, miracle, parler comme un être humain.

– Pour votre valise, dit-elle, ne vous dérangez pas. Le chauffeur vous l’apportera au *Pierre* d’ici une heure.

Le réceptionniste du *Pierre* parut très soulagé de me voir. Il m'attendait depuis le matin et il craignait que les fleurs dans ma chambre ne soient un peu fanées. M. Julius A. Cram avait téléphoné deux fois de Paris et il avait prévenu qu'il rappellerait à huit heures, heure de New York, ce qui faisait deux heures du matin à Paris. L'appartement de Julius était au trentième étage et se composait de deux chambres séparées par un grand salon, le tout meublé en Chippendale. Il était sept heures du soir et, en m'approchant de la fenêtre, je retrouvai brusquement cet émerveillement que j'avais cru disparu. New York était un brasier de lumières. La ville redevenait, la nuit, étincelante et fantomatique, et je restai un long moment, étant parvenue par miracle à ouvrir un vasistas, à respirer le vent du soir, un vent qui sentait la mer, la poussière, l'essence, une odeur aussi inhérente à New York que son bruit de fond mais qui, elle, ne me lassait pas. Je m'assis sur un des canapés du salon, allumai la télévision et me trouvai *illico* plongée dans un western, assourdissant de coups de feu et de bons sentiments. S'il y avait une chose que je souhaitais à cette heure-là, après ce lugubre après-midi, c'était d'être distraite. Mais, bizarrement, quand un cheval tombait, je tombais avec lui, quand un méchant recevait une balle en plein cœur, je la recevais avec lui et les scènes d'amour entre la pure jeune fille et le dur repentini me semblaient autant d'affronts personnels. Je changeai de chaîne et tombai sur un film policier parfaitement sadique qui m'ennuya. J'éteignis le poste et j'attendis qu'il soit huit heures. Je devais avoir un drôle d'air, assise toute seule, sans rien faire, sur ce canapé, égarée dans cet immense salon : je devais avoir l'air d'une immigrante de luxe. Ma valise arriva et je ne trouvai ni la force ni l'envie de la défaire. Je sentais le sang battre bêtement à mes poignets, à mes tempes, en une pulsation aussi irrémédiable qu'inutile. À 8 h 05, le téléphone sonna et je me précipitai. La voix de Julius était très claire, très proche, et il me sembla que le dernier lien qui me reliait au monde des vivants était ce câble téléphonique qui serpentait sous la mer en dépit des tempêtes.

– J'étais inquiet, disait Julius. Qu'avez-vous fait ?

– Je suis arrivée très tôt chez ma belle-mère, ou plus exactement très tard, et j'ai dormi toute la matinée chez elle. Et puis, je suis allée voir Alan.

– Comment va-t-il ?

– Pas très bien, dis-je.

– Est-ce que vous pensez rentrer très vite ?

J'hésitai, je n'en savais rien.

– Parce que moi, je peux arriver à New York demain, dit-il. Je réglerai

quelques affaires et puis je partirai pour Nassau, toujours pour affaires. Si vous voulez, vous pourriez venir avec moi et ma secrétaire. Huit jours au soleil ne vous feraient pas de mal.

Huit jours au soleil. J'imaginai une plage blanche, une mer bleu indigo et un soleil éclatant pour réchauffer mes vieux os. Je n'en pouvais plus des villes.

– Mais Ducreux ? dis-je. Mon directeur ?

– Je lui ai téléphoné comme prévu. Il pense que vous devriez profiter de votre séjour à New York pour voir deux ou trois expositions dont il m'a donné les noms. Je crois qu'il admettra très bien votre absence si vous lui rapportez quelques articles. Il semblait même dire que ce séjour était un coup de chance.

Je me sentais revivre. Ce voyage, à la limite de l'absurde et de la mélancolie, devenait un voyage utile, peut-être même passionnant, doublé du bonheur inespéré de me retrouver sur une plage. Je ne connaissais pas Nassau. Alan et moi avions toujours écumé les petites îles perdues de la Floride ou celles des Caraïbes. D'autre part, je savais que Nassau était un paradis fiscal et il n'y avait rien de surprenant à ce que Julius ait établi là un de ses avant-postes.

– Ce serait idéal, dis-je.

– Cela vous ferait le plus grand bien et à moi aussi, ajouta Julius. Il fait un temps infâme ici, et je suis claqué.

J'imaginai mal Julius claqué ou même déprimé. Il faisait plutôt penser à un bulldozer, mais ce n'était sans doute qu'injustice de ma part, ou plutôt manque d'imagination, ce qui revient souvent au même.

– J'arriverai le plus vite possible, reprit-il. Ne vous préoccupez pas de moi. Que faites-vous ce soir ?

Je n'en avais aucune idée et le lui dis. Il se mit à rire et me conseilla de me coucher et de regarder quelque film pour m'endormir. Il m'indiqua un M. Martin à la réception, qui se mettrait à ma disposition, me donna des nouvelles de Didier à qui, paraît-il, je manquais déjà, me précisa qu'il y avait quelques livres amusants dans sa chambre, me souhaita bonsoir affectueusement, bref me rassura.

Je commandai un dîner léger par téléphone, trouvai un livre de Malaparte dans l'autre chambre et profitai de mon élan pour défaire mes bagages. À quelques blocs de mon hôtel, un homme jeune et brisé, allongé dans le silence de sa chambre, devait guetter la fin de la nuit. J'imaginai un instant cette attente si longue, dans le noir, et ce profil renversé, ou plutôt ce visage, bleuté de barbe, enfoui dans l'oreiller, puis je me plongeai dans mon livre et j'oubliai tout ce qui n'était pas le monde baroque et sauvage de

Kaputt. Cela avait été une dure journée.

Le lendemain matin, avant de me rendre à la clinique, j'allai voir une exposition d'Edward Hopper, un peintre américain que j'aimais particulièrement. Je restai une heure à rêver devant ces toiles mélancoliques, peuplées de personnages solitaires. Je m'attardai surtout devant une toile appelée *Sea Watchers*, où un homme et une femme, assis côte à côte mais sensiblement étrangers l'un à l'autre, regardaient la mer devant une maison cubique. Il me sembla voir là un raccourci, une illustration cruelle de notre vie commune à Alan et moi.

Il s'était rasé, il avait repris quelque couleur, et la lueur affolée et suppliante dans son regard avait disparu. Elle était remplacée par une autre lueur que je reconnus tout de suite : celle de la méfiance et de la colère. Il me laissa à peine le temps de m'asseoir.

– Alors, il paraît que tu as quitté la maison et que tu habites la suite de Julius A. Cram ? Il est venu avec toi ?

– Non, dis-je, il m'a prêté son appartement, et comme ta mère et moi nous nous entendons mal, tu le sais...

Il m'interrompit. Il avait les joues roses, l'œil brillant. Je constatai une fois de plus avec tristesse à quel point la jalousie lui donnait bonne mine. Il existe une race étrange de gens, et plus répandue qu'on ne croit, qui ne trouve son équilibre et sa force que dans la bataille.

– J'avais pensé bêtement, dit-il, que tu étais venue exprès pour me voir, mais lui, bien sûr, il n'est pas assez fou pour te laisser seule plus de deux jours. Quand arrive-t-il ?

J'étais exaspérée. Cette intuition, vraie et fausse, mais qui me rendait incapable de le convaincre de ma bonne foi était odieuse. Je me retrouvais dans la situation inextricable qui avait été la mienne tout le temps de notre mariage, toujours soupçonnée et jamais innocente. J'essayai de plaisanter, lui parlai de Hopper, de New York, de l'avion, mais il ne m'écoutait pas. Il reprit très vite le fil de ses reproches passés et, avec un sentiment mêlé de fureur et de soulagement, je me disais que j'avais eu raison, qu'il était inévitable que nous nous quittions, et que cette entrevue de la veille qui m'avait laissée si vulnérable, si attendrie, n'avait été qu'un accident, un accident dû à ma pitié. Et je savais trop bien qu'aucune relation passionnelle ne saurait avoir la pitié pour base, sous peine d'asphyxie lente et de dégradation.

– Enfin, dis-je en une dernière tentative, tu sais très bien qu'il n'y a rien de physique entre Julius et moi.

– Effectivement, dit-il, tu les prenais généralement plus beaux, de mon temps.

– Je n’ai pris personne, comme tu dis, de ton temps. Il y a eu en tout et pour tout deux accidents, provoqués par toi.

– En tout cas, Julius A. Cram t’a prise sous son aile, son aile d’or, et tu sembles t’y plaire. Et puis, ajouta-t-il avec une violence subite, que veux-tu que ça me fasse que tu couches avec lui ou pas ! Tu le vois sans cesse, tu lui parles, tu lui téléphones, tu lui souris, oui, tu souris, tu parles à quelqu’un d’autre que moi ! Même s’il ne t’a jamais touchée du bout du doigt, c’est bien pareil.

– Tu voudrais que nous recommencions à vivre ces dernières semaines avant ton départ ? Cette existence de fous furieux dans notre appartement ? C’est là le rêve de ta vie ?

Il ne me lâchait pas des yeux.

– Oui, dit-il. Pendant quinze jours, je t’ai eue entièrement à moi comme je t’avais à moi sur ces plages désertes où je t’emmenais et où tu ne connaissais personne. Mais au bout de quinze jours, tu t’étais déjà fait des amis parmi les pêcheurs, les clients ou les garçons de café et il fallait repartir. Nous avons épuisé les îles de la Vierge et les Barbades et les Galapagos, mais il reste encore d’autres îles que tu ne connais pas, où je t’emmènerai de force, s’il le faut !

Il s’était mis à hurler, il transpirait, il devenait fou, vraiment. Je m’étais levée de ma chaise, abasourdie. Une infirmière entra, calme mais rapide, armée d’une seringue. Puis, comme il se débattait, elle sonna, un infirmier survint et me fit signe de sortir. Je restai appuyée au mur, dans le couloir, avec, comme dans les romans, une affreuse envie de vomir. Alan continuait à crier des noms d’îles, de plages brésiliennes, de provinces indiennes, d’une voix de plus en plus perçante et je me bouchai les oreilles. Tout à coup, ce fut le silence et l’infirmière sortit de la chambre avec le même visage parfaitement calme.

– Il est dans un bel état, me dit-elle, et son regard me parut plein de reproches.

J’en avais assez, je n’en pouvais plus, je fis demi-tour et retraversai cet hôpital à nouveau muet, en trébuchant un peu. Quoi qu’en ait dit Alan, je ne le reverrais jamais, ce n’était pas possible, pas possible, et ces deux mots me poursuivirent jusqu’à l’appartement du *Pierre*. Je poussai la porte. La secrétaire de Julius, qui ouvrait des bagages, me regarda avec effarement, puis Julius sortit de sa chambre et je tombai en larmes contre son épaule. Il était plus petit que moi, je devais m’incliner un peu pour m’appuyer à lui, et nous devions ainsi ressembler, en silhouettes, à une folle plante verte, éperdue, mais maintenue droite par un petit tuteur de bois sec et très solide.

La plage de Nassau était blanche et belle, le soleil était chaud et l'eau transparente et tiède. Je me répétais tout cela comme une incantation, allongée dans un hamac et essayant de croire à ce que je voyais. Je n'y parvenais pas. Je n'éprouvais nul bonheur, même physique, à l'addition de tous ces biens. Depuis trois jours que j'étais là, une espèce de bête insidieuse trottait dans mon cerveau et me répétait : « Que fais-tu là ? À quoi bon ? Tu es seule. » Pourtant j'avais connu parfois, et seule justement, de ces moments de bonheur extravagants, presque métaphysiques, où l'on découvre tout à coup dans un éclair éblouissant et concret que la vie est une chose superbe, qu'elle est justifiée complètement, irrémédiablement, en cette seconde précise, par le simple fait d'exister. Mes autres bonheurs avaient été des bonheurs partagés et il semblait bien qu'ils avaient été les plus nombreux ; comme si, pour découvrir, pour capter cette molécule infime du bonheur, un microscope sentimental formé par la conjonction de deux regards était indispensable. Mon regard, actuellement, n'était pas assez fort pour recréer à lui tout seul cette lumière éblouie. Julius, qui craignait la chaleur, discutait affaires dans un des somptueux salons climatisés de l'hôtel, et quand nous nous retrouvions aux repas avec Mlle Barot, il ne manquait pas de me féliciter de mon hâle. Il était lui-même très pâle, très fatigué. Il avalait de nombreux médicaments, des pastilles blanches, jaunes, rouges, dont il avait renouvelé le stock à New York et il les réclamait parfois, d'un geste impérieux de la main, à la pauvre Mlle Barot qui lui jetait alors un coup d'œil anxieux. J'avais personnellement une peur sacrée des médicaments, mais j'évitais d'y faire allusion par une pudeur bien démodée en ces temps où chacun décrivait avec entrain ses moindres soucis physiologiques. Cette sorte de boulimie pharmaceutique me semblant quand même inquiétante, je finis par interroger Mlle Barot qui me récita, d'un air contraint, une liste ahurissante de psychotoniques, de somnifères et de tranquillisants. Je m'étonnai. Julius, l'invulnérable et puissant homme d'affaires, avait besoin d'être tranquilisé ? Mon protecteur était lui-même avide de protection ? C'était le monde renversé. Je savais cependant que les neuf dixièmes de la population « alimentée » du globe avaient recours à ces adjuvants. Il était logique que Julius, surchargé d'affaires et de solitude, en éprouve le besoin. Néanmoins, c'était le premier signe de déséquilibre qu'il présentait et cela m'effraya. J'étais pourtant assez grande pour savoir qu'il y a toujours du sable sous le béton, ou du béton sous le sable, et que la difficulté d'être est universelle. Je commençai donc à me poser des questions sur l'enfance, la vie, la nature profonde de Julius. Il en était bien temps, j'aurais pu m'intéresser plus tôt à quelqu'un qui me montrait tant de bonté.

À part ce bref moment de remords, je m'ennuyais ferme dans ce Nassau caricatural, peuplé d'Américaines hystériques et d'hommes d'affaires

exténués. Heureusement, grâce à la concurrence d'innombrables piscines à l'abri des requins et des microbes, la mer m'était abandonnée. Ma solitude perpétuelle sur la plage, même si elle m'accablait par moments, m'engourdisait un peu, atténuait l'écho des cris d'Alan dans sa chambre d'hôpital, et j'attendais sans trop d'impatience que mon corps se retrouve à l'unisson du paysage ou que nous rentrions à Paris. Les soirées étaient très belles, on avait installé des tables près de la mer, et un pianiste invisible jouait dans l'ombre, accompagné par un bongo, les vieux succès de Cole Porter. Après dîner, de rares clients venaient s'allonger dans les hamacs et regardaient la mer et la lune partager leurs reflets dans le bruit obstiné de la vague. C'est ainsi qu'un soir, où Julius avait eu l'envie incongrue d'une valse de Strauss, je découvris le pianiste sur son estrade de bois, tout près de l'eau, et je formulai ma demande d'une voix un peu troublée car il était remarquablement beau. Il me sembla très brun, très mince, très nonchalant, très sûr de lui, et nous échangeâmes un de ces regards crus comme j'en avais échangé très rarement dans ma vie avec des inconnus, regards qui avaient eu une suite ou n'en avaient pas eu, mais qui avaient été chaque fois un signe évident de reconnaissance. Il attaqua la valse de Vienne et je m'éloignai aussitôt, souriant à ma propre inconduite passée ou à venir, puis je l'oubliai. Mais, un instant, ce regard me redonna l'impression d'être une femme, un cadeau, l'impression d'être vivante.

Et puis, le lendemain, Julius s'effondra sur la plage. Il était venu jusqu'à mon hamac, avait marmonné quelque chose sur la chaleur, et tout à coup, il tomba en avant. Il gisait à mes pieds, avec son petit blazer bleu marine, sa cravate et ses pantalons gris – car heureusement, il n'avait aucun goût pour les bermudas et les tee-shirts qu'arboraient les quelques poussifs clients de l'hôtel – et ce petit corps sombre, allongé sur la plage étincelante, me parut un instant évadé d'un tableau surréaliste. Je me précipitai, quelqu'un accourut et nous transportâmes Julius jusqu'à sa chambre. Le docteur parla de surmenage, de tension, et j'attendis une heure, en compagnie de Mlle Barot, qu'il reprenne quelque force. Quand il me demanda, j'entrai dans sa chambre et m'assis au pied du lit, apitoyée comme devant un enfant malade. Dans un pyjama gris pâle, la naissance du cou tout à fait imberbe et ses yeux bleus, privés de lunettes, papillotant frileusement, il paraissait si désarmé, il avait tellement l'air d'un vieux petit garçon que j'eus le remords, un instant, de ne pas lui avoir apporté un jouet ou des gâteaux secs pour le consoler.

– Je suis désolé, dit-il, j'ai dû vous faire peur.

– Très peur, avouai-je. Vous devriez vous reposer, Julius, vous promener sur la plage, vous baigner un peu.

Il rougit.

– J'ai toujours eu très peur de l'eau, dit-il. À la vérité, je ne sais pas

nager.

Je me mis à rire tant il semblait vexé.

– Demain, dis-je, je vous apprendrai, dans la piscine. En tout cas, aujourd’hui, vous n’allez pas travailler, vous allez vous installer tranquillement dans un hamac près de moi, et vous regarderez la mer. Vous n’en connaissez même pas la couleur.

Je me sentais un peu assistante sociale, mais il hochait la tête faiblement, ravi que pour une fois quelqu’un décidât pour lui. La dépendance, comme son contraire, devait être un besoin fondamental chez tout être humain. Avec l’autorisation du docteur et l’aide de Mlle Barot, nous installâmes donc Julius et sa couverture dans un grand hamac de corde où il disparaissait à moitié. Je m’installai à ses côtés et ouvris mon livre car je supposais qu’il était fatigué et avait besoin de silence.

– Vous lisez ? demanda-t-il aussitôt d’une voix plaintive.

– Mais non, dis-je avec une mauvaise foi évidente, et je refermai mon livre.

Il fallait que je lui parle. Je commençai en moi-même un petit sermon sur le mauvais usage des médicaments mais je fus interrompue en plein élan par la même voix plaintive. Je ne voyais rien de lui sinon une mèche de cheveux, la couverture et ses deux mains agrippées de chaque côté du hamac comme s’il eût été dans un canoë instable.

– Vous vous ennuyez ?

– Mais non, dis-je, pourquoi ? Ce pays est très beau et j’adore ne rien faire.

– J’ai toujours peur que vous ne vous ennuyiez, dit Julius. Si j’en étais sûr, ce serait épouvantable pour moi.

– Et pourquoi ? interrogeai-je gaiement.

– Parce que depuis que je vous connais, moi, je ne m’ennuie plus.

Je marmonnai « c’est gentil » d’une voix réticente. Je commençais à craindre la suite de ses propos.

– Depuis que je vous connais, reprit la voix de Julius, une voix étouffée par la timidité ou par la couverture, depuis que je vous connais, je ne me sens plus seul. J’ai toujours été quelqu’un de très seul, par ma faute, sans doute. Je ne sais pas parler aux gens : je leur fais peur ou je leur déplaît. Les femmes surtout. Elles croient que je veux des choses trop simples ou trop médiocres. Ou peut-être suis-je médiocre avec les femmes, je ne sais pas.

Je me taisais.

– Ou alors, reprit-il avec un petit rire, ne suis-je tombé que sur des femmes médiocres. Et puis j'étais tellement occupé par mes affaires. Dans ce domaine, vous savez, on ne peut jamais être tranquille. Si on cesse de s'en occuper, tout va mal, il faut toujours être là et prendre des décisions, même si ça ne vous amuse plus. On ne sait pas pourquoi on se donne tant de mal.

– Il y a beaucoup de gens qui dépendent de vous, il est normal que cela vous préoccupe.

– Bien sûr, dit-il, ils dépendent de moi, mais moi je ne dépends de personne. Je ne travaille pour personne. Comme je vous l'ai dit, j'ai été pauvre avant. Et je ne crois pas que je me sentais plus seul alors, ou plus malheureux.

Cette petite voix triste surgissant de ce hamac trop grand me remplissait d'une tendresse et d'une pitié inattendues. J'essayai bien de me rassurer, d'évoquer le redoutable requin de la finance que j'avais connu à Paris, avec ses yeux perçants et sa voix dure, mais je ne pensais plus qu'au petit homme en bleu marine, écroulé au soleil, que j'avais vu tout à l'heure.

– Pourquoi ne vous êtes-vous jamais marié ? demandai-je.

– Je n'en ai eu envie qu'une fois. Avec cette jeune Anglaise, vous vous rappelez ? Je mis longtemps à m'en remettre, et puis après, c'était trop facile. Voyez-vous, j'étais très riche...

– Il y a sûrement eu aussi des femmes qui vous aimaient pour autre chose, dis-je.

– Je ne crois pas. Ou alors, j'étais injuste pour elles.

Il y eut un silence et je cherchai désespérément à lui dire quelque chose qui ne soit pas un lieu commun ou un encouragement stupide, mais je ne trouvai rien.

– C'est pourquoi, reprit Julius d'une voix de plus en plus basse, depuis que je vous connais, je suis beaucoup plus heureux. J'ai l'impression de veiller sur vous, de m'occuper enfin de quelqu'un. Et c'est dur à dire, mais quand vous êtes rentrée l'autre jour au *Pierre*, que vous vous êtes mise à pleurer et que vous m'avez permis de vous consoler, eh bien, je sais que c'est affreux, mais je n'avais pas été aussi heureux depuis très longtemps.

Je ne dis rien. J'étais parfaitement immobile. Je sentais une goutte de transpiration glisser le long de mon dos et j'avais fermé les yeux, comme si le fait de ne plus voir pouvait m'empêcher d'entendre. En même temps, je reconnaissais, avec une sorte de dérision féroce à mon égard, que depuis notre première rencontre chez les Alfern, depuis la seconde où je m'étais

trouvée face à face avec Julius A. Cram, je m'attendais à ce moment. Ma bonne foi s'appelait hypocrisie, mon insouciance, aveuglement.

– En vérité, dit Julius, je ne supporterais pas de vous perdre.

Il ne s'agissait pas de lui répondre que, n'ayant rien, il ne pouvait rien perdre. C'était avec lui que je faisais ce voyage, avec lui que je sortais presque tous les soirs, et en cas d'ennuis, c'était lui que j'appelais, sur lui que je comptais. L'absence de possession physique ne lui interdisait pas un sentiment de possession morale, peut-être même le rendait-elle plus violent. Il était cruel et bête de le nier : on pouvait très bien partager l'existence de quelqu'un sans partager son lit – même si ce n'était pas la mode et Dieu sait que ça ne l'était pas. En fait, je me sentais plus responsable de lui, en lui refusant ce faux don, ce prêt facile et provisoire de mon corps, que de beaucoup d'hommes auxquels je l'avais accordé. Je fis un dernier effort de légèreté :

– Mais il n'est pas question que vous me perdiez, Julius...

Il m'interrompit.

– Je voudrais que vous compreniez que je désire profondément vous épouser.

Je me redressai dans mon hamac, épouvantée par le mot, le ton, l'idée, épouvantée par le fait que cette phrase exigeait une réponse de ma part, que ma réponse était non et que je ne voulais pas lui faire de peine. Et une fois de plus, je me retrouvai gibier terrifié et coupable, cerné par les fusils sans pitié de sentiments que je ne partageais pas.

– Ne me répondez pas, dit Julius précipitamment, et à sa voix je compris qu'il était aussi terrifié que moi. Je ne vous demande rien, aucune réponse surtout. Simplement, je voulais que vous le sachiez.

Lâchement, je me laissai retomber dans mon hamac, cherchai mes cigarettes et je me rendis soudain compte que le pianiste jouait depuis un long moment. À présent, je reconnaissais l'air, c'était *Mood Indigo*, et j'essayai machinalement de m'en rappeler les paroles.

– Je vais me coucher, dit Julius, excusez-moi, je suis un peu fatigué : je dînerai dans mon lit.

Je murmurai « bonsoir, Julius » et il s'éloigna, sa couverture sous le bras, abandonnant la plage, la mer et son amour à mes pieds, c'est-à-dire me laissant parfaitement abattue.

Une heure plus tard, je me rendis dans le bar désert et avalai deux Planter's Punch. Dix minutes plus tard, le pianiste survint et me demanda la permission de m'en offrir un autre. Une demi-heure plus tard, nous connaissions nos prénoms, une heure plus tard, j'étais nue contre lui dans

son bungalow. Pendant une heure, j'oubliai tout, puis je rentrai me coucher en me cachant, telle la femme adultère. Pas fière, bien sûr. Mais je ne m'y trompais pas : la satiété heureuse de mon corps était tout aussi réelle que la famine de mon cœur.

Paris était éclatant en ce premier soir de printemps. Ses matériaux dorés et bleus étaient aussi insaisissables que sa lumière. Ses ponts semblaient suspendus, ses monuments flottants et ses piétons ailés. Dans mon euphorie, j'entrai chez un fleuriste et un basset courut vers moi en aboyant. Il paraissait être le seul hôte de ce lieu. Après quelques instants, personne ne se montrant, je demandai au chien le prix des tulipes, celui des roses. Je marchais dans la boutique en lui désignant les plantes vertes et il me suivait en jappant, visiblement ravi de cette distraction. Alors que j'entonnais un discours enthousiaste sur le charme des jonquilles, quelqu'un frappa à la vitre. Je me retournai et je vis sur le trottoir, se tapant ironiquement le front de l'index, un homme qui souriait. Notre pantomime au chien et à moi avait dû lui sembler plutôt ridicule depuis cinq minutes et je lui rendis son sourire. Nous nous regardions à travers la vitre superflue et inondée de soleil et, tandis que le basset aboyait de plus belle, Louis Dalet poussa la porte, prit ma main dans la sienne et la garda. Il était encore plus grand que je ne me le rappelais.

– Il n'y avait personne, dis-je, c'est curieux, ce magasin ouvert.

– Il n'y a qu'à prendre le chien et une rose, décida-t-il.

Et il attrapa une rose dans un vase, me la tendit, et le chien, au lieu de s'indigner de ce larcin, remua la queue. Néanmoins, nous l'abandonnâmes à son poste et nous sortîmes au soleil. Louis Dalet me tenait toujours la main et cela me semblait des plus naturel. Nous descendîmes le boulevard du Montparnasse.

– J'adore ce quartier, dit-il. C'est l'un des seuls où l'on voit encore des femmes acheter des fleurs aux chiens.

– Je vous croyais à la campagne. Didier m'a dit que vous étiez vétérinaire.

– Je viens parfois à Paris, pour voir mon frère. Nous nous asseyons ?

Et sans attendre ma réponse, il m'installa à la petite table d'une terrasse de café. Il reposa ma main sur mon genou et sortit un paquet de cigarettes de sa poche. L'aisance de ses gestes me plaisait beaucoup.

– À propos, dit-il, je viens d'arriver et je n'ai pas encore vu Didier. Comment va-t-il ?

– Je l'ai simplement eu au téléphone. Je suis rentrée moi-même depuis deux jours seulement.

– Où étiez-vous ?

– À New York et puis à Nassau.

Je craignis une seconde qu'il ne me parlât de Julius sur le même ton acerbe que lors de notre première rencontre, mais il ne le fit pas. Il avait l'air insouciant, heureux, tranquille, il me semblait qu'il avait rajeuni.

– C'est vrai, dit-il, vous êtes toute bronzée.

Et il tourna la tête vers moi et me détailla. Il avait des yeux étonnamment clairs.

– Ce fut un grand voyage ?

– J'étais partie pour voir mon mari qui est malade...

Je m'arrêtai. Il me semblait tout à coup que cette clinique de New York, cette plage trop blanche, l'image de Julius évanoui et le visage trop beau du pianiste, il me semblait que tout cela faisait partie d'un vieux film en couleurs et comme surexposé. Je ne voyais vraiment que le visage de mon voisin, le trottoir gris et les arbres qui verdissaient paisiblement jusqu'au coin du boulevard. Pour la première fois depuis mon retour, j'avais l'impression de me retrouver dans ma ville. Tout avait été si confus ces derniers temps. Que ce fût le discours de Julius dans l'avion, me priant d'oublier ses quelques minutes d'égarement sur la plage, que ce fût l'accueil bizarrement enthousiaste de Ducreux, mon directeur, que ce fût la voix soulagée de Didier au téléphone, la confusion et le doute avaient été les principales couleurs de ma vie. Je m'étais réfugiée dans le *statu quo* suggéré par Julius, mais ces semaines m'avaient laissé une impression de gâchis et de tristesse jusqu'à l'instant où le basset et Louis Dalet étaient entrés simultanément dans ma vie.

– J'aimerais bien avoir un chien, dis-je.

– J'ai un ami, dit Louis Dalet, dont la chienne a accouché récemment à Versailles. Ce sont de très jolis chiots. Je vous en apporterai un.

– Quel genre de chien ?

Il se mit à rire.

– Bizarre, moitié chien-loup moitié chien de chasse. Vous verrez bien demain. Je vous l'apporterai à votre bureau.

Je commençai à m'inquiéter sérieusement.

– Mais il faut les piquer contre la maladie, il faut...

– Oui, oui, bien sûr. N'oubliez pas que je suis vétérinaire.

Il me fit alors un petit exposé humoristique sur toutes les catastrophes qui allaient jalonner ma vie de propriétaire de chien et je riais de terreur. Le temps passait horriblement vite. Il était plus de sept heures, je devais dîner

chez l'inaltérable Mme Debout, et cela me parut plus que jamais d'un ennui morbide. J'aurais volontiers passé la soirée sur cette chaise, à parler de chiens, de chats et de chèvres et à regarder le soir recouvrir la ville. Mais il me fallait retrouver cette petite foule bavarde et sûrement surexcitée à l'idée de notre lune de miel, à Julius et à moi, sur la belle île de Nassau. Je serrai la main de mon vétérinaire et m'enfuis à regret. Je me retournai au coin de la rue et je le vis, toujours immobile à la même table, la tête un peu rejetée en arrière, regardant les arbres.

Julius m'attendait dans mon petit salon et je me changeai, je me maquillai à toute vitesse dans la salle de bains. J'avais soigneusement fermé la porte. Avec n'importe qui d'autre, je l'aurais laissée entrouverte afin de pouvoir lui parler, mais les derniers propos de Julius, sa demande en mariage me donnaient des réflexes de vierge effarouchée. L'absence totale de péril rendait tout périlleux. Et plus agaçant, comme je ne cherchais pas à plaire à l'homme qui m'attendait, je ne me plaisais pas du tout à moi-même dans le miroir. C'est donc de triste humeur que je pénétrai dans le salon d'Irène Debout. Elle cingla vers nous, s'extasia sur ma bonne mine, mais s'inquiéta de la pâleur de Julius. Il semblait que ce dernier supportât mal à son âge ces escapades amoureuses dans les îles lointaines. Tout ceci n'était sans doute qu'insinuation de sa part ou imagination de la mienne, mais cela m'excéda tout de suite. Du rôle de petite jeune femme entretenue, je passais à celui de vampire. C'était peut-être un personnage plus excitant mais il me déplaisait quand même. Je jetai un coup d'œil dans le salon et reconnus beaucoup de visages qui me semblèrent tous empreints de curiosité et d'ironie. Décidément, je devenais paranoïaque. De plus, Irène Debout, surprenant mon regard, m'avertit aussitôt que « le cher Didier n'était, hélas, pas des nôtres, qu'il avait un dîner de famille ». J'imaginai un instant ces deux garçons, Didier et Louis, en train de déambuler dans les rues de Paris, heureux de se retrouver, libres de leur soirée, et je les enviai farouchement. Que faisais-je donc avec ces vieillards aigris ? À ce propos, d'ailleurs, j'exagérais. La moyenne d'âge n'était pas si élevée ni les sentiments si bas. Au contraire, une sorte de satisfaction générale planait sur l'assemblée. Car s'il était déjà très ambitieux de désirer chez soi la présence d'Irène Debout, il l'était encore plus de vouloir être reçu chez elle. Il y avait là une rude nuance et que nul n'ignorait. Certains foyers parisiens, ce soir, devaient être bien mornes ou bien furieux. Au demeurant, j'admire le choix de Mme Debout car il était parfaitement arbitraire : certains de ses inconditionnels avaient été écartés, certaines rivales invitées, certains personnages célèbres dédaignés, certains provinciaux conviés. Incapable de découvrir la raison de leur faveur ou de leur défaveur, chacun en serait doublement impressionné : Irène Debout, implacable, levait le sceptre de son seul bon plaisir et s'affirmait ainsi comme la vraie souveraine. D'ailleurs, elle devait le sentir car elle était plus gaie, plus bavarde que jamais, elle semblait comme attendrie par le succès de sa méchanceté. Et à

une jeune femme imprudente qui lui demandait étourdiment si elle verrait les X ce soir-là, chez elle, Irène Debout répondit par un « non, voyons ! » qui fit un bruit de guillotine des plus frappants. Et ce « non, voyons ! », bien qu'il fût une simple démonstration de force, fit rayer le nom des X de nombreux agendas durant toute une saison.

Je remarquais tout cela au passage, mais sans mon entrain habituel. Je recevais des compliments divers sur mon hâle, je souriais et je me sentais vieille. Je me rappelais mes retours de vacances quand j'étais plus jeune, et avec quels rires et quelles insultes je comparais mon visage et mes bras avec ceux des filles et des garçons de mon âge. J'étais souvent victorieuse en ces années-là, tant j'étais fanatique du soleil. Mais ce soir, si je l'étais indiscutablement – gagnante –, c'était sans aucun sentiment de triomphe. Je ne revenais pas de jouer au tennis ou au volley-ball à Arcachon ou Hendaye, je revenais d'un hamac que m'avait offert un riche prétendant sur une plage de Nassau. Je n'avais pas bruni à force de bonds, de plongeon et d'adresse, j'avais bruni à force de fatigue et de paresse. Mon corps ne s'était dépensé qu'une fois et ç'avait été dans l'obscurité, contre un beau pianiste. Ah oui, je devenais vieille, et si tout allait bien, dans quelques années, je m'achèterais un de ces faux vélos de salle de bains, et je pédalerais chaque jour, une demi-heure ou une heure, franchissant d'illusoires collines, mais pourchassant toujours, arc-boutée et sans espoir, le souvenir de ma folle jeunesse. J'eus alors de moi-même, penchée sur ce vélo, une vision si ridicule que je me mis à rire toute seule. Bienfaits de la dérision... Pourquoi tous ces gens-là, si solidement installés dans leurs canapés, ne se moquaient-ils pas d'eux-mêmes, et de ces canapés, et de leur bonheur d'y être, et de la maîtresse de maison, et de leur existence et de la mienne ? Mon interlocuteur, qui me chantait le charme de ses Caraïbes à lui, se tut et me regarda avec reproche.

– Pourquoi riez-vous ?

– Et vous, pourquoi ne riez-vous pas ? répondis-je abruptement.

– Je n'ai rien dit de si drôle...

C'était rudement vrai mais je ne le lui fis pas remarquer. L'insolence gratuite m'a toujours ennuyée. La salle à manger s'ouvrit et nous passâmes à table. Je me retrouvai à la gauche de Julius qui était lui-même à la gauche d'Irène Debout.

– Je n'ai pas voulu vous séparer, dit-elle de sa fameuse *mezza voce* qui fit, comme d'habitude, sursauter dix personnes, et durant une seconde je la méprisai si violemment que son fameux regard franc vacilla sous le mien. Elle détourna les yeux et sourit dans le vide, ce qui ne lui arrivait jamais. Ce sourire m'était adressé, je le savais, et il signifiait « tu me hais, j'en suis

ravie, à nous deux ! ». Quand son regard revint vers moi, innocent et distrait, je lui souris à mon tour et inclinai la tête vers elle en un toast silencieux qu'elle ne comprit pas. Car je pensais simplement « adieu, tu ne me reverras pas, je m'ennuie trop chez toi et tes proches, je m'ennuie, c'est tout, et pour moi, c'est pire que la haine ». Je regrettais vaguement cet adieu, d'ailleurs, car, d'une certaine façon, sa force maniaque, son goût de persécuter, sa vitesse et son habileté, toutes ces armes tranchantes utilisées à de si petits desseins la rendaient à la fois pitoyable et étonnante à observer.

Le dîner me sembla sans fin. Au salon, je me dirigeai vers une fenêtre, respirai le vent froid et âcre de la nuit, cet air implacablement solitaire qui envahissait la ville, survolait les dormeurs, bousculait les noctambules et faisait rêver de campagne toutes ces têtes engourdies de sommeil ou d'alcool. Et pour moi, dans ce salon figé, livré à des grimaces désuètes, ce vent féroce et éternel, venu de quelque galaxie, était mon seul ami, la seule preuve évidente de mon existence. Quand il s'apaisa et que mes cheveux retombèrent sur mon front, il me sembla que mon cœur même s'effondrait et qu'il me fallait mourir. Et mourir, pourquoi pas ? J'acceptais bien de vivre parce qu'un homme et une femme s'étaient aimés trente ans plus tôt. Pourquoi ne déciderais-je pas de mourir parce que trente ans plus tard, une femme – moi en l'occurrence – n'aimait personne, et ne désirait pas, de ce fait, offrir la vie à un nouvel invité ? Les raisonnements les plus primaires et les plus platement logiques sont souvent les meilleurs. Il suffisait de voir à quel point de désarroi en était arrivée une société mondée de demi-science, de demi-morale et de demi-raison. À y penser, à l'écouter, ce vent charriait des milliers de voix épouvantées, affamées, angoissées, des milliers de voix très lointaines et très proches, des voix vivantes mais que leur nombre, leur monotonie rendaient glacées, silencieuses et creuses comme un grand iceberg – ou un référendum. Ma tête vagabondait donc, et sans dommages : je souriais à temps pour une réplique, je remerciais à temps pour une allumette, je disais un mot parfois, insignifiant mais utile à la conversation. Je me sentais loin d'eux. Mais pas supérieure, hélas. Et mon éloignement me faisait douter plus de ma compréhension à l'égard de ces humains que de ces humains eux-mêmes. Au nom de qui, de quoi, les juger ? Et si je sentais ce soir-là qu'il était urgent pour moi de partir, de les abandonner, j'aurais été bien incapable de m'expliquer pourquoi, si ce n'est par une sorte d'asthme moral, d'étouffement dont ils n'étaient pas plus responsables que moi. Je ne comprenais rien, c'était vrai, à leur système de préséances, de succès ou d'échecs, et je n'avais nulle envie de le comprendre. Il fallait dégager, me dégager. C'était un terme de rugby et en cela j'étais d'accord : ayant joué les avants rapides toute mon adolescence et les piliers tenaces en pleine mêlée, avec Alan, je renonçais, cardiaque, au jeu. Je quittais le terrain vert, un peu jauni, sans arbitre et sans règlements, qui avait été le mien. J'étais seule, je n'étais rien.

Julius interrompit cette envolée. Il était près de moi, l'air sombre.

– Ce dîner vous a semblé bien long, non ? Vous semblez rêveuse.

– Je respirais l'air de la nuit. J'aime beaucoup ça.

– Je me demande pourquoi.

Il semblait si hostile que je m'étonnai.

– On a l'impression, la nuit, que le vent vient de la campagne, qu'il a survolé de la terre fraîche, des arbres, des plages du Nord... c'est réconfortant...

– Il a survolé des terres pleines de milliers de cadavres, des arbres qui s'en nourrissent, il a survolé une planète pourrissante, des plages salies par une mer sale... Ah oui, vous trouvez ça réconfortant ?

Je le regardai, ébahie. Je ne lui avais jamais prêté le moindre lyrisme, et si je l'avais fait, c'eût été un lyrisme conventionnel : les glaciers, les edelweiss, la pureté de la nature. Le sentiment du morbide était pour moi incompatible avec l'efficacité d'un homme d'affaires. Décidément, mon système de réflexion était bien stéréotypé et bien élémentaire. Il me regarda et sourit :

– Cette planète est malade, vous dis-je. Et ce salon que vous méprisez n'est qu'un petit abcès de cette décomposition. Et l'un des moindres, je vous l'assure.

– Vous êtes gai, marmonnai-je, un peu dépassée.

– Non, dit-il, je ne suis pas gai. Je ne l'ai jamais été.

Et il s'en fut, me laissant sur mon sofa. Je le regardai traverser la pièce, ses lunettes étincelant aux lumières, sa petite taille bien droite. Il n'avait plus aucun rapport avec le Julius A. Cram de Nassau, celui qui gisait en bleu marine sur la plage et celui qui se plaignait d'abandon, enfoui au creux d'un grand hamac. Non, là, dans ce salon, rapide et glacé, plus méprisant que je ne le serais jamais, il faisait peur. Et si les gens reculaient un peu sur son passage, comme d'habitude, pour une fois je comprenais pourquoi.

Le lendemain, vers cinq heures de l'après-midi, on m'annonça qu'un homme et un chien m'attendaient dans l'entrée de la revue. Je me précipitai. Ils étaient là, effectivement, l'homme et le chien, l'un portant l'autre, à contre-jour ou plutôt à contre-soleil devant la grande porte-fenêtre. Je les rejoignis et je fus aussitôt happée dans un tourbillon de poils et de petits cris. Je m'appuyai contre Louis et un instant nous dûmes former l'image d'une famille unie se retrouvant sur un quai de gare. Le chien était jaune et noir avec de grosses pattes et il me couvrait de baisers comme s'il attendait depuis deux mois – depuis sa naissance – de me retrouver. Louis souriait, et j'étais si enchantée, si comblée tout à coup que je l'embrassai, lui aussi. Le chien se mit à aboyer furieusement et tous les membres de la revue s'arrachèrent de leurs bureaux pour venir le voir. Après un déluge du style « comme il est mignon, quelles grosses pattes, il va être énorme » etc., après une escapade du chien sous le bureau de Ducreux stupéfait, Louis prit les choses en main.

– Il faut lui acheter un collier et une laisse. Et puis une assiette et un lit. Et puis il faut lui trouver un nom. Venez.

Cela me parut, en effet, beaucoup plus urgent que le vague article sur lequel je peinais depuis le début de l'après-midi et nous partîmes. Louis tenait le chien sous le bras et moi par la main. Il était évident, à sa démarche, que le chien et moi avions tout intérêt à le suivre. Il avait une Peugeot grise dans laquelle nous nous engouffrâmes. Il mit le chien sur mes genoux et avant de démarrer me lança un coup d'œil triomphant.

– Alors, dit-il, vous pensiez que je ne viendrais plus ? Vous aviez l'air surprise de me voir.

En fait, je n'avais pas été surprise de le voir mais plutôt du mouvement de bonheur que j'en avais éprouvé. En l'apercevant devant cette fenêtre avec ce chien, j'avais eu le sentiment curieux de retrouver brusquement ma famille. Mais cela, je ne le lui dis pas.

– Non, j'étais sûre que vous viendriez. Vous n'êtes pas le genre d'homme à faire des promesses en l'air.

– Vous êtes très psychologue, dit-il en riant.

Nous traversâmes une partie de la ville pour retrouver le magasin qu'il avait choisi. Paris était bleu, doux, ronronnant, le chien me couvrait de poils, j'étais enchantée. Nous lui fîmes faire un petit tour sur l'esplanade des Invalides. Il courut après les pigeons, entortilla dix fois sa laisse autour de mes jambes, il fit preuve d'une vitalité débordante. J'étais partagée entre le rire et l'effroi. Qu'est-ce que j'allais en faire toute la journée ? Louis

avait l'air moqueur. Mon début de panique le réjouissait visiblement.

– Eh oui, dit-il, vous voilà enfin une vraie responsabilité. À vous de décider pour lui. Ça va vous changer, non ?

Je le regardai avec soupçon. Je me demandais s'il faisait allusion à Julius, à ma vie de gibier ou à mon goût de la fuite. Nous rentrâmes à la maison. Je présentai le chien à la concierge qui n'eut pas l'air enchantée et nous nous assîmes dans mon studio pendant que le chien commençait à ravager la moquette.

– Que deviez-vous faire ce soir ? dit Louis.

Cet imparfait m'inquiéta. En effet, je devais aller à une projection privée avec Julius et Didier. Je ne me voyais pas plus y emmenant le chien que l'abandonnant à la maison. Louis prévint tout de suite cette éventualité.

– Si vous le laissez seul, il va hurler, dit-il. D'ailleurs, moi aussi.

– Comment ?

– Oui, si vous nous abandonnez ce soir, lui et moi, ici, il va aboyer furieusement et moi je vais vociférer aussi, au lieu de le calmer. Demain, la propriétaire vous jettera à la porte.

– Vous avez une autre idée ?

– Mais oui. Je vais aller faire des courses. Nous ouvrirons la fenêtre puisqu'il fait doux, nous dînerons tous les trois ici, tranquillement, pour que le chien et moi puissions nous habituer à votre nouvelle vie.

Il plaisantait, sans doute, mais il avait l'air extrêmement résolu. Je me débattis.

– Il faudrait que je téléphone, dis-je. C'est très mal élevé ce que je vais faire.

En disant cela, j'admettais que je n'imaginais pas moi-même une autre soirée que celle qu'il venait de me décrire. Je dus avoir l'air penaud car il éclata de rire et se leva.

– C'est ça, téléphonez, moi je vais acheter du Canigou pour trois.

Il disparut. Je restai étourdie un instant, puis le chien courut vers moi, monta sur mes genoux, me mordit les cheveux et, pendant dix minutes, je le regardai, lui parlai, lui expliquai ses charmes, sa beauté, son intelligence, comme une vraie gâteuse. Il me fallait appeler avant que Louis ne revînt. J'entendis la petite voix sèche de Julius au téléphone et pour la première fois depuis que je le connaissais, le son de cette voix n'était pas un réconfort mais une gêne.

– Julius, je suis désolée pour ce soir. Je ne pourrai pas venir.

– Vous êtes souffrante ?

– Non, dis-je, j’ai un chien.

Il y eut une seconde de silence.

– Un chien ? Qui vous a donné un chien ?

Je m’étonnai. Après tout, j’aurais très bien pu acheter un chien ou en trouver un. Il semblait que toutes mes acquisitions apparaissaient à Julius comme des cadeaux. Il me jugeait sans doute dépourvue de toute initiative, et dans ce cas précis, il n’avait pas tort.

– C’est le frère de Didier, dis-je, Louis Dalet, qui m’a apporté un chien à la revue.

– Louis Dalet ? dit Julius. Le vétérinaire ? Vous le connaissez ?

– Un peu, dis-je d’un ton vague. En tout cas, j’ai ce chien maintenant, je ne peux pas le quitter ce soir, ils vont hurler... Il va hurler, me repris-je.

– Enfin, dit Julius, c’est ridicule. Voulez-vous que j’envoie Mlle Barot pour s’en occuper ?

– Votre secrétaire ne va pas garder mon chien. Et puis, il faut qu’il me connaisse.

– Écoutez, dit Julius, tout ça me paraît bien confus. Je vais passer vous voir dans une heure.

– Ah non, dis-je, non...

Je cherchais désespérément une échappatoire. Rien ne me paraissait plus propice à gâcher cette soirée que l’arrivée d’un Julius péremptoire et efficace. Le chien se retrouverait dans une nursery pour chiens, à Neuilly sans doute, moi au cinéma avec Julius, et Louis, Louis, je le savais, se retrouverait à la campagne et je ne le reverrais plus. Et je me rendis compte que cette idée m’était insupportable.

– Non, dis-je, je vais le promener, lui acheter des choses, je sors maintenant.

Il y eut un silence.

– Qu’est-ce que c’est comme chien ? reprit la voix de Julius.

– Je ne sais pas, il est jaune et noir. Sa race est très imprécise.

– Vous auriez dû me dire que vous vouliez un chien, je connais les meilleurs élevages.

Il parlait avec reproche. Je commençai à me sentir agacée.

– Ça s'est fait comme ça, dis-je. Julius, excusez-moi, le chien m'appelle. Je vous verrai demain.

Il dit « bon » et raccrocha. Je poussai un soupir de soulagement, puis me précipitai dans la salle de bains, passai un chandail, un pantalon, une tenue pour chien, et me remaquillai un visage pour homme. Je mis un disque, ouvris la fenêtre, installai trois assiettes sur le bureau et je chantonnai, tout à fait contente de la vie. J'étais libre, j'avais un chien-enfant et un inconnu séduisant qui s'occupait de nous nourrir. C'était la première fois depuis longtemps, très longtemps, que j'avais rendez-vous pour passer la soirée avec un homme inconnu qui me plaisait et qui avait mon âge. Depuis que je connaissais Alan, mes rares aventures masculines avaient ressemblé à celle du pianiste de Nassau. Oui, c'était la première fois depuis cinq ans que j'allais à la rencontre de quelqu'un et que cette rencontre me faisait battre le cœur.

À dix heures du soir, le chien dormait et Louis me parlait enfin un peu de lui.

– J'ai dû vous paraître bien brutal, disait-il, la première fois que nous nous sommes vus. En fait, vous m'aviez plu tout de suite dans ce bar, et quand j'ai compris que vous étiez Josée, c'est-à-dire la jeune femme dont me parlait Didier, et qui appartenait à ce milieu que je ne supporte plus, j'ai été si déçu, si furieux même, que je me suis montré désagréable.

Il s'arrêta et se tourna brusquement vers moi.

– En fait, dès que vous êtes entrée dans ce bar, et que je vous ai tendu le journal, j'ai pensé que vous seriez à moi un jour et la découverte, trois minutes plus tard, que vous apparteniez à Julius A. Cram m'a rendu fou de jalousie et de déception.

– Vous allez vite, dis-je.

– Oui, j'ai toujours été vite, trop vite. Quand mes parents sont morts, en nous laissant une grosse affaire de meubles, j'ai décidé de laisser Didier s'en occuper, tant sur le plan publicitaire que sur le plan commercial. J'avais fait des études de vétérinaire et j'ai filé en Sologne, où je vis mieux. Didier aime assez Paris, les galeries, les expositions et tous ces gens que je ne peux supporter.

– Que leur reprochez-vous ?

– Rien de précis. Ils sont morts. Ils ne vivent qu'en fonction de leur fortune, de leur personnage et je les crois dangereux. Leur fréquentation rend prisonnier et triste.

– On n’est prisonnier que si l’on dépend d’eux, dis-je.

– On dépend toujours des gens avec qui l’on vit. C’est pourquoi j’étais horrifié de vous savoir avec Julius A. Cram. C’est un homme glacial et forcené à la fois...

Je l’arrêtai.

– D’abord, je ne suis pas avec Julius A. Cram.

– Maintenant, je le crois, dit-il.

– Et de plus, ajoutai-je, il a toujours été parfait pour moi, très gentil et très désintéressé.

– Je finirai par croire que vous avez vraiment douze ans, dit-il. Je me demande comment j’arriverai à vous faire comprendre ce qui vous menace. Mais j’y arriverai.

Il étendit la main vers moi et m’attira contre lui. Mon cœur faisait un bruit d’enfer. Il me prit dans ses bras et resta un moment immobile, sa joue sur mon front, et je sentis qu’il tremblait. Puis il m’embrassa. Et les mille clairons du désir sonnèrent, les mille tam-tams du sang résonnèrent dans nos veines, et les mille violons du plaisir attaquèrent leur valse pour nous. Plus tard dans la nuit, allongés l’un contre l’autre, nous chuchotions des mots éperdus, nous nous lamentions de ne pas nous être connus vingt ans plus tôt et nous nous demandions comment nous avions pu vivre jusque-là. Le chien dormait toujours sous la table, aussi innocent que nous l’étions redevenus nous-mêmes.

Je l'aimais. Je ne savais pas pourquoi, pourquoi lui, pourquoi si vite, pourquoi si violemment, mais je l'aimais. Il avait suffi d'une nuit pour que ma vie ressemble à cette fameuse pomme si ronde et pleine et pour que, lui parti, je ne me sente plus que la moitié de la pomme, fraîchement tranchée, vulnérable à tout ce qui viendrait de lui et à rien d'autre. J'avais basculé d'un coup du royaume de la solitude dans celui de l'amour et je trouvais curieux d'avoir le même visage, le même nom, le même âge. Je n'avais jamais très bien su qui j'étais objectivement mais là, je ne le savais plus du tout. Je savais simplement que j'étais éprise de Louis et je m'étonnais que les gens ne sursautent pas en me voyant, ne le devinent pas au premier coup d'œil. J'étais de nouveau habitée par un être chaud, vivant et souverain – moi-même – et mes pas avaient une direction, mes paroles un sens, mon souffle une raison d'être. Quand je pensais à lui, c'est-à-dire sans cesse, j'avais envie de faire l'amour avec lui, et c'est dans cette attente que je nourrissais, que je désaltérais mon corps puisque mon corps lui plaisait. Et les jours, les dates avaient de nouveau un nom, un chiffre, puisqu'il était parti un mardi 19 et qu'il reviendrait le samedi 23. Il importait aussi qu'il fût beau car ainsi les routes seraient sèches et sa voiture ne risquerait pas de déraper, comme il importait que les circuits entre la Sologne et Paris restent libres, comme il importait qu'il y ait des téléphones partout autour de moi et que sa voix surgisse de chacun, calme, exigeante ou troublée, sa voix heureuse ou nostalgique, sa voix, bref. Tout le reste ne ressemblait à rien, sauf le chien, orphelin comme moi, mais qui le prenait mieux, apparemment.

Julius A. Cram était resté perplexe devant le chien. Découvrir ses origines aurait nécessité, disait-il, un détective privé et une très longue enquête. Néanmoins, le chien lui ayant déchiré le bas de son pantalon de cheviotte en signe de sympathie, il parut attendri. Et comme nous allions dîner dans un restaurant tranquille avec Didier et quelques figurants, il décida de l'inviter. Tout au moins, il le crut car j'y étais parfaitement décidée moi-même. Je trouvai Julius exquis, les figurants spirituels, la nourriture merveilleuse. Quant à Didier, il était le frère de son frère, cela suffisait. Il fallait simplement que je sois rentrée à onze heures et demie puisque Louis devait m'appeler à minuit, et je voulais être couchée dans mon lit, à ce que je nommais « sa place », et pouvoir lui parler dans le noir aussi tard qu'il le voudrait.

– Votre frère a eu une étrange idée, disait Julius à Didier en désignant le chien. J'ignorais que Josée et lui se connaissaient.

– Nous avons pris un verre ensemble, il y a un mois, dit Didier.

Il avait l'air mal à l'aise.

– Et il vous avait promis ce chien tout de suite ?

Julius me souriait, je lui rendis son sourire.

– Non. En fait, je suis tombée sur lui dans la rue, l'autre jour, enfin chez un fleuriste où il y avait un chien et pas de fleuriste, et comme je parlais au chien des fleurs, Louis m'a dit qu'il fallait prendre une rose et le chien et...

– C'est le chien du fleuriste alors ? demanda Julius.

– Mais non, bien sûr, dis-je, agacée.

Ils me regardaient tous deux avec perplexité. À première vue, ce récit était bien embrouillé. Pas pour moi : il me semblait éclatant d'évidence. J'avais vu Louis, il m'avait donné un chien et je l'aimais. Tout le reste était littérature. J'avais un homme brun aux yeux marron et un chien marron et jaune aux yeux noirs. Je haussai les épaules et ils renoncèrent apparemment à résoudre cette affaire.

– Votre frère Louis est-il toujours aussi campagnard ? demanda Julius à Didier, puis il se tourna vers moi : Je l'ai connu un peu, c'est un brave garçon. Mais quelle drôle d'idée d'avoir quitté son métier et sa ville... Et qu'est devenue sa petite Barbara ?

– Je crois qu'ils ne se voient plus, dit Didier.

– Barbara Crift, m'expliqua Julius. La fille de Crift, le producteur. Elle était folle de Louis Dalet et elle a voulu le suivre à la campagne. Je crois que la vie champêtre avec un vétérinaire l'a vite assommée.

Je souris avec pitié. Mais pas la pitié qu'il imaginait. À mon sens, cette Barbara avait été joliment folle de quitter Louis, elle devait s'ennuyer à mourir à présent, en ville ou pas.

– C'est Louis qui l'a quittée, précisa Didier avec une vanité de petit frère.

– Naturellement, naturellement, dit Julius, tout Paris sait que les femmes sont folles de votre frère.

Il eut un petit rire sceptique et me considéra avec une bienveillance amusée.

– J'espère que vous n'en ferez pas autant, ma chère Josée. Et d'ailleurs non, je vous vois mal à la campagne.

– Je n'y ai jamais habité, dis-je. Je ne connais que des villes et des plages.

Et en disant cela, je voyais défiler devant moi des hectares de terre, de bois, d'herbe et de moissons. Je nous voyais, Louis et moi, marchant entre deux rangées d'arbres tandis que le vent nous rabattait au visage les fumées

d'un feu de feuilles mortes, et il me semblait que j'avais toujours inconsciemment rêvé de campagne.

– Eh bien, dit Julius, vous allez la connaître à présent.

Je sursautai.

– Vous n'avez pas oublié que nous allons tous passer le week-end chez les Aprenans ? Vous en êtes, Didier ?

Le week-end... il était fou. J'avais complètement oublié l'invitation des Aprenans. C'était un couple assez gentil, de grands amis d'Irène Debout, qui, exilés loin de Paris par une sauvagerie des plus affectées, passaient leur temps lorsqu'ils venaient dans la capitale, c'est-à-dire cent fois par an, à vanter les charmes de la solitude. Ils ne vivaient que pour leurs week-ends. Seulement, samedi, Louis arrivait, et nous passerions deux jours chez moi, enfin ensemble. Ce samedi me paraissait si proche et si lointain que j'avais envie de danser toute seule et de me lamenter à la fois. Je savais que Louis avait des épaules très larges, une impressionnante cicatrice sur le bras – c'était un âne qui l'avait mordu pendant qu'il le soignait, ce qui nous avait fait rire pendant dix minutes –, je savais qu'il se coupait en se rasant et qu'il mettait en dernier ses chaussures. C'était à peu près tout ce que je savais de lui en dehors, naturellement, du fait que je l'aimais. Je pensais au nombre de choses qu'il me restait à découvrir et de son corps et de son passé et de son caractère, et j'en éprouvais une sorte de curiosité, d'avidité et de tendresse vertigineuse. En attendant, il fallait que je trouve une excuse pour ce week-end. Le plus simple, bien sûr, aurait été de dire : « Voilà, je passe ces deux jours avec Louis Dalet, parce qu'il me plaît de le faire », seulement cela m'était impossible. Je me sentais coupable une fois de plus et je m'en voulais. Après tout, Julius m'avait parlé de ses sentiments à la suite d'une insolation, il n'avait pas voulu de réponse et il eût donc été normal et honnête de lui dire la vérité. Objectivement, oui, seulement derrière les parois claires et paisibles de l'évidence, il y avait toutes les ombres cachées et démoniaques d'une vérité secrète. Une fois encore, je découvrais avec irritation l'inanité de ces mots « objectivement », « situation nette », « indépendance », « amitié », etc., et puis surtout, il me semblait qu'en avouant à Julius – et déjà je pensais avouer au lieu de dire – il me semblait que je déclencherai chez lui une colère, une amertume, un désir de vengeance qui m'effrayaient. L'espèce d'auréole noire qui entourait cet homme, le climat de puissance et de susceptibilité qu'il provoquait, tout cela ne laissait pas, à la fin, de me faire peur. Et pourtant, que pouvait-il contre moi ? J'avais un travail, je ne dépendais de lui d'aucune manière, je ne risquais rien d'autre que de le blesser. Et si ce dernier sentiment était assez fort pour me gêner, il n'aurait pas dû l'être assez toutefois pour me condamner au silence, au demi-mensonge que j'observais machinalement depuis trois jours. Dans la mesure où ma vie

était devenue cette sorte d'autoroute au soleil de la passion, je supportais mal d'y voir la moindre ombre portée.

Toutes ces questions disparurent à minuit, quand j'entendis la voix de Louis qui me demandait si je l'aimais, avec cette intonation à la fois incrédule et victorieuse. Il disait « tu m'aimes ? » et cela voulait dire « il n'est pas possible que tu m'aimes, je sais que tu m'aimes, pourquoi m'aimes-tu ? Comment pourrais-tu ne pas m'aimer ? Je t'aime »... J'aurais voulu lui demander où il était, j'aurais voulu qu'il me décrive sa chambre, ce qu'il voyait de sa fenêtre, ce qu'il avait fait dans la journée, mais je n'y parvenais pas. Sans doute, le ferais-je plus tard quand sa présence aurait acquis cet autre poids, plus doux et moins aigu, celui de la mémoire ; mais à présent, il était pour moi l'homme d'une nuit, je l'avais vu dans le noir plus que dans le jour, il était pour moi un corps brûlant, un profil renversé, une silhouette à l'aube, il était une chaleur, trois regards, un poids, quatre phrases. Avant toute chose, il était l'amant. Mais je ne me rappelais pas la couleur de son chandail ni celle de sa voiture, je ne me souvenais pas de quelle façon il conduisait ni comment il écrasait ses cigarettes dans un cendrier. Ni comment il dormait puisque nous n'avions pas dormi. En revanche, je connaissais son visage et sa voix dans le plaisir. Et dans ce domaine aussi, ce vaste domaine du plaisir, je savais que nous avions des milliers de découvertes à faire ensemble, des milliers d'hectares et d'hectares de campagne à parcourir, allongés l'un contre l'autre, des milliers de prairies où nous rouler et des milliers d'incendies à éteindre, par nous allumés. Je savais que nous serions lui et moi insatiables et je ne pouvais imaginer, bien qu'elle fût inexorable, l'heure où cette double famine s'atténuerait. Et il disait samedi et je répétais samedi, comme deux naufragés diraient « terre » ou comme deux damnés émerveillés appelleraient l'enfer. Et il arriva le samedi à midi et il repartit le lundi matin et ce fut le ciel et l'enfer. Nous descendîmes chacun deux ou trois fois dans la rue à cause du chien et ce fut le seul moment où nous vîmes le jour. J'appris qu'il préférait Mozart à Beethoven, qu'il avait eu beaucoup d'accidents de vélo étant petit et qu'il dormait à plat ventre. J'appris qu'il était drôle et parfois triste. J'appris qu'il était tendre. Le téléphone sonna dix fois pendant ces deux jours, obstinément, et je le laissai sonner. Lorsqu'il me quitta, je vacillai un peu contre lui de fatigue et de bonheur et je le suppliai de rouler doucement.

– Je te le promets, dit-il. Tu sais bien que maintenant je ne peux pas mourir.

Il me tenait contre lui.

– Bientôt, ajouta-t-il, je vais acheter une grosse voiture, lente et sûre comme un camion. Par exemple, une vieille Daimler comme celle qui passe ses nuits en bas de chez toi.

Toujours courageuse, j'avais envoyé le vendredi un télégramme des plus elliptiques au bureau de Julius. Il était ainsi conçu : « Impossible venir week-end Stop Explication suit. Mille regrets. Josée. » Maintenant, il s'agissait de trouver cette explication. Je n'en avais pas en tête à l'instant où j'avais envoyé ce télégramme, tant l'arrivée de Louis était proche et tant le bonheur m'enlevait toute imagination. Maintenant que ce bonheur était confirmé, redoublé, je me sentais encore plus dénuée d'idées. La présence de la Daimler – en admettant que ce fût celle de Julius – placée là pour m'espionner, comme elle l'avait été si longtemps sous les fenêtres d'Alan, ne me gênait pas. Le chauffeur, en admettant toujours qu'il y ait eu un chauffeur, pourrait simplement rapporter qu'il m'avait vu promener un chien jaune et noir, puis qu'il avait vu le même chien promené par un inconnu. Je décidai donc de dire à Julius que j'avais dû partir près de Paris voir d'anciens amis à moi : ou il me croirait ou il saurait que je mentais, et à ce moment-là, il lui serait loisible de se livrer à un de ces contre-interrogatoires dont il avait le secret. Cela finirait par une scène ou des reproches, bref par une explication qui soulagerait tout le monde, et moi la première. Ainsi, sans me l'avouer, je préférerais être convaincue de mensonge que de dire uniment la vérité. Je m'apprêtais à partir quand le téléphone sonna. On appelait de New York. J'eus aussitôt la voix de ma belle-mère au téléphone, une voix impérative et nasillarde, et je me demandai un instant ce qu'avait encore inventé Alan.

– Josée, dit ma belle-mère, je vous appelle au sujet de cette histoire de divorce. Naturellement, Alan est décidé à faire le maximum pour vous, et moi aussi bien sûr, mais il semble que votre avocat soit spécialement rétif. Vous ne voulez plus divorcer ?

– Mais si, dis-je, ahurie. Pourquoi ?

– Ce Me Dupont-Cormeil, l'avocat de M. A. Cram, est d'accord sur tout, y compris la pension alimentaire, mais il ne nous a toujours pas envoyé les papiers nécessaires. Enfin, Josée, vous devez avoir besoin d'argent ! D'ailleurs, ajouta-t-elle précipitamment, même si vous n'en avez pas besoin, c'est toujours agréable.

– Je ne suis strictement au courant de rien, dis-je. Je vais me renseigner.

– Je compte sur vous. Et si vous avez des affaires plus importantes à régler avec des gens moins fair-play que nous, changez d'avocat. Il semble trouver presque indécent que nous vous assurions quelque argent. Mille dollars par mois n'a rien de mirobolant.

Je trouvais que si. Je remerciai vaguement, promis de m'occuper de tout cela et raccrochai, intriguée, étonnée surtout que l'avocat de Julius, qui devait être logiquement un redoutable requin, se conduise comme un

mouton avec ma non moins redoutable belle-mère. Puis j'oubliai.

Un taxi accepta de nous charger, le chien et moi, et je m'en félicitai, car les autobus et le métro nous étant interdits, je n'avais de ressource pour me rendre à la revue que des chauffeurs compréhensifs ou la marche à pied. Et cette dernière, ce matin-là, m'eût épuisée. Il me semblait que j'aurais promené, à une laisse, un chien encombrant et pataud, et à une autre laisse, invisible celle-là, le souvenir de Louis et de ces deux jours, molosse autrement encombrant et rétif que mon exquis bâtarde. Ducreux m'attendait ou plutôt sa secrétaire qui me happa au passage et me fit entrer dans le bureau directorial. Ducreux était un homme gris, avec des complets, des yeux et des cheveux également gris, mais ce jour-là, il avait un air excité et content qui me réjouit. C'était un homme timide, courtois, passionné par cette revue qu'il tenait à bout de bras depuis huit ans et dont je savais qu'elle lui procurait de gros soucis financiers.

– Ma chère Josée, dit-il, j'ai une merveilleuse nouvelle à vous communiquer. En admettant que ce soit une nouvelle pour vous. Voilà. Il est question de publier la revue sur soixante-quatre pages au lieu de trente-deux, de la modifier, de l'enrichir, bref d'essayer d'en faire autre chose qu'une revue confidentielle.

– C'est merveilleux, dis-je sincèrement, car la revue me plaisait et par son sérieux et par sa liberté et parce que, petit à petit, je m'étais sentie acceptée par son équipe.

– Si cela se fait, continua Ducreux, je vous offrirai un poste plus important mais chargé de plus de responsabilités. Ceci, d'une part parce que je vous estime beaucoup, d'autre part parce que ce serait grâce à vous que je pourrais faire enfin de ma revue ce que j'avais envie d'en faire.

– Je ne comprends pas du tout, dis-je.

Il me regarda un instant d'un air un peu dubitatif, puis il sourit.

– C'est sûrement vrai, dit-il. Vous allez donc être doublement heureuse puisque c'est un excellent ami à vous, Julius A. Cram, qui s'offre à nous financer.

Je restai interdite, puis je me levai d'un bond, me précipitai vers Ducreux et l'embrassai sur le front. Je m'excusai aussitôt mais il riait lui aussi de contentement.

– C'est trop beau, dis-je. Que je suis heureuse pour vous, et pour les autres et pour moi. Qu'est-ce qu'on va s'amuser ! Julius est merveilleux. Vraiment, ajoutai-je dans mon inconscience native, un bonheur n'arrive jamais seul.

Il me jeta un coup d'œil interrogateur mais j'éludai toute explication d'un geste de la main.

– Et depuis quand savez-vous ça ? dis-je.

– Depuis ce matin. J'avais déjà rencontré Julius A. Cram, bien sûr – il fit un geste de la main qui lui aussi éludait toute explication à ce « bien sûr » – mais ce matin, il m'a téléphoné, il m'a expliqué qu'il trouverait très amusant, très intéressant pour lui d'avoir des intérêts dans une revue aussi sérieuse que la nôtre. En même temps, il m'a demandé, avec beaucoup de délicatesse, je dois le dire, si je voyais une possibilité pour vous de collaborer plus étroitement au journal. S'il avait mis dans cette demande la moindre nuance d'obligation ou plutôt si je n'avais pas su que vous aimiez vraiment ce que vous faites, j'aurais refusé, mais heureusement ce n'est pas le cas. Ma chère Josée, je vais vous confier toute la section peinture et sculpture, à vous et à Max, et je suis sûr que vous allez enfin vous passionner pour de bon, sans parler d'une situation matérielle plus agréable.

– Je suis enchantée, dis-je.

Et vraiment, je l'étais. Cela prouvait que la Daimler du matin n'était pas la bonne ou plutôt la mauvaise, cela prouvait que Julius commençait à me prendre au sérieux en tant que journaliste, c'est-à-dire en tant que femme indépendante, cela prouvait aussi que Ducreux, que je savais intransigeant, appréciait mon travail. Non seulement mon cœur recommençait à battre, mais ma tête commençait à fonctionner.

– Vous n'avez donc aucune objection ? dit Ducreux.

Je haussai les sourcils.

– Pourquoi ?

– Je voulais en être sûr, dit-il. Je tiens encore à vous dire que si, pour une raison qui ne me regarde pas, vous étiez tentée de refuser ce poste, cela ne changerait strictement rien à nos relations.

Je ne comprenais pas du tout ce qu'il voulait dire. Il devait faire partie de cette pléiade de pauvres fous qui me croyaient des liens secrets avec Julius, cette pléiade d'aveugles-sourds-muets qui ne connaissaient pas l'existence de Louis.

– Il n'y a aucun problème de ce genre, dis-je avec cet air de vertu que donne un sentiment partagé. Nous devrions plutôt boire du champagne.

Et dix minutes plus tard, huit intellectuels, parmi lesquels je me comptais, deux secrétaires et un chien envahirent le café voisin et burent trois bouteilles de champagne à la santé de la grande revue à venir. Accablé de questions sur ce miraculeux commanditaire, Ducreux souriait, parlait d'un ami à lui et me décochait parfois un regard un peu interrogatif qui, ma joie évidente et le champagne aidant, devint vite amical et chaleureux. Je

téléphonai à Didier et lui enjoignis de me retrouver pour déjeuner, toutes affaires cessantes, aux *Charpentiers*.

– Non, disait Didier, non, ça alors ! Que je suis content !

Je venais de lui annoncer mon amour pour Louis, son amour pour moi et il semblait aussi heureux qu’ahuri.

– Louis voulait qu’on vous l’annonce ensemble, dis-je, mais ça me paraissait si long une semaine sans parler de lui à personne qu’il a fini par me donner la permission de vous le dire.

– Quand je pense, disait Didier, quand je pense qu’il était si furieux contre vous la première fois, et vous contre lui...

– Il croyait que j’étais la maîtresse de Julius, dis-je gaiement. Ça lui déplaisait.

– Je lui avais bien dit que ce n’était pas vrai, reprit Didier, mais il m’avait traité d’imbécile. Il faut dire que c’était dur à croire ou plutôt, à ne pas croire. Et Julius, il sait ?

– Non, pas encore, mais je vais le lui dire un de ces jours.

– Il n’avait pas l’air très content chez les Aprenans, reprit Didier. Il semblait même furieux.

– Eh bien, pas du tout, dis-je. Non seulement il n’est pas furieux mais il a téléphoné à Ducreux, mon cher directeur, ce matin même, pour lui offrir de renflouer la revue. Ça l’amuse brusquement de perdre un peu d’argent. Vous ne trouvez pas ça merveilleux ? Cher Julius...

J’étais tout attendrie.

– Cher Julius, reprit rêveusement Didier. C’est bien la première fois que je vois Julius A. Cram s’intéresser à une entreprise déficitaire.

Il s’était assombri tout à coup, et il écrasait pensivement une pomme de terre dans son assiette.

– Vous ne pensez pas, dit-il, que Julius peut ainsi essayer de vous tenir ?

– Non, il n’est pas si médiocre. De toute manière, Ducreux m’a assuré que cela n’entrait pas en ligne de compte pour lui et qu’il appréciait mon travail. Didier, mon cher beau-frère, vous rendez-vous compte ? J’aime Louis et j’ai un métier.

Il leva les yeux, me considéra et brusquement eut un geste d’insouciance, leva son verre et le choqua contre le mien.

– Je bois à vous, Josée, dit-il, à votre amour, à votre travail.

Puis nous revînmes au sujet principal de notre conversation, c'est-à-dire à Louis. J'appris que c'était un frère exemplaire et compréhensif, le soutien sensible et amical, le confident parfait, j'appris qu'il était toujours tombé sur des créatures qui ne lui arrivaient pas à la cheville, d'après Didier, j'appris ce que je savais déjà, que nous étions, de toute évidence, faits l'un pour l'autre.

– Mais comment allez-vous faire, ajouta Didier, pour travailler à Paris et vivre à la campagne ?

– On verra bien, dis-je, on trouvera toujours un compromis.

– Louis n'aime pas les compromis, je vous le signale.

Je le savais et cela me rendait heureuse.

– Nous trouverons bien, nous trouverons bien, répétais-je gaiement.

Il faisait plus beau que jamais. Je sentais sur mon cou la brûlure encore fraîche des dents de Louis. Le champagne bu à jeun rendait tout délicieusement flou et facile. Je tenais la main de Didier à travers la table. J'étais au comble du bonheur. Dans cinq jours, le vendredi soir, je prendrais le train et j'irais retrouver Louis en Sologne. Je découvrirais sa maison, sa vie, ses bêtes, je serais à l'abri de tout.

Le soir même, nous dînâmes Didier et moi avec Julius, et ce fut une soirée fort gaie. Julius semblait aussi ravi que moi de son initiative, et je lui promis de le rendre doublement milliardaire grâce à la revue. Il nous avoua qu'il rêvait depuis longtemps de s'occuper d'autre chose que de Bourse. Il nous demanda même de l'aider à parfaire sa culture artistique, bref, il passa fort élégamment du rôle de mécène à celui d'analphabète reconnaissant. Il s'ennuyait, semblait-il dire, la peinture l'amusait, il voulait jouer avec nous, se distraire et se cultiver à la fois. Il me posa une ou deux questions distraites sur mon week-end. Je me bornai à lui répondre que je n'avais pu faire autrement, et, à ma grande surprise, il n'insista pas. Même Didier voulut bien admettre ensuite qu'il s'était peut-être trompé et que Julius, après tout, découvrait, sur le tard et grâce à moi, une certaine forme de gratuité qu'il avait jusque-là ignorée. La semaine passa fort vite. Louis me téléphona, je téléphonai à Louis. Nous faisions maquette sur maquette à la revue. Didier me suivait partout. Le soir, je leur racontais, à Julius et à lui, nos dernières trouvailles. Le jeudi, nous dînâmes avec Ducreux, tous les quatre, et il sembla à son tour conquis par la gentillesse, la tranquillité et l'absence de prétention intellectuelle de Julius A. Cram. J'avais décidé d'expliquer ce soir-là à Julius que je partais le lendemain retrouver Louis

Dalet à la campagne, mais ce dîner avait été si gai, nous étions si enchantés les uns des autres, que je n'eus pas envie, dans la voiture, de me lancer dans des explications délicates. Je me bornai à lui dire que je partais à la campagne avec Didier, ce qui était vrai au demeurant, puisque ce dernier m'accompagnait. Et il me dit « à lundi, n'oubliez pas que nous dînons avec Irène Debout » sans la moindre trace d'amertume. Je vis son crâne un peu dénudé, qui dépassait à peine de la banquette, disparaître dans la nuit et, me rappelant le soir où, à Orly, ce même crâne avait été pour moi une image de réconfort, j'eus un instant le cœur serré en découvrant qu'il était devenu l'image même de la solitude.

Le train sifflait comme un fou et nous secouait en mesure mais il me semblait qu'il n'avancait pas et que des cheminots couraient de chaque côté du wagon, la tête baissée, un arbre entre les bras, pour nous donner une fallacieuse impression de vitesse. Nous avions changé en route et moi qui chérissais jusque-là les vieux trains de campagne, j'en venais à regretter un de ces express inhumains et foudroyants qui m'eût menée plus vite à mon port : Louis. Après avoir essayé de m'intéresser aux mots croisés, au gin-rummy, à l'actualité politique, Didier s'était résigné à voyager avec un fantôme et feuilletait un roman policier. De temps en temps, il me regardait en ricanant et fredonnait *La Vie en rose*. Il était sept heures du soir, les ombres s'allongeaient, la campagne était belle.

Notre wagon, enfin, vint s'agenouiller aux pieds de Louis et m'abandonna entre ses bras. Didier descendit les bagages et le chien et nous nous installâmes dans la Peugeot découverte. Avant de démarrer, Louis se tourna vers nous et nous nous dévisageâmes tous les trois en souriant. Je sus que je n'oublierais jamais cet instant-là : la petite gare déserte au soleil couchant, ces deux visages si semblables et si différents tournés vers moi, cette odeur de campagne, ce silence après le bruit du train, ce bonheur qui me clouait sur mon siège comme un exquis poignard. Une seconde, tout s'arrêta, tout se photographia à jamais dans ma mémoire sensible, puis la main de Louis se déplaça sur le volant et nous recommençâmes à vivre.

Une route de campagne, un village, un chemin de terre, la maison était là : carrée et basse, des fenêtres aveuglées par le soleil jaune, un vieil arbre endormi devant elle, deux chiens. Le mien se réveilla *illico* de son épais sommeil d'enfance et se précipita vers eux en aboyant. Je m'affolai mais les deux hommes haussèrent les épaules, claquèrent les portières et escaladèrent le petit perron, valises à la main, avec les mêmes gestes vigoureux et placides d'hommes des champs. Dans le salon, il y avait un gros canapé de velours, un piano, des fougères, des journaux partout et une immense cheminée qui me plurent tout de suite, mais j'aurais aussi bien aimé des chaises gothiques ou une décoration abstraite. Je me dirigeai vers la porte-fenêtre : elle donnait sur un jardin de curé puis sur un interminable champ de luzerne.

– Cet endroit est très doux, dis-je en me retournant.

Et Louis traversa la pièce, mit la main sur mon épaule.

– Ça te plaît ?

Je levai les yeux vers lui. Je n'avais pas osé le regarder en face jusque-là.

J'étais intimidée par lui, par moi-même, par tout ce qui se passait entre nous dès que nous étions en présence et qui me paraissait presque palpable. D'ailleurs, sa main s'appuyait à peine sur mon épaule et il l'avait posée là d'un air hésitant, précautionneux. Son visage était un peu contracté, je l'entendais respirer par petits coups. Nous nous regardions sans nous voir, je sentais que mon visage était aussi nu que le sien et que, comme le sien, il criait « c'est toi », « c'est toi », sans bouger d'un millimètre. Visages ravagés de l'amour, planètes de cendres pétrifiées, avec les mers muettes et liquides des regards échangés et le gouffre des lèvres closes ; le battement bleu des veines à nos tempes était un indécent anachronisme, le souvenir entêté d'un temps où nous avons cru exister, aimer, dormir et où pourtant nous ne nous connaissions pas encore. Et j'avais cru avant lui que le soleil était chaud, la soie douce et la mer salée. J'avais rêvé si longtemps, j'avais même cru vieillir et je n'étais pas née.

« J'ai faim, j'ai faim ! » disait Didier à des kilomètres de là et sa voix arriva jusqu'à nous et nous nous réveillâmes. Brusquement je découvris que Louis avait déjà un léger hâle et une petite ligne blanche sous les yeux qui tranchait sur ce hâle.

– Tu as dû lire au soleil, dis-je.

Et il sourit enfin, hocha la tête, sa main se resserra sur mon épaule et il fit un pas en arrière. Nos corps aussi étaient restés immobiles jusque-là, à un mètre l'un de l'autre, résistant, très droits, au furieux géotropisme du désir partagé, nos corps étaient restés éloignés de leur proie, en arrêt, comme deux chiens de chasse parfaitement dressés. Le pas de Louis les détendit, nous glissâmes l'un vers l'autre naturellement, et revînmes côte à côte jusqu'à Didier. Il souriait.

– Je ne veux pas vous vexer mais vous avez l'air un peu empotés, tous les deux, dit-il. Et pas gais. Si on buvait quelque chose... J'ai l'impression d'être la duègne de deux fiancés espagnols.

Et moi qui savais combien la maladresse diurne traduit l'accord nocturne, combien la distance affichée révèle l'impudeur secrète, j'eus un sentiment d'orgueil et de gratitude vis-à-vis de ces corps violents que je savais être celui de Louis, le mien, et qui se maîtrisaient si bien devant un tiers regard. Oui, notre amour avait deux beaux chevaux pour conduire sa course, deux montures de sang, ombrageuses et fidèles, aimant le vent et le noir. Je m'allongeai sur le canapé, Louis sortit une bouteille de whisky, Didier posa un disque de Schubert sur le pick-up et nous bûmes un premier verre très vite. Je mourais de soif, soudain, et de fatigue. Le soir était tombé, j'étais depuis dix ans devant cette cheminée, j'aurais pu chanter par cœur ce quintette inconnu. Que je meure cent fois, je me damnerais cent fois pour ces moments-là de la vie.

Le restaurant du village était à trois cents mètres et nous y allâmes à pied. En rentrant, il faisait très sombre mais la route s'évidait, pâle et blanche, devant nous. La chambre de Louis était grande et vide. Il laissa les deux fenêtres ouvertes et le vent de la nuit, passant de l'une à l'autre, s'arrêtait parfois sur nous, nous rafraîchissait, séchait nos corps, attentif et léger, compatissant comme un esclave qui eût veillé deux de ses frères, esclaves eux-mêmes d'un autre maître plus impitoyable.

C'est le surlendemain, un dimanche donc, que choisit une vache des environs pour mettre bas. Louis nous proposa de le suivre et Didier marqua la même hésitation que moi.

– Allez, dit Louis, depuis deux jours vous ne cessez pas de vous extasier sur les charmes de la campagne, tous les deux. Après la flore, la faune. En route.

Nous fîmes quinze kilomètres à toute vitesse. J'essayais de me rappeler le passage d'un très beau roman de Vailland où l'héroïne, femme forte et fragile à la fois, aidait un petit veau à venir au monde. Après tout, si ma vie devait se passer entre des discussions subtiles sur l'impressionnisme ou le baroque et les caprices plus consistants de la nature, il fallait bien que je me documente.

L'étable était sombre. Une femme, deux hommes et un enfant entouraient un box d'où sortaient des mugissements déchirants. Une étrange odeur, fade et forte, se mêlait à celle du fumier. Je me rendis compte tout à coup que c'était l'odeur du sang. Louis enlevait sa veste, retroussait ses manches, puis il s'avança, les deux hommes s'écartèrent, et je vis quelque chose de gris, de rosé, de visqueux qui semblait prolonger la vache. Elle mugit un peu plus fort et ce quelque chose parut grandir. Je compris que c'était le veau qui sortait et je me précipitai au-dehors, prise de nausées. Didier me suivit sous prétexte de m'aider, mais il était tout tremblant. Nous nous regardâmes, piteux, puis nous nous mîmes à rire. Décidément, la transition entre les salons de Mme Debout et cette étable manquait de souplesse. La vache poussa un autre cri à fendre l'âme et Didier me tendit une cigarette.

– Quelle horreur, dit-il. Si c'est comme ça que mon pauvre frère compte me réconcilier avec l'idée de la paternité... Personnellement, j'attends ici.

Un peu plus tard, nous allâmes admirer le veau, puis Louis nettoya ses bras pleins de sang, le fermier nous offrit un verre d'alcool et nous remontâmes en voiture. Louis riait.

– Ce n'était pas un essai bien concluant, dit-il.

– Pour moi, il l’était, déclara Didier. Je n’avais jamais eu le plaisir de voir ça. Je me demande comment tu fais.

Louis haussa les épaules.

– En réalité, cette pauvre vache n’avait pas besoin de moi. C’est juste au cas où ça se passerait mal que je serais utile. Quelquefois, il faut recoudre après.

– Oh ! Tais-toi ! dit Didier. Ménage-nous.

Par pur sadisme, Louis se perdit alors en moult détails plus atroces les uns que les autres et nous fûmes obligés de nous boucher les oreilles. On s’arrêta dans la forêt, près d’un étang. Les garçons se mirent à faire des ricochets.

– Est-ce que Josée t’a parlé de la dernière lubie de Julius A. Cram ? demanda Didier.

– Non, dis-je, je n’y ai même pas pensé.

Louis s’était penché, son caillou à la main, il tourna la tête et me regarda.

– Quelle lubie ?

– Julius a décidé de financer la revue où travaille Josée, annonça Didier. Cette jeune femme qui vient de voir vêler une vache va décider du destin de la peinture et de la sculpture contemporaines.

– Tiens, tiens, dit Louis.

Puis il détendit son bras et sa pierre voltigea cinq ou six fois sur la surface lisse de l’étang avant de disparaître.

– Pas mal, dit-il, content de lui-même. C’est une lourde responsabilité, non ?

Il me regardait et, brusquement, l’image grisante de mes nouvelles fonctions me parut vaine et dangereuse. Par quelle prétention avais-je pu accepter de porter un jugement aussi peu sûr que le mien sur l’œuvre d’autrui ? J’étais folle. Le regard de Louis me faisait penser que j’étais folle.

– Didier présente mal les choses, dis-je. En fait, je ne ferai pas vraiment de la critique. Je me bornerai à parler de ce que j’admire, de ce qui me plaît.

– Mais ce n’est pas pour ça que tu es folle, dit Louis. Est-ce que tu te rends compte que tu vas être payée, pour parler ou pour te taire d’ailleurs, par Julius A. Cram ?

– Par Ducreux, rectifiai-je.

– Par l’intermédiaire de Ducreux, reprit Louis. Tu ne peux pas accepter cela.

Je le regardai, je regardai Didier qui avait baissé les yeux, sans doute gêné d’avoir abordé ce sujet et je m’énervai. Comme au bar du *Pont Royal*, je découvrais en Louis l’ennemi, le juge, le puritain, je ne découvrais plus en lui mon bel amour.

– Il y a trois mois que je fais cela, dis-je. Je manque peut-être d’expérience mais cela me fait vivre et, de plus, cela me passionne. Je me moque bien d’être payée par Ducreux ou par Julius.

– Et moi, je ne m’en moque pas, dit Louis.

Il ramassa un autre caillou. Il avait le visage dur. Je pensai bêtement un instant qu’il allait m’envoyer le caillou à la figure.

– Tout le monde me croit la maîtresse de Julius, dis-je. De toute façon, tout le monde croit qu’il m’entretient.

– Il faut que ça aussi change, interrompit Louis, et très vite.

Que voulait-il changer, après tout ? Paris n’était pas une ville claire et ce milieu ne vivait que de faux-fuyants et d’apparences. Mais j’appartenais à Louis, à lui seul et il le savait. Voulait-il que je renonce à admirer quelqu’un d’autre que lui ? Voulait-il que j’abandonne mes promenades solitaires dans les musées, les expositions, les rues de la ville ? Ne pouvait-il comprendre que certains bleus sur une toile, certaines formes m’attendrissaient plus qu’un veau nouveau-né ? De même que je me retrouvais plus vivante, plus vraie dans son regard à lui, je retrouvais la nature, plus éclatante et plus drue, dans le regard d’un peintre. Étais-je dégénérée, bas-bleu, prétentieuse ? De toute façon, je n’y pouvais rien, je n’avais plus dix-huit ans et je ne cherchais pas un Pygmalion, fût-il vétérinaire. Je remâchais ces mauvaises pensées en regardant la route sans la voir lorsque Louis posa sa main sur la mienne.

– Ne t’énerve pas, dit-il, il y a temps pour tout.

Puis il me sourit, je lui rendis son sourire et, à cet instant, j’aurais promis et juré de rester près de lui à jamais et de me consacrer exclusivement à l’élevage des bovins. Mon revirement dut être sensible car Didier, qui n’avait pas desserré les dents, soupira soudain à mon côté et se remit à siffloter *La Vie en rose*. Ce soir, cette nuit, si nous en avons le temps, si nos deux corps et leur souci du plaisir, leur peur de la séparation, nous en laissaient le temps, nous discuterions de tout cela. Mais déjà, lâchement, voluptueusement, je savais que ni l’un ni l’autre, nous ne laisserions rien se glisser entre nous et que les seuls mots que nous échangerions seraient des

mots d'amour.

– Je ne peux pas aller à Londres, dis-je. Je ne peux pas partir demain.

– Voyons, dit Julius, il y a une vente chez Sotheby's vendredi, samedi et lundi. Et puisque Ducreux tient à ce que ce soit vous qui y alliez...

Nous étions assis à la terrasse d'*Alexandre* et Irène Debout venait de nous rejoindre.

– Vous n'aimez pas Londres ? dit-elle. C'est pourtant une bien belle ville et les ventes chez Sotheby's sont très excitantes. Emmenez Didier, si vous avez peur de vous ennuyer.

Je me débattais. Louis devait arriver le lendemain et j'imaginai mal qu'il prît plaisir à m'accompagner. Depuis cinq jours, nous parlions tous les soirs au téléphone de notre appartement, rue de Bourgogne, des disques que nous écouterions, de cette chambre obscure où nous bivouaquerions enfin pendant quarante-huit heures. Il n'aurait envie ni d'avion ni d'hôtel ni de tableaux, il n'aurait envie que de moi.

– Je ne vous comprends pas, dit Irène Debout.

– C'est exact, dis-je, très vite.

Je la vis rougir de colère. Je les voyais beaucoup moins ces temps-ci, elle et ses pairs. Nous restions très tard à la revue, dans une excitation allègre, et je rentrais aussitôt après. Je nous nourrissais, le chien et moi, et sitôt terminé le coup de téléphone de Louis, je m'endormais d'un sommeil de plomb. Julius venait souvent déjeuner au petit restaurant près de la revue. Il semblait à présent se passionner autant que nous pour nos projets, il transportait même dans sa voiture, tel un écolier sage, les albums et les livres d'art que lui conseillait Ducreux. Et il avait insisté pour me prêter une des petites voitures de son bureau afin que je nous transporte plus aisément et le chien et moi-même.

Mais, ce jour-là, j'étais piégée. Il fallait bien que je dise fermement non à ce projet de Londres et que j'en donne les raisons. La présence de Mme Debout, au lieu de me gêner, me rendait les choses plus faciles. Elle transformerait mon histoire d'amour en anecdote, elle la réduirait à un petit incident, un peu fâcheux peut-être, puisqu'il entraînait une défection professionnelle, mais sans plus. En me taxant de légèreté, elle rendrait ma confession plus légère.

– Didier Dalet ne pourra pas plus partir que moi, dis-je. Nous attendons son frère, Louis, qui vient passer deux jours à Paris.

Julius ne bougea pas d'un cil mais Irène Debout sursauta, me dévisagea,

puis son regard vint se poser sévèrement sur Julius.

– Louis Dalet ? dit-elle. Quelle est cette histoire, Julius ? Vous êtes au courant ?

Il y eut un silence que Julius ne semblait pas pressé de rompre. Il regardait ses mains.

– Julius n'est au courant de rien, dis-je avec effort. Je connais Louis Dalet depuis peu. C'est lui qui m'a donné le chien, vous savez. Bref, il vient à Paris ce week-end et je ne peux pas aller à Londres.

Irène Debout éclata d'un rire strident.

– C'est insensé, dit-elle, insensé.

– Ma chère Irène, commença Julius, si cela ne vous ennuie pas, je discuterai de tout ceci avec Josée tout à l'heure. Il ne me semble pas utile...

Mais elle l'interrompit.

– Moi non plus, dit-elle. Vous pourrez même en discuter tout de suite, si vous voulez. Je m'en vais.

Et elle se dressa et sortit avec une telle rapidité que Julius eut à peine le temps de se lever de son siège.

– Eh bien, dis-je, qu'est-ce qu'il lui prend ?

– Il lui prend, dit Julius, qu'elle pensait, comme moi d'ailleurs, que votre travail vous passionnait, que vous teniez là une vraie chance d'équilibre, et qu'elle est un peu déçue de voir que vous le négligez si vite au profit d'un inconnu. Après tout, Irène, malgré sa maladresse, vous aime bien et elle ignore la rapidité de vos engouements.

– De qui parlez-vous ? dis-je.

– De ce Louis Dalet, dit Julius tranquillement, de lui ou du pianiste de Nassau.

Je rougis. Je me sentis rougir.

– Comment le saviez-vous ? dis-je. Et si vous le saviez, comment osez-vous me parler de ça ? Vous me surveillez ?

– Je vous ai dit que vous m'intéressiez.

Il avait les yeux mi-clos derrière ses lunettes, il ne me regardait pas. J'eus horreur de lui, horreur de moi. Je me levai si vite que le chien sursauta et se mit à aboyer furieusement.

– Je m'en vais, dis-je, je ne peux pas supporter l'idée que... que vous...

Je bégayais de colère, de gêne. Julius leva la main d'un air bienveillant.

– Calmez-vous, dit-il, tout cela est accidentel. Je passerai vous chercher à sept heures, comme prévu.

Mais déjà je fuyais. Je traversai l'avenue à grands pas et je m'engouffrai dans la voiture avec le chien. Ce n'est qu'en tournant la clé de contact que je me rappelai que c'était « sa » voiture. D'ailleurs, cela m'importait peu. Au risque de démolir sa précieuse machine, je dévalai l'avenue, traversai le pont et rentrai chez moi à toute vitesse. Je m'assis sur le lit, les tempes battantes, et le chien posa sa tête sur mes genoux en signe de sympathie. Je ne savais plus quoi faire de moi-même.

Cinq minutes plus tard, Julius sonna à la porte. Il s'assit en face de moi et regarda par la fenêtre. À y réfléchir, d'ailleurs, nous ne nous étions jamais vus de face. Quand je l'évoquais, c'était toujours son profil que je voyais. C'était un homme sans gestes et sans regards. C'était aussi un homme qui m'avait vue séquestrée par Alan, en larmes dans un hôtel de New York, attirée par un pianiste de plage, un homme qui gardait de moi quelques images frappantes, voire mélodramatiques, et dont moi, je ne savais rien ou presque. La seule fois où il m'avait parlé de ses sentiments, cela avait été du fond d'un hamac d'où n'émergeaient que ses cheveux. Le combat n'était pas égal.

– Je sais que vous préféreriez être seule, dit Julius, mais je tiens à vous expliquer certaines choses.

Je ne répondis pas. Je le regardais et j'avais vraiment envie qu'il s'en aille. Pour la première fois, je le voyais comme un ennemi. Si ridicule que cela pût être, ma seule préoccupation était la suivante : parlerait-il ou non du pianiste à Louis ? Je sentais bien que c'était là une réaction puérile et sans rapport réel avec la situation, mais je ne pouvais m'empêcher d'y penser. Cela avait été un accident, bien sûr, mais j'avais peur que Louis n'en vienne à se considérer, lui aussi, comme un accident ; je le savais assez tourmenté pour le faire.

– En fait, dit Julius, c'est à cause du pianiste que vous m'en voulez. Ce n'est pas moi qui vous ai vus ce soir-là, c'est Mlle Barot. De toute façon, vous êtes libre.

– Vous appelez ça libre ?

– Je vous l'ai toujours dit, Josée, et vous avez toujours fait ce que vous avez voulu. Le fait que je m'intéresse à vous, à votre existence est indépendant du sentiment que je peux éprouver pour vous. Vous croyez aimer Louis, ou vous l'aimez, reprit-il devant mon expression, et je trouve ça tout à fait normal. Mais vous ne pouvez pas m'interdire de penser à vous

et, d'une certaine façon, de veiller sur vous. C'est le droit et le devoir de tout ami.

Il parlait d'une voix tranquille, assurée et, en vérité, que pouvais-je lui reprocher objectivement ?

– Après tout, reprit-il, quand je vous ai connue, vous alliez mal, et par la suite il me semble que je n'ai jamais cherché qu'à vous aider. J'ai sans doute eu tort de vous parler plus ouvertement à Nassau de ce que je ressentais, mais j'étais très fatigué et très seul, et d'ailleurs je me suis excusé le lendemain.

Oui, ce petit homme tout-puissant était effectivement tout à fait seul, et moi, dans mon bonheur tout récent, je me conduisais avec la prétention et la cruauté d'un nouveau riche. Je me méfiais de lui. Et la méfiance avait toujours été pour moi un sentiment honteux. Il continuait à regarder derrière moi, je me levai impulsivement et posai ma main sur sa manche. Après tout, il m'aimait sans doute, il souffrait sans doute et il n'y pouvait rien.

– Julius, dis-je, je m'excuse, je m'excuse sincèrement. Je vous suis très reconnaissante de tout ce que vous avez fait pour moi. Simplement, je me suis sentie surveillée, piégée, et... Et la Daimler ? demandai-je tout à coup.

– La Daimler ? dit Julius.

– La Daimler en bas de chez moi ?

Il me regarda, l'air totalement incompréhensif. De toute façon, il y avait d'autres Daimler à Paris et j'ignorais jusqu'à la couleur de celle qu'avait vue Louis. Et puis je répugnais aux détails. Je préférais rester sur le plan de l'amitié, de l'affection et ne pas me commettre dans les méandres d'une enquête parisienne. Une fois de plus, pour éviter de connaître le fond des choses, je me réfugiais dans le souci de leur forme.

– Ne parlons plus de tout ceci, dis-je. Voulez-vous boire quelque chose ?

Il sourit.

– Oui, et pour une fois, quelque chose de fort.

Il tira une petite boîte de sa poche, en sortit deux pilules.

– Vous continuez à prendre tous ces médicaments ? demandai-je.

– La majorité des citadins en fait autant, répondit-il.

– C'est un tranquillisant ? Je ne peux pas vous dire à quel point cette manie me fait peur.

C'était vrai. Je ne comprenais pas qu'on puisse s'acharner à atténuer, à étouffer les différents chocs de la vie. Il me semblait qu'il y avait là une sorte de défaite permanente, et que ce rideau interposé entre l'anxiété, le malheur, l'ennui et soi-même était comme un drapeau blanc, un signe de reddition, *a priori* tout à fait humiliant.

– Quand vous aurez mon âge, dit Julius en souriant, vous non plus, vous ne supporterez pas d'être à la merci de...

Il cherchait ses mots.

– À la merci de moi-même, dis-je avec un peu d'ironie.

Il ferma les yeux, hocha la tête en signe d'approbation et je n'eus plus du tout envie de sourire. Peut-être, un jour, en arriverais-je aussi à bâillonner délibérément les loups affamés de mes désirs, les oiseaux criards de mes angoisses et de mes regrets. Peut-être un jour en arriverais-je à ne plus supporter de moi-même qu'un décalque en noir et blanc, sans couleur et sans arêtes. Et oui, je ferais du vélo sans sortir de ma salle de bains tout en croquant des petites pastilles pour endormir mes sentiments. Des jambes musclées et un cœur sans muscle, un visage serein et une âme morte. J'envisageai tout cela d'un coup sans y croire, car entre ce cauchemar et moi-même, il y avait Louis. Je pris donc un whisky avec Julius et nous évoquâmes en riant la fuite outragée de Mme Debout.

– Elle va finir par me sauter à la gorge, dis-je gaiement. Elle n'aime pas du tout être déconcertée.

Je ne croyais pas si bien dire.

L'été arrivait. Dans quelques jours, ce serait juin. Le jardin du Luxembourg était bienveillant, rempli d'une foule d'enfants criards, de joueurs de boules fanfarons et de quelques vieilles dames que la chaleur ranimait. Nous étions assis sur un banc, Louis et moi. Nous avions décidé de parler sérieusement. Lorsque nous étions seuls, en effet, sa main ou la mienne se tendaient instinctivement vers les cheveux, le visage de l'autre et une sorte de béatitude, de ronronnement nous faisait remettre à plus tard tout ce qui n'était pas gestes de tendresse. Nous vivions de silences heureux et de phrases inachevées, comme si nous avions, d'un même mouvement, confié le vrai dialogue à nos corps. Néanmoins, ce jour-là, Louis semblait décidé à mettre les choses au point.

– J'ai réfléchi, dit-il. D'abord, il faut que je t'avoue quelque chose. En dehors du noble mépris qui m'animait contre la société, j'ai quitté Paris parce que j'étais joueur. Je suis joueur comme les cartes.

– C’est très bien, dis-je, moi aussi.

– Ça n’arrange rien. Avant de dilapider définitivement l’héritage de Didier et le mien, j’ai pris la fuite. Je me suis fait vétérinaire parce que j’aime les animaux et que c’est toujours amusant de soigner les muets. Mais je ne veux pas plus te faire vivre à la campagne que vivre sans toi.

– Je viendrais à la campagne si tu y tenais, dis-je.

– Je le sais, mais je sais aussi que tu aimes ta revue. Et moi, je pourrais très bien travailler près de Paris. Je connais des gens qui ont des haras, je m’occuperais des chevaux et, comme ça, je ne te quitterais plus.

J’étais soulagée. Je n’avais pas dit à Louis que mon travail, tout au moins l’idée que je m’en faisais, comblait en moi le désir farfelu, jamais éprouvé jusque-là, d’être bonne à quelque chose. Et puis il m’amusait que Louis soit joueur et qu’il y eût quelques failles à ce personnage d’homme tranquille, équilibré qu’il incarnait depuis que nous nous connaissions. Bien sûr, ses paroles de la nuit, son comportement d’homme amoureux révélèrent une imagination, une sorte de folie douce qui m’avait rassurée. Je savais que la nuit, aussi bien que l’alcool, est un grand révélateur. Mais qu’il s’avouât de lui-même plus complexe, plus faible, impliquait qu’il avait maintenant confiance en moi, qu’il baissait sa garde, que nous arrivions à la plus grande victoire des amants heureux, celle qui leur fait poser les armes.

– Nous vivrons près de Paris, dit Louis, et puis, si tu veux, on aura un enfant ou deux.

C’était bien la première fois au cours de ma vie aventureuse qu’une telle éventualité me semblait souhaitable. Je vivrais dans une maison avec Louis, le chien, l’enfant. Je deviendrais la meilleure critique d’art de Paris. Nous élèverions des pur-sang dans le jardin. Ce serait le happy end d’une vie d’orages, de chasses, de fuites. Je changerais enfin de rôle : je ne serais plus le gibier traqué par un chasseur frénétique, je serais la forêt profonde et familière où viendraient se réfugier, se nourrir et se désaltérer des animaux dociles et bien-aimés, mon compagnon, mon enfant et mes bêtes. Je ne passerais plus de saccage en saccage, de déchirement en déchirement, je serais la clairière ensoleillée et la rivière où les miens viendraient boire sans retenue le lait de l’humaine tendresse. Et il me semblait que cette dernière aventure serait plus dangereuse encore que les autres, parce que, pour une fois, je ne pouvais en imaginer la conclusion.

– C’est affreux, dis-je, mais il me semble que je ne pourrai plus jamais rien imaginer d’autre que toi.

– Moi non plus. C’est pourquoi il nous faut faire très attention, toi surtout.

– Tu penses toujours à Julius ?

– Oui, dit-il sans sourire. C’est un homme qui n’aime que la possession. Cette attitude de gratuité qu’il a adoptée à ton égard me fait peur. J’aurais moins peur s’il formulait des exigences quelconques. Mais je ne veux pas te parler de cela, ce n’est pas à moi de te détromper. Simplement, le jour où cela arrivera, je veux que ce soit à moi que tu t’adresses.

– Pour me plaindre ?

– Non, pour te consoler. Il n’est jamais gai d’ouvrir les yeux. Tu en voudras forcément à celui qui t’y obligera et je ne veux pas que ce soit moi.

Tout cela me paraissait bien vague et improbable. Dans mon euphorie, j’imaginai plus facilement Julius parrain que Julius tyran. Je souris donc distraitemment et me levai. J’avais rendez-vous à six heures à la revue avec Ducreux pour regarder un projet de couverture. Louis m’accompagna jusque-là puis repartit. Il devait dîner avec Didier.

J'étais un peu en retard et j'entrai sur la pointe des pieds. Dans le bureau à côté du mien, Ducreux parlait au téléphone et je ne voulais pas le déranger. La porte était ouverte. Je m'assis à ma table. Je mis un certain temps à comprendre que c'était de moi qu'il était question.

– ... Je suis dans une position délicate, disait Ducreux. Quand vous m'avez demandé de l'engager, je n'avais aucune raison de refuser. Après tout, c'était quelqu'un qui avait besoin de travailler et je manquais de collaborateurs, faute d'argent. Et comme vous me proposiez de la payer vous-même... Non, il n'y a rien de changé, sinon que je la croyais au courant. Depuis deux mois, depuis que vous avez décidé – pour elle – de renflouer ma revue, je l'ai bien observée, elle ne sait rien... J'ignore quels sont vos plans... Je sais, ça ne me regarde pas, mais si elle apprend tout cela un jour, j'aurai l'air d'un homme sans scrupules, ce que je ne suis pas. Cela ressemble à un piège...

Il s'arrêta de parler car j'étais sur le seuil et je le regardais, épouvantée. Il raccrocha doucement, me montra le fauteuil en face de lui et je m'y assis machinalement. Nous ne nous quittions pas du regard.

– J'imagine qu'il n'y a rien à ajouter, dit-il.

Il était plus pâle et plus gris encore que d'habitude.

– Non, dis-je, je crois que j'ai compris.

– L'intention de M. Cram m'avait paru bonne et je vous croyais vraiment au courant. J'ai commencé à être gêné, il y a deux mois, quand il m'a demandé de vous occuper davantage, de vous faire voyager... En fait, je n'ai pas compris grand-chose jusqu'au moment où vous m'avez présenté Louis Dalet.

Je respirais mal, j'avais honte de moi, de lui, de Julius et surtout je contemplais amèrement, désespérément, l'image de la jeune femme intelligente, sensible et cultivée que je m'étais faite de moi-même entre ces murs poussiéreux.

– Ça ne fait rien, dis-je, c'était trop beau, bien sûr.

– Vous savez, dit Ducreux, cela ne change rien. Je suis prêt à rappeler M. Cram, à renoncer à cette nouvelle revue et à vous garder avec nous.

Je lui souris, ou plutôt tentai de lui sourire, mais cela me donnait du mal.

– Ce serait trop bête, dis-je. Moi, je vais être obligée de m'en aller, mais je ne pense pas que Julius soit assez mesquin pour se venger sur vous.

Il y eut un instant de silence et nous nous regardâmes avec une sorte de tendresse.

– Ma proposition reste valable, dit-il, et si vous avez jamais besoin d'un ami... Je m'excuse, Josée, je vous avais prise pour un caprice.

– J'en suis un, dis-je tranquillement, en tout cas, j'en étais un. Je vous téléphonerai.

Puis je sortis précipitamment car les yeux me piquaient. Je jetai un coup d'œil autour de moi, sur le bureau fatigué, les papiers, les reproductions, les machines à écrire, sur ce qui avait été le décor si rassurant d'une illusion et je sortis. Je ne m'arrêtai pas au premier café, celui de notre belle équipe, mais au suivant. Quelque chose se raidissait en moi et je n'étais plus habitée que par une envie de savoir, de découvrir n'importe quoi. Je ne pouvais pas m'adresser à Julius. Il transformerait cette trahison, cet achat de moi-même en une simple attention de gentleman, un cadeau à une jeune femme égarée. Je ne connaissais qu'une personne qui me haït assez pour être claire et c'était la féroce Mme Debout. Je lui téléphonai et, par miracle, elle était chez elle.

– Je vous attends, dit-elle.

Elle n'ajouta pas « de pied ferme », mais je savais, dans le taxi qui me menait vers elle, qu'elle devait se recoiffer, se préparer avec une intense jubilation.

J'étais dans son salon, il faisait beau et j'étais très calme.

– Vous ne me direz pas que vous ignoriez tout ça ?

– Je ne vous dirai rien, répondis-je, parce que vous ne me croiriez pas.

– En effet. Voyons, vous ignoriez que l'on ne trouve pas un pied-à-terre rue de Bourgogne pour quarante-cinq mille francs anciens par mois ? Vous ignoriez que les couturiers – le mien en l'occurrence – n'habillent pas gratuitement des jeunes femmes inconnues ? Vous ignoriez que cette situation à la revue est recherchée par cinquante jeunes personnes plus érudites que vous ?

– Je n'aurais pas dû l'ignorer, c'est vrai.

– Julius est très patient et ce petit jeu aurait pu durer longtemps, quelles que fussent vos toquades. Julius n'a jamais su renoncer à quoi que ce soit. Mais je vous avoue que pour ses amis, et spécialement pour moi, il devenait

insupportable de le voir aux ordres d'une...

– Une quoi ? dis-je.

– Disons, à vos ordres.

– Très bien.

Et je me mis à rire, ce qui la déconcerta un peu. Elle dégageait tant de haine, de mépris et d'incrédulité, que cet excès même la rendait presque amusante.

– Et d'après vous, que voulait Julius ? demandai-je.

– Que veut Julius, voulez-vous dire ! Il me l'a dit depuis le début : il voulait vous donner une vie intéressante, agréable, vous laisser le temps de faire quelques bêtises qui, de toute manière, vous ramèneraient à lui. Ne comptez pas vous échapper si facilement. Vous n'avez pas fini de nous voir, ma chère Josée.

– Je crois que si, dis-je. Voyez-vous, j'ai décidé de vivre avec Louis Dalet et je compte partir pour la campagne la semaine prochaine.

– Et quand vous serez fatiguée de lui, vous rentrerez, Julius sera là et vous serez bien contente de le retrouver. Vos comédies l'amuse, votre prétendue innocence le fait rire, mais n'abusez pas.

– Si je comprends bien, dis-je, il me méprise aussi...

– Même pas. Il dit que vous êtes honnête au fond, que vous finirez par céder.

Je me levai et, cette fois, je souris sans aucun effort.

– Je ne crois pas. Voyez-vous, votre mépris vous aveugle : il y a une chose dont vous ne tenez pas compte, c'est que vous m'ennuyez profondément, vous et vos manœuvres. Les manœuvres de Julius me blessent parce que je l'aime bien, mais vous vraiment...

Elle marqua le coup. Le mot « ennui » était sûrement pour elle un mot insupportable, inexorable, et ma placidité devait lui faire plus peur qu'une éventuelle colère.

– Je rembourserai progressivement et Julius et le couturier, dis-je. Je parlerai moi-même à mon ex-belle-mère, et cette histoire de pension alimentaire sera réglée rapidement, malgré Julius.

Elle m'arrêta sur le pas de la porte ; elle semblait inquiète.

– Que direz-vous à Julius ?

– Rien du tout, dis-je, je ne le reverrai pas.

Dehors, je marchai à grands pas, je chantonnai. Une sorte de colère heureuse m'habitait. J'en avais fini avec les mensonges, les faux-fuyants et les leurres. J'avais été payée, en douce, pour distraire ces pauvres gens. Comme ils avaient dû s'amuser de mon air d'indépendance et de mes frasques. Ils m'avaient bien eue. J'étais désespérée, oui, mais soulagée, je savais enfin à quoi m'en tenir. Ils m'avaient mis autour du cou un joli collier d'or, la chaîne avait sauté, tout était bien ainsi.

En faisant ma valise, fort maigre au demeurant, car elle se bornait à quelques vêtements que m'avait laissés Alan, je me disais avec ironie que décidément l'estime de moi-même n'était pas mon lot. À force d'aveuglement et d'optimisme, j'avais permis à Julius de me rendre méprisable aux yeux de ses amis et sans doute aux siens. Et de cela je lui en voulais, car s'il m'aimait quand même, en dépit de son mépris, il n'aurait pas dû supporter que d'autres me jugent. Je jetai un coup d'œil reconnaissant à ce studio où je m'étais peu à peu guérie d'Alan, où j'avais connu Louis, à ce havre illusoire mais chaud. Je pris le chien par la laisse et nous descendîmes tranquillement l'escalier. La propriétaire, autre séide de Julius A. Cram, eut le bon goût de ne pas se montrer. Je me retrouvai dans un petit hôtel. Allongée sur le lit, le chien contre mes pieds, ma valise par terre, je regardais le soir tomber sur six mois de ma vie et une amitié défunte.

L'été passa, triomphant et doux, dans la maison de Louis. Il n'avait fait aucun commentaire à mon récit. Il avait simplement été encore plus tendre que d'habitude et plus attentif. Didier venait souvent. Nous cherchions ensemble une maison aux environs de Paris et nous finîmes par la trouver près de Versailles. Nous étions heureux, et l'espèce de courbature morale, de fatigue et de mélancolie qui avait accompagné ma fuite se dissipa au bout d'un mois. Je n'avais pas écrit à Julius, je n'avais pas répondu à ses lettres, je ne les avais d'ailleurs pas lues. Je ne voyais plus personne de ce petit cercle, je voyais les amis de Louis, d'anciens amis à moi, je me sentais sauvée. Sauvée d'un danger imprécis et sans relief mais qui par là me semblait à présent mille fois plus grave que tous les dangers que j'avais pu connaître : j'avais failli me prendre au sérieux, appartenir à des gens sans les aimer, j'avais failli m'ennuyer et appeler cet ennui autrement que par son nom. La vie me revenait, elle me revenait même doublement puisqu'en août, je sus que j'attendais un enfant de Louis. Nous décidâmes que nous baptiserions ensemble et l'enfant et le chien car ce dernier n'avait toujours pas de nom.

Nous venions à peine de nous installer, et quelques jours après je traversais l'avenue de la Grande-Armée à Paris, sous la pluie, lorsque je rencontrai Julius. Une Daimler sortit de la contre-allée. Je la reconnus tout de suite et je m'arrêtai. Julius descendit et vint vers moi. Il avait maigri.

– Josée, dit-il, enfin ! J'étais sûr que vous reviendriez.

Je le regardai, je regardai ce petit homme têtu. Il me semblait que, pour la première fois, je le voyais de face. Il avait toujours ces yeux bleus, brillants derrière leurs lunettes, toujours ce petit costume bleu marine, toujours ces mains inertes. Je dus faire un gros effort pour me rappeler que cet homme avait été pour moi si longtemps le symbole du réconfort. Maintenant il m'apparaissait comme un étranger, inquiétant et terne à la fois, un maniaque.

– Vous m'en voulez toujours ? C'est fini, n'est-ce pas ?

– Oui, Julius, dis-je, c'est fini.

– Je pense que vous avez compris que tout cela était pour votre bien. J'ai été un peu maladroit, sans doute.

Il souriait, visiblement assez content de lui. Je ressentis la même impression que la première fois, au *Salina*, l'impression d'être en face d'un mécanisme inconnu et définitivement étranger. Je ne me rappelais pas le moindre dialogue entre nous, je ne me souvenais que d'un monologue sur une plage, la seule fois où il m'avait montré un visage à peu près compréhensible, et c'était ce souvenir qui me laissait hésitante devant lui au lieu de m'enfuir.

– J'ai eu de vos nouvelles tout l'été, ajouta-t-il. Je connais la Sologne aussi bien que vous-même.

– Encore vos détectives privés...

Il sourit.

– Vous ne pensiez quand même pas que je cesserais de veiller sur vous.

La colère me prit tout à coup et je m'entendis parler avant même de m'y décider.

– Est-ce que vos détectives privés vous ont dit que j'attendais un enfant ?

Il resta interdit un instant puis se ressaisit.

– Mais c'est une très bonne nouvelle, Josée. Nous élèverons cet enfant très bien.

– Cet enfant est de Louis, dis-je. Nous nous marions le mois prochain.

Alors, à ma surprise, à mon grand effroi, son visage se convulsa, ses yeux se remplirent de larmes et il se mit à trépigner littéralement sur le trottoir, en agitant les bras.

– Ce n'est pas vrai, hurla-t-il, ce n'est pas vrai, ce n'est pas possible !

Je le regardai, médusée, et subitement le chauffeur fut derrière lui, le saisit par les épaules au moment précis où il allait me frapper. Des gens s'arrêtèrent.

– Cet enfant est à moi, criait Julius, et vous aussi vous êtes à moi.

– Monsieur Cram, disait le chauffeur en le tirant en arrière, monsieur Cram...

– Lâchez-moi, cria Julius, lâchez-moi ! Ce n'est pas possible, je vous dis que cet enfant est à moi !

Le chauffeur l'entraîna et brusquement je me réveillai de ma stupeur, je tournai les talons, je me précipitai dans un café. Je restai un long moment à claquer des dents, à essayer de me contrôler. Je n'osais plus sortir, il me semblait que je reverrais toujours Julius à la même place, suffoquant, trépignant, avec ces terribles larmes de fureur, de déception, et peut-être d'amour. Je téléphonai à Didier qui vint me chercher et je rentrai chez moi.

Deux mois plus tard, j'appris la mort de Julius A. Cram. Il avait, semblait-il, succombé à une crise cardiaque due à un abus d'euphorisants, de tranquillisants et autres échappatoires. Nous étions passés dans la vie l'un de l'autre obstinément parallèles, obstinément étrangers. Nous ne nous étions jamais vus que de profil et nous ne nous étions jamais aimés. Il n'avait rêvé que de me posséder, et moi que de le fuir, c'était tout, et à y penser, c'était une histoire plutôt misérable. Néanmoins, je savais que lorsque le temps aurait achevé son tri habituel dans ma tendre mémoire, je ne reverrais plus de lui que cette mèche de cheveux blancs, dépassant d'un hamac, et que j'entendrais simplement sa voix me dire, incertaine et lasse « parce que depuis que je vous connais, moi, je ne m'ennuie plus ».

DU MÊME AUTEUR

Bonjour tristesse,

roman, Julliard, 1954, prix des Critiques.

Un certain sourire,

roman, Julliard, 1956.

Dans un mois, dans un an,

roman, Julliard, 1957.

Aimez-vous Brahms ?,

roman, Julliard, 1959.

Château en Suède,

théâtre, Julliard, 1960.

Les violons parfois,

théâtre, Julliard, 1961.

Les merveilleux nuages,

roman, Julliard, 1961.

La robe mauve de Valentine,

théâtre, Julliard, 1963.

Toxique,

journal, illustrations de Bernard Buffet, Julliard, 1964 ; Stock, 2009.

Bonheur, impair et passe,

théâtre, Julliard, 1964.

La chamade,

roman, Julliard, 1965.

Le cheval évanoui,

théâtre, Julliard, 1966.

L'Écharde,

théâtre, Julliard, 1966.

Le garde du cœur,
roman, Julliard, 1968.

Un peu de soleil dans l'eau froide,
roman, Flammarion, 1969 ; Stock, 2010.

Un piano dans l'herbe,
théâtre, Flammarion, 1970 ; Stock, 2010.

Des bleus à l'âme,
roman, Flammarion, 1972 ; Stock, 2009.

Un profil perdu,
roman, Flammarion, 1974 ; Stock, 2010.

Réponses,
entretiens, Pauvert, 1975.

Des yeux de soie,
nouvelles, Flammarion, 1975 ; Stock, 2009.

Brigitte Bardot,
racontée par Françoise Sagan, vue par Ghislain Dussart, Flammarion, 1975.

Le lit défait,
roman, Flammarion, 1977 ; Stock, 2010.

Le sang doré des Borgia,
en collaboration avec Jacques Quoiriez et Henri de Montpezat scénario, Flammarion, 1978.

Il fait beau jour et nuit,
théâtre, Flammarion, 1979 ; Stock, 2010.

Le chien couchant,
roman, Flammarion, 1980 ; Stock, 2011.

Musiques de scènes,
nouvelles, Flammarion, 1981 ; Stock, 2011.

La femme fardée,
roman, Pauvert et Ramsay, 1981 ; Stock, 2011.

Un orage immobile,
roman, Julliard, 1983 ; Stock, 2010.

Avec mon meilleur souvenir,
roman, Gallimard, 1984.

La maison de Raquel Vega,
fiction d'après le tableau de Fernando Botero, La Différence, 1985.

De guerre lasse,
roman, Gallimard, 1985.

Sarah Bernhardt, le rire incassable,
fiction, Robert Laffont, 1987.

Un sang d'aquarelle,
roman, Gallimard, 1987.

La sentinelle de Paris,
Robert Laffont, 1988.

Au marbre : chroniques retrouvées 1952-1962,
La Désinvolture, 1988.

La laisse,
roman, Julliard, 1989.

Les faux-fuyants,
roman, Julliard, 1991.

Répliques,
entretiens, Quai Voltaire, 1992.

Et toute ma sympathie,
roman, Julliard, 1993.

Œuvres,
Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1993.

Un chagrin de passage,
roman, Plon, 1994.

Le miroir égaré,

roman, Plon, 1996.

Derrière l'épaule,

roman, Plon, 1998.

Bonjour New York,

entretiens, L'Herne, 2007.

Un certain regard,

rassemble Réponses et Répliques, L'Herne, 2008.

Maisons louées,

L'Herne, 2008.

De très bons livres,

L'Herne, 2008.

Le régal des chacals,

L'Herne, 2008.

Au cinéma,

L'Herne, 2008.

La petite robe noire,

L'Herne, 2008.

Lettre de Suisse,

L'Herne, 2008.

Album Sagan,

L'Herne, 2008.

L'excès contraire,

théâtre, inédit, Stock, 2010.

La fourmi et la cigale

inédit, illustrations de J.-B. Drouot, Stock, 2010.